



Grands Lacs africains

Le Vivre-ensemble

Anthologie 4

Plateforme des écrivains
et universitaires des
Grands Lacs africains

COLLECTION
Sembura
Ferment littéraire



EDITIONS
LE CROISÉ
DES CHEMINES

Plateforme des écrivains
et universitaires des
Grands Lacs africains

Grands Lacs africains

Le Vivre-ensemble

Anthologie 4

ISBN : 978-9920-513-04-3

© Éditions la Croisée des Chemins

16, Rue Mouaffak Eddine Imm. A Rés. Dbibagh

Quartier des hôpitaux - Casablanca 20360

info@lacroiseedeschemins.ma

www.lacroiseedeschemins.ma

COLLECTION
Sembura
Ferment littéraire



ÉDITIONS
LA CROISÉE
DES CHEMINS

Soutenue par la Fondation Corymbo, basée en Suisse, la Collection Sembura se pense comme l'un des outils, aujourd'hui fort heureusement de plus en plus nombreux, pour la promotion des littératures africaines. Accueillant tous les genres littéraires, elle s'attache à faire connaître tout particulièrement les jeunes auteurs africains. La maison d'édition La Croisée des Chemins a tout de suite été partie prenante de la création de cette collection et lui a réservé une place de choix dans son catalogue; c'est une fierté que de participer au développement et à la rencontre des talents littéraires africains. D'autant que notre continent est plus que jamais appelé à prendre la place qui lui revient au sein du monde culturel.

Chaque année, sont publiées des anthologies, accessibles et téléchargeables gratuitement en format epub, afin de faciliter l'accès aux œuvres et les échanges panafricains.

Comme écrivait Léopold Sédar Senghor: «Nul n'a le droit d'effacer ma culture, car une communauté sans culture est un peuple sans êtres humains.»

L'éditeur
Abdelkader Retnani

INTRODUCTION

Dans son œuvre intitulée *Walden ou la vie dans les bois*, quand Henry David Thoreau écrit que « de par leur cri, les chouettes représentent la pénombre éclatante et les pensées inassouvies que nous avons tous en nous », on ne l'accuserait pas d'avoir recours à la grandiloquence, ni au mensonge. Depuis belle lurette, l'idée d'un monde meilleur dépourvu de haine viscérale et de déficit sécuritaire, reste la préoccupation majeure de la plupart des citoyens du monde. Le fondement de cette pensée inassouvie est centré surtout sur le fait que nous sommes dans un monde où les tensions entre les pays, les groupes armés, les tribus, les ethnies et les Etats prennent une allure vertigineusement inquiétante.

Cette obsession d'un monde meilleur caractérisé par le vivre ensemble demeure présente dans les esprits des usagers de la plume. Leur souci ardent est de travailler d'arrache-pied pour que les regards qui, auparavant se méfiaient puissent atteindre un autre niveau où les regards qui se croisent finissent par se dire quelque chose. Quelque chose de beau et de bon, qui restaure le sourire aux lèvres, tout en séchant les larmes qui ont abondamment coulé. Le dialogue n'est plus d'actualité ; et s'il y en a c'est un dialogue de sourds. Les gens ne se font plus confiance, car leur parlé n'est plus franc. Or la confiance est au fondement de la réconciliation, ce que semble confirmer l'écrivaine kenyane Wangari Maathai dans son livre *Celle qui plante les arbres*: «A ce jour, je reste persuadée que l'option qui consiste à faire confiance à son prochain et à adopter une attitude positive à l'égard de la vie et de ses semblables est la plus saine qui soit, non seulement pour parvenir à une certaine sérénité, mais aussi pour faire bouger les choses.».

La liste des artisans de la paix est très longue, mais nous allons nous limiter à ceux qui œuvrent pour la paix en affrontant les pages blanches avec la plume.

Il s'avère très utile de mentionner qu'à travers son œuvre, l'écrivain se trouve dans le cadre de la plaidoirie, de la requête de la garantie de sécurité physique, de la défense des vulnérables, de la lutte pour la survie des minorités, sans mettre de côté le respect de la dignité humaines. D'où la notion de la littérature engagée qui entre en action. Et d'ailleurs, Jean-Paul Sartre a bien mis en évidence ce qui précède dans son essai intitulé *Qu'est-ce que la littérature* : « la littérature efficace, c'est la littérature qui entraîne l'homme vers l'amélioration de la condition des hommes et vers l'humanité ». En d'autres termes, selon Sartre, l'écrivain est obligé de se battre avec le monde et la réalité qui s'imposent à lui ; chargé de témoigner sur son temps, d'historiciser son écriture, de transformer ses exigences de forme et de style en revendications matérielles et datées. L'écrivain s'attribue cette mission de veiller sur le monde qui l'entoure et doit se battre avec sa plume pour que l'espèce humaine puisse vivre dans un monde où la paix abonde, et où l'amour établit son règne.

Pourrions-nous parler de l'amour si une personne ne se met pas dans la peau de l'autre ? Georges Duhamel dans son livre *Paroles de médecin* illustre bien cet altruisme que chaque créature humaine au cœur humain doit manifester : « Celui qui parvient à se représenter la souffrance des autres a déjà parcouru la première étape sur le difficile chemin de son devoir. » L'écrivain amateur du vivre ensemble doit être cet artiste qui souffre avec ceux qui souffrent, tandis que l'amour d'autrui devient son grand slogan quand sa plume est en action. La contribution d'un écrivain dans la libération des cœurs tenaillés s'avère plus que nécessaire, d'où la belle phrase de Arthur Rimbaud : « Le monde a soif d'amour : tu viendras l'apaiser ». Les artistes et surtout les écrivains jouent un grand rôle pour apporter l'amour et le vivre ensemble. Un auteur qui voit le monde souffrir, et qui a envie d'apaiser cette égratignure dont les humains sont victimes ne pourra jamais se tenir à distance car, dans les circonstances de souffrance, « la neutralité est une forme de lâcheté » d'après Jacques

Mukonga Sefu, le talentueux avocat au barreau de Lubumbashi. Un vrai auteur prend position en faveur de l'altruisme ; il nage contre vents et marées pour faire régner le vivre ensemble. Il ne pratique pas seulement la fraternité, mais il la vit comme le montre Diomède Mujojoma, ce jeune romancier Burundais dans son roman *Salvator - Sur le sentier vers le village des frères*.

Dans les paragraphes ci-dessus, nous avons parlé de la soif de la paix dans le monde en général, mais quand on regarde l'Afrique, nous constatons que c'est le premier continent en nombre de pays en guerre. Dans un ouvrage collectif intitulé *Qu'est-ce que l'Afrique*, dans son article « L'Afrique ne doit pas proclamer sa souveraineté, elle doit la vivre », le professeur Juvénal Ngorwanubusa nous révèle cette Afrique dans un état morose depuis les indépendances : « Longtemps après la tornade des indépendances, de nombreux observateurs s'accordent pour constater que le continent reste en cessation de démocratie, de paix, et de développement, endetté jusqu'au cou. » Toutes ces situations tant problématiques que volatiles trouvent leur origine dans la mauvaise gouvernance et aboutissent à un désastre humanitaire qui impacte violemment le vivre ensemble.

La Région des Grands Lacs a particulièrement souffert des divisions ethniques nourries et entretenues par le colonisateur. Dans *Meurtre au Burundi*, Ludo De Witte détaille de manière pugnace l'intention de la Belgique à la veille de l'indépendance : « A la veille de l'indépendance, le colonisateur, sentant son pouvoir menacé, a intensifié les manœuvres divisionnistes et orchestré des luttes sociopolitiques. » Cette intention délibérée de nuire de la part du colonisateur a coûté cher aux pays de la Région des Grands Lacs jusqu'à aujourd'hui. Les guerres civiles et les tensions entre les pays voisins ont emporté beaucoup de vies humaines. En plus de la volonté de nuire du colonisateur, il y a aussi l'histoire de mauvais voisinage entre les pays limitrophes. Ceci est illustré par Joachim Emmanuel Goma Thethet, dans son article « La paix, la sécurité et le développement en Afrique » publié dans un ouvrage collectif dénommé *L'Afrique comme horizon de pensée* : « C'est dans la divergence des politiques nationales et dans de graves contentieux entre pays voisins

qu'il faut chercher la source de la situation particulièrement instable et propice aux opérations armées transfrontalières que connaît la région des Grands Lacs. Tout commence dans les années 1990 avec le Burundi, le Rwanda, le Zaïre (République démocratique du Congo aujourd'hui) et en Ouganda. » Ces divergences politiques se font écho même à l'heure où nous sommes. La République démocratique du Congo et le Rwanda se regardent en chiens de faïence tandis que les relations entre le Rwanda et le Burundi ont évolué en dents de scie depuis 2015 avec la crise provoquée par la question du troisième mandat.

Suite à ces troubles répétitifs, les artistes de la région des Grands Lacs ont compris que leurs mots peuvent guérir les maux qui hantent cette partie de la planète. Ils savent que travailler pour le vivre ensemble est un travail de titan parce que, comme le dit Abdeljlil Lahjomri le Secrétaire Perpétuel de l'Académie Royale du Maroc dans son œuvre intitulée *Le Maroc des heures françaises* : « ...la tragédie de l'autre, heurt des civilisations, problème de dialogue. La compréhension entre les peuples est l'un des vœux les plus difficiles à réaliser, à concrétiser et cette compréhension exige une connaissance vraie des hommes et des sociétés ». Evidemment, cette récurrence des crises fait partie intégrante des facteurs qui complexifient les choses mais les auteurs de la région des Grands Lacs, par leurs plumes, ont tenté d'accomplir cette noble mission en contribuant à faire assoir le vivre ensemble. Ils ont connaissance des hommes et des sociétés de la région des Grands Lacs.

Les écrivains de la région des Grands Lacs ont fait leur cette lutte pour l'altruisme. C'est ainsi qu'avec intrépidité, ils ont entamé le grand chantier de la paix dans l'aire géographique des Grands Lacs. Depuis 2011, sous la houlette de Sembura Ferment Littéraire, il s'est développé au Burundi, au Rwanda et en République Démocratique du Congo une approche littéraire pour contribuer à la cohabitation pacifique des peuples et des nations de cette contrée. Cette grande ambition est axée sur la promotion de la culture de paix et se concrétise par le biais de la création littéraire. Les différents auteurs qui ont contribué dans les anthologies essaient de comprendre les enjeux des conflits, puis de déceler les mécanismes

littéraires de promotion de la culture de la paix soit par des poèmes et des nouvelles, soit par des pièces de théâtres. En 2011, une anthologie intitulée *Emergences, Renaître ensemble* a vu le jour. En 2014, une autre anthologie intitulée *Pour une culture de paix dans la région des Grand Lacs* est parue. En 2017, *Convergences Positiver l'autre* fut le titre attribué à la troisième anthologie. L'existence de ces anthologies trouve raison dans le passé historique mouvementé et tragique de ces pays. C'est le cas du génocide de 1994 au Rwanda, des massacres de 1965, 1972, 1988, 1993, 2015 au Burundi ainsi que d'autres crimes et violences en République démocratique du Congo, surtout dans la partie Nord-Est du pays, les interventions militaires des différents pays en RDC vers les années 1996 et plus.

Ce n'est donc pas surprenant de voir que la quatrième anthologie a été intitulée *Grand Lacs africains, Le vivre-ensemble*. Dans cet ouvrage, les différents auteurs exposent devant nous une société imbibée de paix, d'entraide, de rêves d'une communauté harmonieuse malgré la pluralité tribale et ethnique. Et d'ailleurs les auteurs, à travers leurs mots, démontrent que nos différences constituent une richesse. Comme Monseigneur Desmond Tutu l'a dit, « les différences ne sont pas censées nous séparer, aliéner. Nous sommes justement différents afin de comprendre que nous avons besoin les uns des autres. » La plume de ces auteurs dessine les mots semblables à ceux d'Aristote : « Vivre ensemble, c'est tenter d'inventer un avenir commun avec des rêves si différents. » Cet avenir commun ne peut jamais voir le jour quand les êtres humains s'isolent. Ils doivent vivre ensemble avec les autres parce qu'« un homme se perd quand il s'isole » d'après ce qui est écrit dans *Sur les traces de mon père* de Michel Kayoya, cet écrivain burundais emporté par les massacres de 1972.

Cette nouvelle anthologie semble constituer une suite logique des trois précédentes anthologies car, toutes les thématiques ont des similitudes avec les thématiques explorées par les contributeurs des trois anthologies précédentes. Elles portent essentiellement sur la paix, la cohabitation pacifique, la tolérance, l'entraide, la parole de sagesse, l'amour d'autrui, la convivialité etc. Dans cette anthologie, ces thématiques sont explorées

par 25 auteurs originaires du Burundi, du Rwanda et de la République démocratique du Congo. Par ailleurs, cette anthologie ne connaît pas de barrières linguistiques car elle comprend aussi une nouvelle écrite en anglais. Le parcours des mots de ces auteurs démontre à suffisance qu'avant de vivre ensemble, il faut s'assortir, mettre des efforts ensemble en concourant à la recherche de ce qui est beau et bon pour l'autre. A travers leurs paroles écrites, ces amoureux de la littérature essaient de nous présenter une société où l'amour et le sourire comme ingrédients de la vie sont toujours possibles, ce qui corrobore l'idée du Cardinal Georges Marie Etchegaray : « Pour vivre ensemble, il nous faut une brassée d'amour et une pincée d'humour. » Toutes ces nouvelles renferment « les pensées qui pansent » comme le dit Eugène Ebodé dans la préface de la deuxième anthologie, *Pour une culture de paix dans la Région des Grands Lacs* de 2014.

Triomphe de l'amour par la réconciliation des voisins et anciens ennemis, retour de disparus et d'anciens détenus, ravages de la mauvaise gouvernance et résilience par l'entraide, luttes contre le changement climatique, résistance des femmes et rébellion des jeunes, la diversité des thématiques abordées dans cette anthologie trouve son unité dans la foi dans la parole vive et libre, telle que l'exprime un personnage de la nouvelle d'Ezéchiel Ndayizeye dans *Raconte à ta génération!* : « ma parole, c'est le frémissement de ce peuple déshumanisé, ce peuple malmené au cœur de l'Afrique, colonisé jusqu'à la moelle épinière, ce peuple sans droit de protester contre l'oppression, encerclé dans un système embrouillé, et qui danse tête en bas, pieds en l'air au milieu de fêtes illusoire, célébrant de prétendues victoires qu'il n'a jamais remportées... ». Ce frémissement est à la fois un pari sur le présent et l'avenir du continent, sur sa créativité et son humanisme, mais aussi un regard lucide et plein de compassion sur le passé, un regard marqué du seau du souvenir et du pardon.

Car sans pardon, la concrétisation du vivre ensemble serait illusoire. Pardonner ne veut pas dire oublier comme le souligne le philosophe français Jacques Derrida : « Le pardon requiert la mémoire absolument vive de l'ineffaçable, au-delà de tout travail du deuil, de réconciliation,

de restauration, au-delà de toute écologie de la mémoire. Possible ou impossible, le pardon nous tourne vers le passé. Il y a aussi de l'à-venir dans le pardon¹ ».

Pour clore cette introduction, il sied de mentionner que les écrivains de la région des Grands Lacs ont toujours du pain sur la planche car on observe toujours de monstrueuses violences dans certaines aires géographiques notamment l'Est et le Nord-Est de la République Démocratique du Congo. Les forces maléfiques centrées sur l'exploitation du chaos pour nourrir la mauvaise gouvernance restent en action et causent des bains de sang. Certes, ces crises du vivre-ensemble sont multifactorielles, elles dépassent même la question des conflits et sont liées à la superposition d'enjeux au niveau national et régional en termes de gouvernance politique, économique et sociale. Malgré l'état de choses, nous avons espoir qu'un jour ce désir ardent du vivre ensemble sera satisfait. La preuve est l'existence de ces écrivains qui comprennent que l'amour est immanquablement le principal ingrédient du vivre ensemble. Ils comprennent surtout qu'une vie sans l'amour du prochain est un désastre, elle se convertit en véritable désert. Ces artistes voués à manier la plume ont le courage de penser à la vie des autres comme le dit Ousmane Sembene dans son livre *Les bouts de bois de Dieu* : « Quand on sait que la vie et le courage des autres dépendent de votre vie et de votre courage, on n'a plus le droit d'avoir peur ». Les peuples de la région devraient éviter la peur du voisin et avoir du courage et la détermination en menant surtout des actions positives et concrètes pour construire le vivre ensemble auquel ils aspirent.

Jean Claude Ndikumazambo
Enseignant à l'Université du Burundi

1. In *Le Monde de l'éducation*, septembre 2000.

LE REVENANT

JOSEPH MUKUBANO

En décembre dernier, les habitants du petit village de Kanuma qui déambulaient dans les quelques cabarets le long de la RN13 virent venir vers eux un voyageur. C'était au crépuscule, à l'heure du retour des vaches des champs. Le voyageur avait bien bonne mine malgré son maigre baluchon qui pendait au bout d'une canne qu'il tenait sur son épaule. D'un pas tranquille, il s'approcha des masures servant de débits de boissons. Il avait la quarantaine avancée et les yeux brillants de quelqu'un qui avait vu du monde. Il salua les gens qui s'amassaient petit à petit pour voir ce nouveau venu. Ils étaient un peu surpris de voir qu'il existait encore des hommes qui voyageaient à pied, avec un baluchon pour bagage ! Mais le nouveau venu ne ressemblait pas du tout à quelqu'un qui se serait perdu : il saluait même certains paysans en les désignant par leurs noms ou prénoms ! Il reconnaissait des visages de congénères dans les frimousses des gamins qui passaient. Tiens, tu n'es pas le fils d'Untel ? l'entendait-on répéter à l'endroit de certains. Il était vraiment heureux de reconnaître des gens. Il se sentait dans son élément. Aucune main serrée pourtant. Il n'avait tendu sa main à personne, personne n'en avait tendu une vers lui. Il se retrouva tout naturellement à dire qu'il avait faim et soif, qu'il était arrivé avec le bus qui venait de passer, qu'il s'était trompé d'arrêt. Le bus l'avait déposé en contrebas du village, là-bas, près de la rivière Ruru. Le pauvre nouveau venu ne savait pas qu'avec la macadamisation, l'ancienne route avait été déviée par endroits.

Un étranger aussi bavard... Il intriguait tout le monde. Une femme arriva, l'observa attentivement, de plus en plus étonnée. Comme possédée

par l'un de ces démons qui pullulent dans l'air dès que vient l'obscurité, elle poussa un cri de terreur suivi d'une alerte. Plutôt, elle le laissa s'échapper. Inconsciemment. Le cri était sorti tout seul dès qu'elle avait reconnu le meurtrier de son mari. Oui, elle l'avait reconnu. L'histoire, une malheureuse histoire, fouillait son cerveau, le retournait et l'essorait pour ressusciter les douloureuses circonstances de la perte de son mari. Elle n'avait jamais pu répondre correctement à cette question : « Que te rappelles-tu de la mort de ton mari ? » Elle s'était contentée de reprendre ce qu'on avait bien voulu lui raconter, notamment le récit de ceux qui avaient assisté à l'arrestation du meurtrier. Maintenant, elle voulait savoir ! Savoir pourquoi ce fils de Satan avait tué son cher époux. La mort de son mari, c'était la mort d'un être aimé. Un homme. Simplement un homme.

Non, loin de là. C'était la tragique histoire du cadavre d'un homme trouvé sur le chemin, égorgé et la tête fracassée par quelque chose de contondant ; c'était aussi l'histoire d'un jeune homme trouvé là, tétanisé, une machette à la main. C'était suffisant. Les militaires qui surprirent le jeune homme l'embarquèrent. Alentour, on tuait des gens. Lui était pire : il était même fasciné par une de ses victimes, le salaud ! Il se retrouva en prison quelque part dans une région inconnue... Jusqu'au jour où il fut littéralement écrasé par une nouvelle : il se retrouva sur la liste de ceux qui pouvaient rentrer chez eux. Lui, il n'avait rien demandé, aucun juge ne l'avait écouté. Aucun avocat non plus. Il ne sut point, dans un premier temps, si la nouvelle était bonne ou mauvaise. C'est en sortant de prison qu'il comprit. Après plus de vingt ans passés derrière ces imposantes murailles, il se retrouva comme un enfant perdu dans cette ville qu'on appelait Rumonge. Il n'avait aucune idée de sa localisation sur la carte du Burundi, une carte qu'il avait vue pour la dernière fois alors qu'il n'était âgé que de douze ans, à la fin de son école primaire. Presque trente-cinq ans plus tôt ! Il dut s'informer pour repérer le chemin le plus court pour rentrer. Personne ne savait. Jusqu'à ce que quelqu'un lui parle de bus...

Et maintenant qu'il était enfin rentré dans son village natal, voilà que cette ensorcelée lui criait dessus ! Honnêtement, il la connaissait très bien et la comprenait encore plus. « C'est lui, fulminait-elle ! C'est Dorufu,

celui-là même qui tua mon mari. Pourquoi les militaires ne l'ont-ils pas tué, lui ? » En entendant le nom de Dorufu, les plus âgés dans l'attroupement commencèrent à s'éloigner, tâchant en même temps de le regarder plus attentivement. Deux ou trois prirent carrément la fuite. Les plus jeunes s'amusaient plutôt du spectacle que leur livrait la femme. Les distractions sont plutôt rares dans le coin...

Dorufu ne savait plus que faire. Il avait vite repéré les trois qui étaient partis en courant, il les connaissait bien aussi. Accablé par tous les regards braqués sur lui, il s'assit sur le rebord du caniveau, son baluchon posé à côté de lui. Éreinté, il regardait tour à tour ces yeux qui tantôt lui communiquaient l'affabilité que les siens réservent toujours à un étranger de passage chez eux, tantôt lui renvoyaient une animosité sans nom. Un quidam remarqua : « Mais, fils de ma mère, n'avait-on pas dit que Dorufu était mort ? C'est un revenant ! » Et la femme de renchérir : « Le voilà qui vient nous achever tous. Regarde-moi, achève-moi, tu m'as déjà tuée, criait-elle en lui jetant une touffe d'herbes à la figure. Je te maudis, je te lance de l'herbe, tu mourras en mendiant sur les chemins. »

Tout le monde se retira, cette fois, vieux et jeunes, sans se presser, il est vrai, mais plus personne ne sembla vouloir l'approcher. Le Dorufu dont on avait parlé, tout le monde savait qu'il était bien mort, il y avait presque trente ans. Il était parti avec la crise. Ah ! ces Burundais ! Comme ils avaient toujours des cadavres à pleurer tous les vingt ans ou presque, ils avaient tout aussi des façons de nommer leurs catastrophes : pour les massacres de 1972, c'étaient « des événements » ! Vingt ans plus tard, en 1993, la même histoire se répéta et ce fut « une crise » ! Allez comprendre ! Toujours est-il que tout le village était convaincu de la mort de Dorufu en 1993. La crise l'avait emporté. Mais paradoxalement, le revoilà qui les regardait avec ses yeux de serpent ! Des témoins avaient insisté sur le fait qu'il avait été embarqué par les militaires pour avoir tué Ntoni Nikobari. Et partir avec ceux-là en ces temps-là... Mais le revoilà qui était assis là, demandant à boire et à manger ! Un revenant !

Ignorant les pleurs et l'alerte de la vieille femme, il réclama encore quelque chose à boire. Un jeune homme pris de pitié lui apporta une

bouteille de vin de banane. Le nouvel arrivé en but une longue gorgée ponctuée de glouglous bruyants et la déposa sur sa cuisse tout en la maintenant serrée entre ses doigts. Il ferma les yeux pour mieux se délecter du breuvage et se dit en lui-même : vingt-sept ans ! Vingt-sept ans qu'un tel nectar n'avait léché ma gorge ! Il en but encore et encore puis se retrouva avec la bouteille vide. Il s'en étonna presque avant de laisser échapper un gros rot. Il retira de sa poche un billet de cinq mille et le tendit au jeune homme :

« Combien dois-je payer ?

– Rien, j'ai déjà payé.

– Pourquoi ? Tu ne me connais pas !

– Tu es un voyageur. Jésus nous recommande d'aider les voyageurs.

– Merci beaucoup. Dis-moi, est-ce que les Bazana sont toujours à Gahogo ?

– Je connais la famille, mais il n'y a presque plus personne. Les deux Bazana sont morts il y a quelque temps des suites d'une dysenterie. Il ne reste que la vieille Lizabeti.

– Lizabeti est toujours vivante ? Alors, j'y vais tout de suite. Merci beaucoup. »

Les deux se séparèrent, chacun heureux d'une certaine manière : l'un pour avoir pu « donner sans compter », l'autre pour avoir appris que sa mère était toujours vivante... En remontant le sentier, Dorufu ne put s'empêcher de constater que tous les cabarets avaient fermé. Bien trop tôt, pensa-t-il. Tout le monde était parti s'enfermer chez soi, les uns s'évertuant à trouver dans la bible des versets qui chassent les démons et les revenants ; les autres égrenant des rosaires en attendant d'aller quérir les services du curé qui était un grand exorciste.

L'histoire de Dorufu, le revenant, se répandit comme une trainée de poussière sous l'effet des vents de la saison sèche. Et les craintes de se multiplier aussi. Ceux qui ne se reprochaient rien dans cette affaire étaient les plus peureux. Un revenant dans le village, cela ne pouvait rien présager de bon. Tacitement, on se passa le mot. Personne, plus personne alors ne devait se rendre chez les Bazana. La vieille Lizabeti qu'on soupçonnait

quelque peu d'être une sorcière inspirait désormais la terreur. Les mères qui lui laissaient volontiers leurs enfants prirent leurs distances. Les pires histoires s'inventèrent sur la famille Bazana, chacun des villageois y allant de son imagination : Untel avait vu, il y a quelques jours, la vieille femme dansant nue sous la pluie ; un autre l'avait entendue exhorter les mauvais esprits à envahir la colline ; son revenant n'était qu'un précurseur et ceux qui avaient encore besoin de preuves n'avaient qu'à regarder ses doigts. Des doigts de fonctionnaire. Dans quel monde un analphabète comme Dorufu pouvait-il vivre sans travailler de ses mains ? La réponse était claire : il sortait du monde de l'au-delà ! On allait même jusqu'à éviter les passages devant la cahutte de Lizabeti...

La première occupation de Dorufu fut de reconstruire la case de sa mère qui fuyait de partout, des murs comme de la toiture. Comme personne visiblement ne voulait l'aider, il redoubla d'efforts et entama le travail. Quelle ne fut sa surprise quand il vit, le matin du deuxième jour, le jeune homme de l'autre fois se présenter, comme ça, comme on le faisait autrefois... Comme autrefois... En cas de réelle difficulté, on n'avait pas à le crier sur les toits, car les Burundais savaient que les vraies douleurs sont silencieuses. Un jour, vous voyez arriver quelqu'un pour vous aider, sans vous avoir averti. Malheureusement, cela avait disparu avec la crise ! Mais Dorufu ne savait pas, ne voulait plus penser à ce monde qu'il avait perdu depuis bien longtemps. De toute façon, le milieu dont il sortait lui avait appris à ne dépendre que de lui-même. Mais la venue du jeune homme lui plut. Pas seulement pour la vigueur de ses bras, mais aussi pour le sentiment d'humanité qu'il apportait. Dorufu en avait vu de toutes les couleurs qu'un regard méfiant n'avait aucune chance de lui causer du souci, mais comme sa mère en souffrait, il en souffrait lui aussi. L'intérêt que lui portait le jeune homme était donc plus cher que ses bras. Et de fait, avec son aide, la branlante case se transforma en véritable palais, ce qui ne manquait pas de faire grincer des dents. Ici et là, on entendait des phrases assassines du genre « seuls ceux qui reçoivent des revenants vivront comme des rois », ou encore, au passage de Lizabeti, « hé, dit Untel, tu n'aurais pas un revenant pour réparer le toit de ma case ? ! » Cela écorchait les oreilles

de la vieille mère qui, un jour, longtemps après la réparation de sa case, se laissa aller, répondit comme si elle parlait à elle-même : « Mais c'est grâce aux revenants que des femmes ont subitement découvert qu'elles avaient chez elles des greniers débordants et du temps pour leurs enfants. Comme cela, elles ne les envoient plus chez leurs vieilles voisines pour la garde et la nourriture. »

L'interpellée en resta bouche bée, car elle savait combien la vieille Lizabeti, s'occupait bien de ses enfants, des siens et des autres voisines. En contrepartie, la vieille recevait souvent de l'une ou l'autre femme un panier de grains d'éleusine, de sorgho ou de maïs, un régime de bananes, une calebasse de bière ou d'autres victuailles. Cela suffisait amplement à Lizabeti, car généralement elle se contentait de légumes amers, *insogo* et *indugu*. En fait, la femme qui vilipendait la vieille se rendait bien compte qu'elle était injuste. Mais cela ne l'empêcha pas de dire partout que la vieille sorcière était devenue aussi hautaine...

Entretiens, le jeune homme et Dorufu s'étaient liés d'une amitié sincère. Si bien que ce dernier allait de plus en plus le soir passer un moment à son débit de boisson. Et un beau jour, il lui demanda qui étaient ses parents. Le jeune homme fut embarrassé. Il avoua néanmoins qu'il n'avait pas connu son père. Quant à sa mère, elle était allée se marier et vivre en ville, laissant le nourrisson à ses parents qui étaient eux-mêmes morts de l'épidémie de dysenterie, quelques années plus tard. Le jeune garçon avait dû se débrouiller pour survivre et avait même réussi à faire quelques études. Des épreuves qu'il avait traversées il avait appris à servir les plus malheureux, à donner sans compter, à être généreux. Grâce au mouvement scout. Il fit remarquer que si des gens venaient encore boire un coup chez lui, c'est parce qu'ils savaient qu'en cas de pépin, ils pouvaient compter sur lui.

Dorufu voulut connaître le nom de sa mère et le sien propre. « Ma mère s'appelait Judith. Et moi, Oscar. Si tout le monde m'appelle Sikari, c'est à cause de ta mère. Il paraît qu'elle me l'a collé quand j'étais tout petit. Ça m'amuse beaucoup de l'entendre m'appeler ainsi. » Dorufu n'entendit pas toute la péroraison de Sikari. Il ne dit plus un mot. Il se leva et rentra,

pensif, oubliant sa bouteille à peine entamée. Sikari remarqua le fait, se sentit même coupable de l'avoir ennuyé.

Dorufu passa une nuit blanche. Judith. La fille de Ntigahera. Ils s'aimaient tellement qu'ils avaient osé ce que tout le monde condamnait à l'époque. Quand éclata la crise, elle était enceinte. D'ailleurs, Dorufu avait commencé à se bâtir une maison. Ils projetaient de vivre ensemble dès que la maison serait prête. Il avait même dû taire les noms de ceux qui avaient réellement tué Nikobari. L'un d'eux, c'était Binonera, le frère aîné de Judith. Il s'était tu pour les protéger elle et son frère, voire toute leur famille. Encore que personne, ni juge ni avocat, encore moins les militaires qui l'avaient arrêté, personne, vous dis-je, ne s'était préoccupé de l'écouter. Lui-même n'avait rien fait pour se faire entendre.

Le soir suivant, dans un fourré à l'écart du village, trois hommes, Simoni, Binonera et Porotazi se réunirent. Simoni commença la discussion ainsi :

« Alors, mes chers amis, je crois que le temps est venu de régler le problème Dorufu ! Il commence à s'intéresser de trop près à notre affaire. S'il parle...

– Mais, intervint Binonera, que dirait-il ? Qui a-t-il vu ?

– Je pense qu'il faut vraiment y penser. Il aurait beaucoup à dire, car je reste convaincu qu'il nous a tous vus ! Je me demande seulement pourquoi il ne nous a pas dénoncés.

– En clair, reprit le premier, nous devons ou le faire repartir ou...

– Mais le faire repartir où ? Qui sait où il était tout ce temps ?

– C'est vrai, l'obliger à fuir ne serait pas une solution. Il reviendrait un jour. »

Une vague de froid parcourut les échine des trois hommes ! Le plus hardi continua :

« Demain soir, cela vous va ? Nous devons tous être ensemble. Il ne nous échappera pas. Nous lui offrirons de la bière. Nous le laisserons partir avant nous et...

– Non, intervint un deuxième qui tremblait de la voix, s'il part avant nous, on risque de le perdre. Car le chemin est couvert, il pourrait

facilement se cacher malgré le clair de lune. Le plus simple est d'aller le trouver chez lui. On le finit en même temps que sa mère. »

L'idée semblait faire son chemin. Dorufu devait mourir. Un terrible secret l'exigeait. Le trio allait se lever convaincu d'être d'accord sur toute la ligne lorsque Binonera laissa tomber :

« Devons-nous vraiment en arriver à cette extrémité ? Moi, je ne m'en sens pas la force ! je préférerais tout raconter à la Commission Vérité-Réconciliation !

– Mais qu'est-ce que tu as ? C'est comme cela que les idiots se font avoir. La Commission Vérité-Réconciliation ? Et tu as cotisé combien au parti pour que ces messieurs-dames te couvrent ? Tu crois qu'elle est faite pour tout le monde ?

– Mais... »

Le « peureux » n'acheva pas sa phrase ! Une brûlure intense lui transperça les côtes ! Il suffoqua, sentit une raideur subite au cou puis s'écroula, se tordant de douleur.

« Si quelqu'un veut encore nous dénoncer qu'il lève le doigt ! dit Simoni dont le bras droit tenait un couteau sanguinolent comme s'il était son prolongement naturel. »

Porotazi resta coi, les yeux exorbités, le cœur battant à lui rompre la poitrine.

« Alors c'est clair, demain on règle le problème Dorufu. »

Le silence fut la seule réponse qu'il eut. Il comprit que l'accord était acquis. Ils sortirent du fourré et partirent avec le cri de leur ami dans les oreilles.

Ce même soir, Dorufu rentra plus tard que d'habitude. Il avait voulu s'attarder pour pouvoir rester seul avec son ami Sikari. Mais survinrent Porotazi et Simoni qui semblaient en extrême excitation. Ils lui offrirent une bouteille. Simoni, surtout, semblait plus désireux de bavarder avec Dorufu. Il alla jusqu'à proposer à son congénère de préparer une surprise à leur revenant de voisin. Or ce dernier, depuis son retour, évitait ces hommes. Il ne voulait pas être confronté à eux. Pas encore. Il attendait son moment. Et les informations qu'il attendait de Sikari étaient cruciales.

Il remercia donc fort gentiment les deux, mais refusa la bouteille et prit congé. La surprise, la vraie, l'attendait à la maison : Binonera était étendu là par terre dans la maison de Lizabeti, sa chemise tachée de sang. Il respirait difficilement. Dorufu essaya d'arrêter l'hémorragie en se servant de sa chemise comme pansement. Il courut ensuite chercher le vétérinaire qui vint et fit une injection de pénicilline au blessé. Ce dernier leur raconta sa mésaventure tout en mettant en garde Dorufu. Il acheva ainsi son propos :

« Et je ne t'ai pas tout dit. Quand tu es parti, tout le monde a cru que tu étais mort comme tant d'autres. Or Yudita portait un enfant. Était-il de toi ? En tout cas, elle a laissé son enfant chez nous. C'est Sikari. Si ça se trouve, c'est peut-être ton fils.

– Calme-toi, mon ami. Et merci. C'est la confirmation que j'attendais. »
Là-dessus, il sortit et s'enfonça dans la nuit.

Le lendemain, vers six heures, Porotazi et Simoni furent réveillés par des policiers. Ils se rendirent sans résister ; ils furent surpris de ne pas être conduits au poste. Non, ils furent emmenés chez la veuve de Ntoni Nikobari. Ils se tinrent à genoux et tout honteux, avouèrent leur crime. On les promena ainsi de maison en maison, les obligeant chaque fois à confesser leur forfait, jusque chez Lizabeti. Presque tout le village était maintenant réuni. Dorufu, sa mère et Binonera les attendaient. Quelle grande ne fut la surprise des deux malfrats en voyant Binonera debout ! Simoni défaillit et manqua de tomber tant il sentit ses membres se dérober sous lui. Porotazi se mordit les lèvres à se blesser. Dorufu prit la parole et dit : « Le revenant que vous avez tant calomnié et maudit vous pardonne. L'innocent garçon qui vous vit assassiner Nikobari, cet innocent qui perdit vingt-sept ans de sa vie à souffrir en prison, eh bien, cet innocent vous pardonne encore. J'étais mort dans ce trou infect où j'ai appris à souffrir et survivre. J'ai survécu, je vois mon fils. Je vois ma mère. Je suis heureux. Je ne reverrai pas ma chère Yudita. Je la laisse à sa vie. Mais maintenant, le citoyen qui sait que vous avez poignardé ce pauvre Binonera pour protéger votre criminel secret, ce citoyen-là ne vous pardonnera jamais. »

Comme un chant entonné à la messe, on entendit un reniflement gagner l'assistance, des gens se mouchèrent de concert et d'autres, dont la veuve

Nikobari, éclatèrent en d’hystériques sanglots, les uns d’empathie, les autres de regrets pour avoir agressé un innocent. Et tout le village suivit des yeux les policiers qui emmenaient les deux criminels jusqu’à les perdre de vue, là, au tournant du sentier. Et Sikari appela : « Tous à la buvette. Je fête ma naissance. » « Notre renaissance à la vraie vie », rectifia son père qui le suivit le premier...

INDAHIRO¹

UMUNYINYA ASBL

La nuit tombe. Les étoiles se regroupent pour leur rendez-vous du soir comme à l’accoutumée. Les petites se mettent devant des vieilles et sourient. Sans doute qu’elles se moquent des habitants de notre colline. À l’horizon, le ciel est rouge. Ça fait peur. Y’aura-t-il encore des morts ? Voici qui va encore troubler mon âme rongée par la terreur des tueries qui ont englouti l’amour de mes proches, de mes voisins. Mon âme est angoissée par la haine qui voile ma colline. Mon âme fatiguée.

Le chemin est long. Mais je dois sauver Nzokira, le seul Tutsi qui reste sur notre colline. Dans leurs conciliabules, tous les voisins hutus ont élaboré des plans macabres pour l’éliminer. La seule raison : des Tutsis auraient massacré des Hutus sous d’autres cieux. Mais tout cela doit être défié. Nzokira n’a jamais tué même un lézard. Il est innocent. Pourquoi lui ôter la vie ? Seulement parce qu’il est né Tutsi ? C’est incroyable !

Tout le monde connaît la bonté de Nzokira. Tous les habitants de ma colline peuvent témoigner de sa gentillesse, sa bonne culture, ses bonnes manières... mais personne ne peut se lever et plaider pour lui. Maintenant, c’est moi qui vais le sauver et accomplir ma mission sur la colline. Je vais le sauver et mériter mon nom : Muhizi, le brave.

Oui. Je suis *Muhizi*

Muhizi de *Nsekerabandya*

Nsekerabandya de *Berakumenyo*

Berakumenyo de *Ruhuka*

1. Le serment en Kirundi.

Ruhuka de Mahwera

Mahwera de Ndimbiye du clan des Bahiza.

Ma mère m'a dit que le nom que je porte n'est pas le fruit du hasard. Quand je suis né, la haine venait d'envahir les cœurs de tous les habitants de ma colline. Jadis unis, ces *Bahanza*, *Bahiza*, *Benengwe* et *Bahima* cohabitaient comme des frères et sœurs. Personne ne se réclamait des *Twas*, *Hutus* ou *Tutsis*². Des chants et danses berçaient cette bonne cohabitation.

Mais la veille de ma naissance, un coup de foudre détruisit cette unité, laissant chaque clan et chaque pseudo-ethnie livrés à leur destin. La jalousie se mit à pousser comme les arbres et les bananeraies. L'individualisme couvrit ma colline comme le brouillard au petit matin. Les divisions devinrent le levain de toute boisson sur ma colline. Le mal s'installa et se propagea. Les atrocités entre frères et sœurs. Les viols, les tueries, les pillages... la colline changea de visage. Et de nom.

Nsekerabandya vit en moi le représentant d'une génération capable de ramener l'apaisement dans notre colline. Me tenant dans ses bras, il m'a dit : « *Ndakweretse Uburundi Muhizi mwananje. Uzohingura abahimbiye, uhindukize ab'imitima ihiritse usasagaze urukundo n'umubano mwiza. Unywanishe abahuranye kandi bahorana. Ndakweretse ubuseruko, ndakweretse ubumanuko. Ndakweretse umutumba wacu watatanye. Urawugarukira nk'umuhizi* ». J'ai souri, m'a-t-on dit. Et tout le monde a applaudi. Alors, je dois le sauver. Je n'ai pas le droit de reculer !

Durant des mois, j'ai réussi à le cacher. Dans les champs. Dans l'étable. Dans le poulailler. Dans les lieux d'aisance. Dans le grenier. Partout. Ce n'est pas maintenant que je vais capituler ou renoncer. Nzokira doit être sauvé. Et le vivre-ensemble doit reflourir sur la colline. *Ingoma zivuge, bahana abageni, basangira akabisi n'agahiye* (la voix du tambour

retentira; échangeons, en paix et en amour, des poignées de mains chères) avec allégresse, comme toujours. L'ouragan nous a ôté notre *ubumwe*, notre unité, mais il faut le recréer. Réinventer ce bon vieux temps et cette belle vie d'antan. Et qui doit le faire ? C'est moi !

Les mots de mon père ruissellent dans mes veines. Je m'approche progressivement de mon rugo, mon enclos, où se cache Nzokira depuis le mois d'avril. Tout à coup, un sifflement. Pssss. Je m'arrête. Regarde à gauche, regarde à droite. Je ne vois personne. Impossible de voir à deux mètres de moi. Comme la noirceur de cette nuit est épaisse ! Je continue mon chemin. Je fais quelques pas pour entrer vite dans mon rugo. L'entrée est fermée. Et je ne peux pas soulever tous les *imyugariro*⁴. Je décide de passer au-dessus de la clôture en bambous sec.

*Akavaziko*⁵, l'heure de l'attaque prévue contre Nzokira approche. Mon cœur bat la chamade. Je grimpe. Arrivé en haut, une lumière d'une torche me perce les yeux et je perds la vue. Ensuite, un coup de bâton tombe sur mon cou. Je n'ai pas ressenti de douleur, mais je me suis senti en train de m'évanouir sans toucher le sol. « *Dendura uwo muhemu* », finissons-en avec ce traître ! crie une voix. Et mon vol commence.

« Nzokira doit être sauvé », crié-je. Je me vois en plein milieu du lac en train de nager pour atteindre Nzokira qui se noie au large. Sur les deux rives, tous les voisins me huent, battant fortement avec des bâtons l'eau du lac pour augmenter les vagues. Mais moi, le brave Muhizi, je redouble d'efforts en accélérant la nage. Je plane. Je vole. Je plonge. Je m'approche de Nzokira. Les vagues se multiplient et se dirigent toutes vers Nzokira pour l'emporter au loin. Je chuchote une phrase à chaque vague qui passe : « *Urakira* », tu seras sauvé, mon frère. Et je l'envoie vers Nzokira.

Soudain, j'entends des rythmes de tambours retentir sur les rives. Quel encouragement ! Tellement bon pour un débutant comme moi. Agréable. De belles mélodies : *inanga*, *imiduri*, *ikembe*⁶, des flûtes... tout

2. Les trois principales ethnies au Burundi après la colonisation.

3. Au moment de la célébration d'une nouvelle naissance, ces mots de bénédiction sont adressés au nourrisson : « Je te présente le Burundi, Muhizi, mon fils. Tu feras des indignes de braves hommes et femmes, et ceux dont les cœurs penchent seront transformés par ton cœur. Tu sèmeras l'amour et la cohabitation. Tu seras le médiateur pour réconcilier les ennemis. Je te présente l'Est et le Sud. Je te présente notre colline désunie. Pacifie-la comme un brave. »

4. Branches d'arbres secs pour fermer l'enclos.

5. Le premier cycle de sommeil pendant la nuit, considéré comme le moment idéal que les voleurs et les criminels choisissent pour sévir.

6. Instruments de musique traditionnelle du Burundi.

un orchestre, pour m'encourager à ouvrir le chemin pour le retour de l'*ubuntu*⁷ perdu. Pour sauver l'honneur de tous les *Barundi*⁸.

Je suis à quelques mètres de Nzokira qui crie au secours. Au milieu des notes de la mélodie de *Basogokuru kera baraturwanira* (nos ancêtres ont défendu notre royaume), j'exhorte Nzokira à user de son courage pour résister à la vague qui le pousse loin de moi. Je suis impuissant ; la vague l'emporte. Je plonge pour le rattraper.

« *Kinkirigitwi*
Kinkirigitwi
Kinkirigitwi
*Kinkirigitwi*⁹ »

Je me souviens de l'incantation de mon père dans de telles situations et je me mets à la réciter.

« *Kinkirigitwi*
Kinkirigitwi
Kinkirigitwi
Kinkirigitwi
Kinkirigitwi
Kinkirigitwi »

Je me lance vers lui comme un éclair. Mais les mauvais voisins battent terriblement les eaux et les vagues se multiplient. Je saisis son pied gauche, mais il glisse. « Tu toucheras le sol, mon frère », lui dis-je. Je reprends l'incantation.

« *Kinkirigitwi*
Kinkirigitwi
Kinkirigitwi
Kinkirigitwi »

Les vagues diminuent un tout petit peu.

« *Yurwe*
Yurwe

Yurwe

*Yurwe*¹⁰ »

Je replonge et nage vers lui. Je le saisis par la poitrine et le mets sur mon dos. Majestueusement, je nage vers l'autre rive. Les voisins méchants déposent leurs bâtons et rentrent bredouilles. Doucement, je touche la rive et dépose Nzokira. Umurisho w'ingoma¹¹ s'amplifie. Les mélodies se multiplient et forment une harmonie incroyable. Il faut que je vide Nzokira des eaux qu'il a avalées. J'appuie sur sa poitrine. De sa bouche, il pisse de l'eau sur mon visage. Il a avalé tellement d'eau que son ventre est ballonné. J'appuie encore et encore. À sa dernière goutte, il tousse. « Nzokira est sauvé ». Je sens un besoin immense d'éternuer. J'éternue.

Mes yeux se rouvrent. Le soleil se lève à l'horizon. Je suis allongé au sol devant ma maison à toit en tuiles. Mon corps en flammes. Des douleurs le ravagent. Près de moi, le corps massif de Nzokira. Ses habits déchirés. Ses jambes amputées. Son cou à moitié coupé. Une tige de bambou traverse son abdomen. Son regard, vide, pointe l'horizon comme pour m'encourager à continuer sur le chemin choisi. Une larme tombe de mon œil droit.

Difficilement, je me lève et m'approche de lui. Je touche sa joue gauche. Elle est très froide. Je glisse ma main sur sa poitrine pour sentir son cœur. Je touche son petit nez au milieu de son visage. Il ouvre difficilement la bouche et me dit : « Imagine, je ne suis même pas Tutsi ». Et il meurt.

7. Philosophie qui pourrait se traduire par humanisme.

8. Burundais.

9. Incantations.

10. *Idem*.

11. Le rythme du tambour.

INSTANT CRUCIAL

NISE BENITHA ININHAZWE

Il est presque 18 heures. Je suis en route vers mon village natal. Le village qui m'a vu naître et grandir. Je sens la fatigue : j'ai passé une nuit blanche. C'est devenu une habitude de ne pas dormir la veille de mon voyage vers la maison de mon enfance. Chaque fois, des souvenirs me reviennent : les beaux moments que j'y ai passés, les histoires qu'on se racontait, les amis que j'y ai laissés, l'accueil qui m'y attend et surtout Mamy, ma grand-mère. Franchement, pour moi, c'est un endroit unique. Un endroit magnifique qui me procure repos et bonheur.

Sur ma route pour y retourner, tout est calme. Après être descendue de la moto qui m'avait prise à l'arrêt de bus, je marche. Notre maison est très éloignée de la route principale. Ni voiture ni moto ne peuvent y accéder. Elle se situe au pied d'une montagne embellie par de grands rochers. Pour y arriver, je dois parcourir une longue distance à pied. Peu importe la fatigue, j'adore cet endroit. Qui peut ne pas aimer où il a jeté son cordon ? Personne, je crois. Au moins là, je me repose un peu de la chaleur de la capitale. Notre capitale ? Hum, un autre monde ! Ici au moins, la tranquillité ! Tu peux rencontrer sur le sentier deux ou trois personnes, ils ne peuvent pas te croiser sans te saluer.

« Bonsoir, pouvons-nous vous aider à transporter vos bagages ? me lancent deux petits garçons d'une quatorzaine ou quinzaine d'années, aux visages souriants, et qui semblent me connaître.

– Bonsoir, merci beaucoup, c'est gentil, leur dis-je en les prenant dans mes bras. »

Les gens du village ne comprennent pas qu'on ne doit pas se saluer à cause de la Covid-19. Se saluer est une tradition dans notre village. C'est comme un signe de paix, de reconnaissance, de fraternité et d'amitié. Et d'ailleurs, ils ne croient pas beaucoup à la Covid-19. La dernière fois que je suis venue ici, alors que j'expliquais à certaines voisines les mesures de prévention, l'une d'elles m'a répondu :

« *Hummm, reka da! Wumva twobaho tutaramukanya? Abasokuru naba Sokuruza baturaze urukundo.* »

Elle m'explique que se saluer est un symbole d'amour et qu'il n'est pas question d'arrêter ce si beau geste par respect pour la mémoire de nos ancêtres. Et moi je ne peux m'empêcher de prendre ces petits innocents dans mes bras.

La maison est à trente minutes de là où nous sommes, au milieu des eucalyptus bien alignés, offrant un paysage apaisant. Ils ont fait un excellent travail, ceux qui les ont plantés. En tout cas, mon village est bien abrité par différentes variétés d'arbres, de monts, de rochers, de vallées et de marais.

Même s'il se fait tard, j'arrive à admirer la beauté de la nature. Quelle belle création ! Dieu a bel et bien accompli son œuvre. Je me demande chaque fois ce qui nous manque pour en prendre soin. Nous avons un trésor devant nos yeux : on peut bien respirer, profiter de l'air, rêver, admirer toutes ces beautés de la nature.

Quand j'étais toute petite, je rêvais de monter un jour au sommet de la montagne la plus haute du monde afin de toucher les étoiles. Chaque fois, j'en parlai à Mamy. Elle me répondait en riant : « Continue de rêver, ça fait du bien. » Toutes silencieuses, on regardait ensemble les étoiles briller. En rêvait-elle aussi ?

Ça fait quatre mois que je ne l'ai pas vue. En plus d'être ma grand-mère, elle est aussi ma meilleure amie. Elle est une de ces rares personnes qu'on n'a pas envie de quitter. Elle est juste adorable par ses histoires, sa façon de voir les choses, son courage, son amour, son attention aussi. Très protectrice, elle m'a appris la valeur d'une personne. Qu'un être humain doit être protégé et respecté. Qu'il valait plus que de l'or. Qu'il ne mérite pas d'être blessé. Elle ajoutait avec beaucoup de désolation dans la voix :

« ne jamais ôter la vie à quelqu'un. Seul Dieu donne la vie et la reprend. Et il faut toujours pardonner pour être pardonné. » Mamy est très croyante, elle s'inspire beaucoup de la bible. Tous ces mots qu'elle me confiait étaient devenus comme une chanson. Et chaque fois, elle changeait de ton. Je vous épargne la tête qu'elle faisait en me donnant ces conseils. J'avais envie de lui dire : tu n'as pas à t'inquiéter, je ne te décevrai pas. Mais pour ne pas en faire toute une histoire, je me taisais.

Dix-neuf heures trente minutes, arrivée chez Mamy. Grand-mère, ses deux amies et voisines, et même Karire et Kanyambo, mes amies, sont présentes pour m'accueillir. Un moment délicieux : salutations, rires partagés autour d'un verre et des mets délicieux préparés par Mamy. Chaque fois, ma grand-mère me récite quelques vers en admirant ma beauté : elle me compare au soleil, me rappelant combien je suis bénie et me souhaitant paix et bonheur. Ça me plaît beaucoup.

Le premier jour à la maison, vers minuit, on se retrouve, comme à chaque fois, seules avec Mamy, après le départ des voisines. C'est notre moment à nous deux pour parler de tout et de rien.

« Grand-mère, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Mamy (la prenant dans mes bras et la secouant), j'ai enfin trouvé mon prince charmant !

– Es-tu sérieuse, ma fille ? répond-elle.

– Mais oui, il s'appelle Christian. Il est né et habite à Bujumbura. La semaine prochaine, il me présentera à sa famille.

– Es-tu heureuse, ma fille ? renchérit-elle. »

Qui ne serait pas heureuse avec Christian ? C'est un cadeau du Ciel. Le meilleur mec que je n'ai jamais eu. On s'est rencontré alors que je terminai la première année de l'université. Il était mon professeur. Au début, on était de bons amis. Puis, un jour, il m'avoua ses sentiments. Impossible de lui refuser les miens. Il est aimable, intelligent, gentil, souriant, calme. Il a une peau noire chocolatée et mesure presque un mètre quatre-vingt-cinq. Et pour lui, je suis une princesse, une enfant gâtée (c'est normal, j'ai été élevée par ma grand-mère !), sa boussole, son porte-bonheur, comme il me le dit souvent. Je n'arrête pas de me demander quelle sera la réaction de sa famille quand elle me verra pour la première fois. C'est une étape

difficile pour toute future mariée. Heureusement que les prières de ma grand-mère m'accompagnent.

« Je suis tellement heureuse pour toi, ma chérie, me dit grand-mère. Que Dieu veille sur toi. Si au moins tes parents étaient encore vivants, ils seraient contents comme je le suis aujourd'hui. Ils sont partis très tôt. Ils leur ont arraché la vie...

– Qui leur a arraché la vie ? Mamy, n'est-ce pas toi qui m'avais dit qu'ils sont tous morts à cause de l'épidémie qui avait frappé le pays en ce temps-là ? Je ne comprends pas.

– Laisse tomber ma fille. Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête. Oui, ils sont morts. L'épidémie a emporté mes êtres les plus chers : mes trois enfants, ma belle-fille et mon cher mari. Ils les ont tous tués. »

À peine cette dernière phrase achevée, je vois ma grand-mère pleurer. Impossible de la rassurer. Mes mains tremblent. Mon cœur bat la chamade. Pour elle, c'est comme si on lui perçait le cœur. La tristesse se lit dans ses yeux. Je ne l'avais jamais vue dans cet état. De nombreuses questions s'entrechoquent dans ma tête. En plus d'être morts, ils avaient été tués ? Mais quand ? Comment ? Par qui ? Cette nuit risque d'être la plus longue de toutes.

« C'était un jour pas comme les autres, raconte grand-mère. Il faisait beau. On pouvait sentir la vie. Ce jour-là, j'avais prévu une visite chez tes parents et je voulais passer un moment avec ma petite-fille, toi. Tu avais juste trois mois. Tu étais un gros bébé, tellement joli et très attaché à moi. Tu ne voulais pas que je te lâche, même pas une seconde. Ta maman m'aimait bien. Elle était tellement gentille et ton papa très beau. Chacun t'a laissé au moins un de ses atouts. Ils n'habitaient pas très loin d'ici. Je pouvais aller chez eux à pied le matin et rentrer le soir. Ce jour-là, j'avais passé toute la journée avec eux. On avait partagé de beaux moments, les meilleurs de tous. Alors que je rentrais le soir, tout près de la rivière, des cris se faisaient entendre. Mon cœur me disait que ce n'était rien, que ce n'était que des feux de brousse ou des enfants qui jouaient. Plus j'avancais, plus les cris s'accroissaient. Et la peur m'envahissait. Il faisait noir ; je trébuchais sur de grosses pierres qui jonchaient la route. Je faillis

m'arracher les ongles des pieds. J'avais tellement mal que je me suis assise pour calmer ma douleur. C'est à ce moment-là que j'ai vu qu'un groupe de personnes se dirigeait vers moi. Je me suis vite cachée derrière un arbre. Ils avaient une grande lampe. Je ne réussis pas à saisir ce qu'ils se disaient, mais j'aperçus les haches qu'ils tenaient dans leurs mains. Ils étaient une vingtaine. Ils s'approchaient de plus en plus de moi. Le souffle coupé, j'étouffais. C'est quand ils s'étaient éloignés de moi que j'ai entendu une grande voix dire : « On va tous les massacrer, ils ne sont pas des nôtres ! » Je m'étais demandé qui étaient ces personnes qu'ils allaient massacrer. Je reconnus facilement la voix de Paulo. L'autre qui est avec ton grand-père sur la photo. Il était notre voisin, le grand ami de ton grand-père. Paulo voulait donc massacrer des gens ! Je n'en croyais pas mes oreilles. Comme l'homme change facilement. Dès qu'ils étaient très loin de moi, j'ai poussé un soupir de soulagement. Je ressentais moins ma douleur et je courus vite retrouver mes deux enfants et mon mari, restés à la maison. J'ignorais l'identité des uns et des autres.

Arrivée chez moi, j'ai trouvé la ferme qui brûlait ; j'avais peur d'entrer dans la maison. J'ai appelé en criant comme une folle mes enfants qui ne me répondaient pas. J'ai fini par entrer et une fois la lampe allumée, imagine la scène devant moi. La pire ! Je ne l'oublierai jamais : trois corps ensanglantés par terre. L'un de mes enfants avait un bras coupé, l'autre, les deux jambes et mon mari n'avait ni jambes ni bras. On les avait tous amputés. Pleurer ? Je n'avais plus de larmes. Je les ai regardés puis j'ai commencé à secouer leurs corps comme s'ils allaient se réveiller. Je me répétais : « calme-toi, ils ne sont pas morts, c'est juste un cauchemar ! » Mais ils s'étaient endormis pour de bon. Un repos éternel. Ils étaient morts. J'étais en train de pleurer, de hurler quand la porte s'ouvrit et la femme de Paulo entra. Je ne me rappelle plus ce qui s'est passé par la suite. Je n'en sais rien. Je me suis réveillée le lendemain dans la maison de Paulo avec sa femme me tenant dans les bras. Je n'arrivais pas à ouvrir les yeux et je répétais sans arrêt que je les aimais tous.

La femme de Paulo en savait plus que moi. C'est alors qu'elle me révéla qu'on nous avait divisés, qu'il y avait « Les uns » et « Les autres »,

qu'ils se massacraient entre eux et que Paulo était dans l'un des deux camps. J'étais choqué en apprenant que la femme de l'assassin de mes proches m'avait sauvée. Elle m'a expliqué qu'elle n'y était pour rien, qu'elle a été surprise comme tant d'autres. Elle en voulait trop à son mari. Elle répétait : "*Igikoko c'umugabo!*" (Quel sauvage, mon mari!). J'étais perdue, totalement perdue; je priai Dieu d'épargner la vie des proches qui me restaient: mon fils, ma belle-fille et ma petite fille. Tu es la seule survivante, toi seule, ma chérie. Tes parents ont aussi été massacrés. Mais chaque fois que je te regarde, la seule chose que je demande à Dieu, c'est de m'aider à les pardonner, à retrouver le sourire et surtout à rendre ta vie meilleure pour aller de l'avant. Ils ont épargné ta vie, petit ange. Pour moi, c'est une étincelle divine.

Paulo n'est plus revenu dans le village et sa femme est devenue malgré tout comme une sœur, comme tu le sais. Voilà toute l'histoire, ma grande. Je te l'ai cachée pour te protéger. Je voulais que tu aies une vie normale.

Maintenant que tu sais d'où tu viens, qui tu es aux yeux de la société, ce qui s'est réellement passé, c'est à ton tour d'essayer de vivre avec ces nouvelles réalités. Tu es grande et intelligente. Moi, j'ai choisi la paix, la liberté et la réconciliation. Désolée de le dire tardivement, mais on a beaucoup souffert pour en parler même si se taire n'est pas une solution. Aujourd'hui, pour la première fois, je me sens soulagée d'un lourd fardeau. C'est comme si on m'enlevait cent kilogrammes de sacs de ciment qui pesaient sur ma tête. À toi, ma grande, je souhaite une paix intérieure, solide, et beaucoup de courage pour continuer d'avancer. Tu dois continuer de semer la paix partout où tu seras et vivre en harmonie avec les autres. Tu es différente, tu peux vivre dans un monde meilleur, un monde de réconciliation, d'amour, d'unité, de fraternité, où nous sommes tous des frères et sœurs. »

Ces derniers mots que Mamy a prononcés avant de se taire et de s'endormir résonnent toujours dans ma tête. Je n'arrive pas à tout discerner. Je suis remplie de tristesse. Je veux juste crier pour atténuer ma douleur. Ces pauvres sans défense, ces innocents tués comme des vaches à l'abattoir. Je me demande pourquoi. Et ceux qui l'ont fait, comment vivent-ils ?

Sont-ils vraiment heureux ? Peut-être qu'ils vivent tranquillement avec leurs familles. Que font-ils pour réparer leurs erreurs ? Mais voyons, nous ne sommes pas des animaux ! Assez ! La vie est un cadeau. Ne versons plus de sang. J'ai envie de leur dire tout cela.

Après dix jours à la maison, je dois retourner à la capitale pour le travail, pour les préparatifs du mariage, etc. J'ai beaucoup de choses à faire. Et Christian me manque énormément. Ces derniers jours, on s'est peu parlé. Ici, il n'y a pas beaucoup de connexion. Je dois grimper sur la montagne pour la capter. Je suis triste et heureuse en même temps. Heureuse parce que je vais retrouver l'amour de ma vie. Triste parce que je n'arrive pas à digérer ce que ma grand-mère m'a raconté. Mais je dois avancer, je suis une fille forte comme elle me le dit souvent. Moi, j'en doute. La peur qui est en moi est immense. Alors que je me promenais seule dans le bois, j'ai croisé un homme, une hache à la main. J'étais tellement terrifiée que j'ai failli courir pour me sauver de lui. Il faisait froid et je ne peux pas vous dire d'où venait la sueur qui m'a soudain inondée. L'homme en question n'était qu'un simple cultivateur revenant des champs. Je crois que j'aurai toute ma vie peur de la hache.

De retour à la capitale, je décide de parler de mon histoire à Christian. Il est toujours à l'écoute et saura me tranquilliser et me comprendre. Je compte lui parler de tout, de moi, même s'il me connaît bien, et surtout de mes proches pour qu'il ne soit pas surpris en découvrant un jour leur histoire.

Christian aime parler de ses parents, des vaches qu'ils possèdent, de ses sœurs que je connais d'ailleurs, de ses oncles aussi et de ses tantes. Quand il parle de ses tantes, il dit souvent en riant : « Tu sais, mes tantes ne sont pas du tout gentilles. Elles parlent trop et posent aussi beaucoup de questions. Mais ne t'inquiète pas, elles ne vont pas te mordre. » Il a un grand cœur et il est très émotif, mon Christian. Pour la première fois, je l'ai vu pleurer au moment où je lui racontais mon histoire. Il était tellement désolé comme si c'était lui le coupable. Il m'a dit en me regardant droit dans les yeux : « Ces histoires, j'en ai beaucoup entendu. C'est terrible que tu aies perdu tes proches. Moi, je m'en fiche complètement de ces répartitions. Ce qui

m'importe le plus en ce moment, c'est toi. Et je te promets de te rendre heureuse. Il faut que l'on continue d'avancer ; attachons-nous à l'avenir, à nos rêves et à ce qu'on veut : fonder une famille, avoir des enfants et que nos enfants puissent avoir une vie épanouie. N'est-ce pas ce que tu veux aussi ? »

Il a toujours des mots apaisants. Il a raison. En s'attachant beaucoup au passé, on risque de se noyer dedans. Ce sont les erreurs du passé qui nous aident à avancer autrement. Si au moins tout le monde était la même longueur d'onde.

Chez Christian, donc chez ses parents, tout brille. Une famille aisée. Visiblement, mon fiancé n'a manqué de rien, du moins le nécessaire. Je me sens gênée au milieu de sa famille qui ne cesse de me regarder et qui murmure des je ne sais quoi. Sa mère me sourit dès que nos yeux se croisent. Son sourire me va droit au cœur comme si elle me disait : « Ne fais pas attention à eux ! » Christian m'avait prévenu. Ils sont ainsi.

Parents, oncles, tantes et vous aussi, mes chères sœurs, « *Tugire amahoro*¹ ». Il introduit à la burundaise. Je ne reconnais plus mon Christian. Il était tellement sérieux. Quelqu'un peut-il grandir autant en si peu de minutes ?

« Aujourd'hui, j'ai le grand honneur de vous présenter ma dulcinée, ma fiancée. Celle qui sera bientôt ma femme. Elle peut se lever, vous pouvez la voir. »

Ho ! Moi, au milieu de tout ce monde ! j'ai peur. Mon cœur bat très fort. Mais je gère.

Après Christian, place à son père et ses mots touchants pour m'accueillir dans la grande famille. Ses parents sont formidables. Ses deux tantes et ses oncles, je ne peux pas en dire autant. J'ai un mauvais pressentiment avec eux. Je n'arrive même pas à les regarder droit dans les yeux.

Après le discours de son père, ils applaudissent tous comme la tradition nous l'a enseigné. Mais une seule personne n'applaudit pas. Elle demande la parole pour s'adresser à moi.

« Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Depuis ton arrivée, tu ne me quittes pas des yeux ! Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Qui sont tes parents ? »

Rien à répondre. Seules les larmes coulent de mes yeux. Christian me tient la main.

« Tu n'es pas des nôtres, tu ne te marieras pas avec Christian. Ça sera une grande honte pour la famille. N'est-ce pas vrai, Paulo ? »

J'ai reconnu aussitôt Paulo, son visage sur la photo avec mon grand-père me revient. Paulo est donc l'oncle de Christian...

La nuit tombe. Les étoiles se regroupent pour leur rendez-vous du soir, comme à l'accoutumée. Les petites se mettent devant des vieilles et sourient. Sans doute qu'elles se moquent des habitants de notre colline. À l'horizon, le ciel est rouge. Ça fait peur. Y'aura-t-il encore des morts ? Voici ce qui va encore troubler mon âme rongée par la terreur des tueries qui ont englouti l'amour de mes proches, de mes voisins. Mon âme est angoissée par la haine qui voile ma colline. Mon âme est fatiguée.

1. « Que la paix soit avec nous ! » est une expression qui sert à introduire un discours. Elle invite l'auditoire à prêter une oreille attentive à la personne qui parle.

THE SUNSHINE IN THE JAIL

ALAIN PASCAL NIYONZIMA

“Your God will be mine. I will be with you forever and ever”, they had said one to the other, on their wedding day. They had also sworn to love each other in good times and in bad. During their lifetime on earth, no one missed to that vow. Their love was highly admirable; even death could not dissever them: they passed away on the same day. They were shot by a group of mans. They left two children. Those children inherited much fortune enough sufficient to fulfill their needs. Joackim was the elder. He had to shoulder great responsibilities: being a family responsible, taking care of his little brother. Did he take on these responsibilities? Hardly at all.

Joackim became a family responsible. He was in his twenties. He got married few days later to a young lady who gave up her studies to be married unlawfully. Her name was Sarah. Nobody was apprised anything about Joachim’s marriage even his little brother Gozang. This one was taken aback by such a hasty marriage of Joackim. He couldn’t expect him to get married so soon. After his marriage, he moved into the family home. Gozang had no choice; he had to live with the young couple in the same house.

On the other side of that house, there was a small room for Gozang. He spent his days in this room, filled with loneliness. Back in the days, he shared the same room with Joackim. He seemed to lack nothing. Now, things had changed because Joackim was no longer took care of him as he used to do. “Has his wife changed him?” This was the question Gozang

asked himself all the time. Joackim was spending most of his time with Sarah, his beloved. It was typical for a newly married spouse.

Day after day, Gozang felt lonely. To get out of his loneliness, he opted to look for companions. Did he choose them with discernment? No, he didn't take time to know them. They were far from being good friends. Their wicked behavior as drug addicts had a decisive influence on Gozang. Before he met them, he could not afford taking drugs. "Your elder brother Joackim intends to appropriate himself everything you inherited, Gozang! You must react as quickly as possible", said Gozang's companions.

These people instigated Gozang to put his brother to death. They thought inwardly that after Joackim's death, Gozang would be the owner of the entire inheritance, wealthy and well positioned to satisfy all of them with beers. They handed to him a small bottle containing poison. After having pondered, Gozang put this small bottle in his pocket. He went home early in the evening. By the time he reached home, his sister-in-law, Sarah, was cooking. The food was ready after ten minutes. Gozang was ready to poison his brother.

It was gloomy outside. Joackim had not arrived home yet. Where was he? Anyway! Sarah couldn't wait for him. She was exhausted. She had been working all day. She put the food on the table: one dish for her husband, another one for her brother-in-law. She set up everything necessary in the eating room before she went to sleep. Sarah fell asleep immediately. Gozang was still eating. He took advantage of that early sleeping of his sister-in-law to put poison in Joackim's food. After having done that evil act, Gozang went straightly to bed. He left the food unfinished on the table.

After a short time, Joackim arrived at home. He removed the lid from his dish which was on the table. The dish was identifiable. No one else could eat in it. Then, Joackim ate the food. It was not delicious. "My wife hasn't cooked well this evening", Joackim talked to himself.

He couldn't help swallowing it. He was extremely hungry. It was his first meal of the day. Why not the last one in his life? He didn't leave food unfinished like his little brother did. He ate it all. Perhaps if Joackim didn't eat all his food, his wife would think he ate elsewhere that night.

Sarah was bored. The night had been long for her. She had slept early when she accustomed to burn all the oil until midnight. The worst day had already come as if the good ones had never existed in her life.

It was 7 o'clock A.M. Joachim was still sleeping. Sarah was astonished at her husband's oversleeping. "There must be something wrong with him", she thought. Sarah tried to wake him smoothly. Joackim had been sweating all the night: the sheets were wet uniquely where he laid. In his mouth, there was much of white saliva. He could neither see nor speak. His life was in jeopardy.

Sarah went straightly to warn Gozang and asks him to help her take his elder brother to hospital. But Gozang woke early in the morning as if he went to search for something highly valuable, he lost last night. Of course, Gozang didn't want to be at home that morning. He was aware of what he did last night. It was harmful and dangerous for Joackim.

Sarah Staggers out of Gozang's room and goes to warn the neighbors. They willingly gathered some money. A car was hired. Joackim was taken to hospital without delaying. Unfortunately, he died after being hospitalized one day. His death had caused a lot of talking in the neighboring families since he died of an unknown disease. The mourning had lasted one week.

Gozang was pathetic. He didn't even take the time to repent of what he did to his elder brother, as if they had never sucked on the same mother's breast. He was spending much time in a bar with all his companions. Gozang was feeding them as if he had sold a golden item. It looked like he was celebrating his brother's death. Money was no longer a problem for him. Gozang had already sold the furniture and another expensive home materials. His sister-in-law was upset.

"It is not good to sell home's materials! grumbled Sarah with a high-pitched voice.

—You know as well as I do that you brought nothing when you married Joackim. You don't have right to anything in this house which is mine now. You'd better be quiet! Gozang replied angrily scratching his head."

This was the beginning of a ceaseless quarrel which tuned unfit for Sarah. Gozang kicked her out from the house in which she was living with Joackim before he died. Sarah had been unlawfully married Joackim. Was she lawful to inherit her husband's belongings? She had a child with Joackim. His name was Antony. Antony had a right to his father's belongings. Everybody knew that he was Joachim's son; though he was registered anywhere under his father's name.

Sarah had barely something to eat. She used to depend on her husband. It was difficult for her to feed her child. After being chased away by Gozang, she had nowhere to go. She had returned to her parents' house and was living with her mother. Her father had died not long ago.

Sarah seemed to have overcome her great spite and sadness. She was a widow, but she was not desperate at all. "I'm not an old woman to remain a widow forever", she said.

She was convinced that she would get remarried one day. Her expectation was reasonable. About two months later, she was remarried to Adonis, a man who became single after a divorce. Sarah left her child Antony in her mother's care. That seemed to rouse bitterness among her brothers. It became troublesome for Antony's uncles.

"Why didn't Antony go to live with her mother at Adonis' home? They asked.

—..."

Antony's grandmother seemed to pay no attention. An awkward silence had fallen. She was not about to answer such a question.

Currently, Antony was very close to his grandmother. His maternal uncles were apprehensive at that closeness. Antony was not loved. The more he grew up, the more he was hated by his uncles who were supposed to convey love and affection to him. They were looking at him as a challenge. They feared that their mother would give him a portion of land if he stayed with her.

Antony's uncles had their own compounds, but everyone had a heavy hand on the small land and of their mother. They treated Antony in a harsh way until he was constrained to leave her. His departure was alleviating

for them, but their mother, who had become like a mother for Antony, felt spiteful.

Antony had nowhere to stay. He went to reside at Adonis' home where his mother was living. She had already given birth to other children. Her husband was not pleased with Antony's presence among his children. "I can't feed a child who is not mine while mine are starving", he said.

By so speaking, he ejected Antony from his house. This ejection was the beginning of a hard life that Antony had ever known. He became a homeless child. The wealth of his late father Joackim had been entirely squandered by Gozang who became lunatic.

Antony had been living in the street for so many years. He was under eighteen, but he looked like a mature man. He had been prematurely matured by hardship like all homeless children. Antony was a strongly built man. He was hired to be a night watchman in a store. Seemingly, he was able to counter whoever intended to steal an item from the store, even in the midnight. That was the reason why he was selected from others who applied numerously for the job. "A good night watchman must have sleepless abilities. An old man can make a better night watchman than a young man", it was believed. Antony was taken for to be a good night watchman when he was a heavy sleeper. He was unable to spend a whole night sleeplessly.

On that day, he slept heavily. People from far or near could hear him snoring. The thieves came in the night. Antony failed to see what was happening around him: All items in the store were stolen.

In the morning, Antony woke up late. His employer arrived while he was brushing the teeth. They both realized something had happened last night. The store was devoid. "How did this come about?" Antony's employer asked.

Antony tried to reply. There was a tremor in his voice. What he said was inaudible. Then, his employer rang. The police came. Antony was arrested to inquire whether he was involved in that stealing. He ended up in a jail. The first day in prison was traumatizing. Antony didn't sleep all the night. The elder prisoners welcomed him. They gave him an old calabash full of

a bitter drink which was commonly given to new prisoners just to drink. This was done on the pretext of initiating them in the prison life.

Antony was under eighteen. He could not stay long in that prison which was dedicated adults. There was another area for prisoners who are under eighteen. It was not a prison but a correctional institution. Anthony was taken in that place. It was said to be special. All prisoners aged under eighteen from the whole country were brought there to be taught different works. Antony was interested in mechanic work.

When he was set free, he had already mastered mechanical work with great skill. During a year of activity, Antony managed to construct a garage of his own and hired three employees. He has earned the trust of others for his mechanical skills. He became famous. One would imagine what Antony would become if he was not taken in a jail. Perhaps he would stay forever a night watchman in a store? He saw the sunshine in the jail!

CHAQUE HOMME A BESOIN DES AUTRES

JUANY ELDO IRIBUKA

Kananga, d'origine congolaise, est propriétaire d'un night-club à Bujumbura, Kao Kao club. C'est un véritable Goliath. Son gigantesque embonpoint le contraint à rester longtemps assis sur le fauteuil, derrière le comptoir. Il est jovial, sympathique, charitable et son accueil fascine les clients.

Il est arrivé à Bujumbura, il y a trois ans. La vie est souriante pour ce jeune homme aisé, fier de profiter des bienfaits du royaume du tambour. La saison estivale, sèche et ensoleillée de la ville de Buja, ainsi que les belles plages du lac Tanganyika le comblent de plaisir. La saveur agréable du *mukeké*¹ du *ndagala*² accompagné de l'*ubuswage*, une sorte de chikwangu³ locale, et la dégustation de la bière de Brarudi font aussi partie de ses plaisirs.

Les sweat-shirts, les pantalons et les chaussures de la marque Nike composent son style préféré. Toutes les deux semaines, il se rend au salon Shaza. Amateur des looks à la mode, Kananga s'amuse à imiter les différentes coiffures des stars. Une bonne relation est née avec le coiffeur Mbazumutima qui, chaque fois qu'il le coiffe, encaisse un pourboire.

Avec la propagation du coronavirus, la situation change. Sur le territoire burundais, des cas positifs commencent à apparaître. Les vieux se font du mauvais sang, les faibles prient sans trêve ni repos le Tout-Puissant, afin de les protéger de ce fameux virus meurtrier.

1. Poisson du lac Tanganyika.

2. Petits poissons de la taille des fretins, endémiques au lac Tanganyika.

3. Ubuswage, chikwangu : pâte de manioc qui se mange froide.

Désormais, les mesures sont imposées pour se protéger contre cette pandémie qui ravage le monde : le port du masque est devenu obligatoire dans les transports en commun, il faut se laver fréquemment les mains en utilisant du savon et de l'eau ou une solution hydroalcoolique, éviter de se toucher les yeux, le nez et la bouche, éviter de se serrer la main, se tenir à distance de toute personne qui tousse ou éternue, éternuer et tousser dans le pli du coude ou dans un mouchoir. De plus, la fermeture des night-clubs est également recommandée et les matchs sont dorénavant joués à huis clos.

Des rumeurs circulent dans toute la ville et indiquent que les frontières seront bientôt fermées. La vie trahit le confort du jeune homme. Malgré la situation sanitaire, il doit payer le loyer, le salaire des agents de sécurité et ses charges personnelles. Il croule sous des dépenses exorbitantes, mais n'a plus aucun revenu.

Le crépuscule tombe, une légère brise adoucit la chaleur estivale. Un air frais et froid rafraîchit l'atmosphère. Kananga décide de mettre la clé sous la porte pour rentrer sur le sol qui l'avait vu faire ses premiers pas. Il prend un taxi, se dirige vers la banque.

Sur le boulevard Mwezi Gisabo, un fabuleux bouchon congestionne la circulation : des piétons se déplaçant dans tous les sens, des conducteurs de taxi-vélos qui n'hésitent pas à se faufiler entre les véhicules klaxonnant sans cesse, des motards qui font des drifts hasardeux, on dirait des bidouilleurs de drogues qui tardent au deal, des véhicules de toutes les marques, si serrés qu'ils ne laissent pas entrevoir l'autre côté du boulevard.

Dans le taxi, Kananga s'impatiente et espère arriver à la banque avant la tombée de la nuit. La décision a été prise, le reste n'est que la préparation semillante du voyage. Le taxi arrive enfin à la banque. Pas de temps à perdre, la négociation avec le taximan importe peu, l'argent demandé est payé comme une lettre à la poste. Kananga quitte le taxi, se précipite vers la banque. Arrivé au guichet, il est accueilli par une caissière qui attire les regards de tous les êtres dont la sensibilité oculaire est active. Ses cheveux épais et châtain, sa peau claire comme celle d'un bambin de deux mois, son front lisse, ses pommettes saillantes et ses yeux étincelants, mi-fermés par

des cils artificiels, capables de transformer la nuit en journée font babiller les romantiques.

D'une voix douce et mélodieuse, susceptible d'éveiller des âmes inanimées, elle lui demande ce qu'il peut faire pour lui. Kananga reste indifférent aux charmes de cette belle créature. Les soucis priment sur la sensibilité. Il sort de sa poche un chèque et mentionne sur ce dernier un montant équivalent à la totalité de la somme qu'il a sur son compte. Il vide complètement son compte. Il met l'argent dans sa sacoche et retourne à la maison.

Sur la route, Kananga ordonne au taximan de s'arrêter devant le magasin d'alimentation Sayangana dont le propriétaire est son ami intime. Il veut prendre un verre avec lui et lui dire au revoir. Il sort de sa poche quatre mille francs, les donne au taximan et lui souhaite un bon travail.

Il avance vers le magasin d'alimentation, un pas, deux pas, trois pas...

Soudain, il se rend compte qu'il a hélas ! laissé sa sacoche dans le taxi. Quel désastre ! Le pauvre homme commence à perdre le contrôle. Son corps est envahi par une chaleur brûlante, son visage est inondé de sueur, ses yeux globuleux menacent de sortir de leurs orbites, ses narines frémissent, son cœur bat comme les tambours lors de la fête d'*umuganuro*⁴.

Kananga, poings sur les hanches, regarde à gauche et à droite en secouant la tête. Sa vision se brouille et il ne sait plus par où aller. Seule la mélancolie est son chemin. Il n'a plus confiance en lui, peut-être même qu'il ne veut plus vivre. Sa bouche veut parler, cependant l'angoisse ne lui permet pas de l'ouvrir ni de bouger la langue. Le malheur ne vient pas seul ; il ne connaît pas le taximan et ne se souvient pas de la plaque d'immatriculation du taxi. Peut-on penser que l'oubli de Kananga est la chance du taximan ? Ce n'est qu'une supposition.

Désemparé, Kananga se détourne du magasin d'alimentation et rentre chez lui. Cette mésaventure cauchemardesque risque de lui provoquer un arrêt cardiaque. Il appelle, par téléphone, ses compatriotes pour leur demander de l'aide, mais en vain. La pandémie continue de répandre la

4. Fête de semailles.

misère dans les esprits et vide les poches des descendants d'Adam. Aucune réponse agréable, aucune solution à l'horizon et le chemin pour arriver chez lui devient long. Kananga, tête baissée, accélère la marche.

Mbazumutima, assis devant son salon, aperçoit son client et remarque son air étrange. Pourquoi Kananga est-il passé devant ma porte sans me saluer comme d'habitude ? C'est la première fois que je vois ça. Pourquoi ce comportement ? Peut-être qu'il a un problème ; il semble de mauvaise humeur aujourd'hui, spécule Mbazumutima.

Il interpelle Kananga en criant son prénom : « Kananga, Kananga, Kananga... » Kananga se retourne. « C'est moi qui t'appelle », lui lance Mbazumutima. Kananga avance vers le salon Shaza.

« Oh ! excuse-moi, je me sens perdu, lui répond Kananga, d'une voix désolée.

– Ça se voit ! Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? Pour quelle raison ne m'as-tu pas salué comme à l'accoutumée ?

– Ce n'est pas sans raison. Récemment, comme tu le sais, on nous a obligés à fermer toutes les boîtes de nuit, y compris la mienne. Aujourd'hui, je viens d'oublier dans un taxi ma sacoche, dans laquelle il y a toute ma fortune. C'est compliqué, je suis dans l'embarras et le désespoir : partir à Bukavu, je n'ai pas d'argent ; rester ici, je n'ai rien à me mettre sous la dent. Que c'est dur la vie ! Même les herbes ne laissent pas passer le malheureux, ronchonne Kananga.

– C'est vraiment scandaleux ! Mais soit fort. Avec du courage, on affronte les obstacles et les difficultés et on les écarte du chemin. Tu dois te battre pour t'en sortir. N'as-tu pas demandé un coup de main ? Vaut mieux chercher la solution que se lamenter.

– Je veux rentrer à la maison, au pays. J'avais même envisagé des projets à construire là-bas. Malheureusement, je n'ai ni le capital, ni même un ticket de bus pour rentrer, c'est désolant ! Mes compatriotes m'ont dit qu'ils n'ont pas d'argent, néanmoins c'est compréhensible. Le corona a colonisé tous les domaines de la vie ; je suis aussi sa victime et il me prive de revoir les sapeurs et les sapeuses chics qui fréquentaient mon club. Malheur à toi corona, toi qui m'empêches de jouir de cette magnifique ambiance !

– Calme-toi, la vie est parsemée d'épines. Soit patient, tu t'en sortiras. Il faut chercher la solution au lieu de craquer.

– Je ne vois pas ce que je peux faire. Seul Dieu peut exorciser le mauvais sort !

– Mon ami, Dieu nous a créés sans nous et il ne nous sauvera pas sans nous. Un proverbe africain dit : « Plus on se rapproche de Dieu, plus on a de force vitale. Chaque être, même le plus humble, le plus apparemment inanimé, a une âme, une force. » Tu dois, coûte que coûte, trouver une solution, réfléchis.

– Mais pourquoi ça ? Dernièrement, mon téléphone est tombé par terre, je n'ai ramassé que des débris.

– Tu as perdu le fil. Allons dans un endroit calme, le reste, on va en reparler, interrompt Mbazumutima. »

Ils se dirigent vers le bar Sangwe. La crise est remarquable dans ce pub. Les clients se font rares. Assis devant la porte, de midi au soir, le cabaretier est sur le point de ronronner, on dirait qu'il a été piqué par la glossine. Après avoir commandé des boissons, Mbazumutima reprend le dialogue :

« Tiens, mon ami, il faut chercher partout où tu peux trouver de l'argent. Combien te manque-t-il ?

– Je n'ai plus un sou, il ne me reste que deux mille. Il n'y a aucune personne sur qui je peux compter, tout le monde me répond : corona. Pour certains, c'est devenu un moyen de tergiversation. Aide-moi s'il te plaît, implore Kananga.

– Cette calamité m'a aussi touché. Les clients aiment mieux les dreadlocks que se coiffer. Moi-même, je ne comprends pas pourquoi ils ont peur de mes mains innocentes. Toutefois, le meilleur parti serait, à franchement parler, celui où mes affaires et ton ticket seraient garantis. Je vais te faire confiance, promets-moi que tu ne me décevras pas.

– Promis, juré, claironne Kananga.

– Écoute-moi bien, il y a une association dont je suis membre. Demain matin, j'irai emprunter une somme de quatre cent mille, le maximum que je peux demander. Je pense que tu les rembourseras le plus tôt possible.

– Je te jure, par le nom de mon vénéré père, que je le ferai. Oh ! l’ami véritable intervient pendant les moments pénibles. Sois béni par le Tout-Puissant qui a créé le monde visible et invisible... Oh ! 23 heures. Il se fait tard.

– Oui, vidons ces verres, il est temps de rentrer. Le reste, c’est pour demain. J’ai ton numéro de téléphone, je t’appellerai.

– Je te remercie de tout cœur, à demain. »

Ils sortent du bar et chacun prend sa direction.

Arrivé à la maison, Kananga, trop fatigué, se jette sur son lit. Ses paupières se ferment aussitôt. Après deux minutes, le ronflement change le mood. Tous les souvenirs de son enfance commencent à rayonner : le jeu de cache-cache avec ses cousins et cousines, les fables et les proverbes racontés par son grand-père, les bons conseils de ses parents... La nostalgie est extrême durant ce voyage exceptionnel.

L’obscurité recule, le froid se fait cruel, les chants du coq animent le quartier. Le voyage n’a duré que quelques secondes. Kananga se réveille et prépare la valise. Son téléphone est vissé à sa main comme les héritiers du trône du royaume de Ntare qui naissaient avec des semences dans la main. Il attend impatiemment l’appel de Mbazumutima, son seul espoir. Quelques instants plus tard, il voit Mbazumutima accompagné du taximan se pointer chez lui.

« Oh ! Je rêve ou quoi ? s’émerveille Kananga.

– Bonjour, Kananga, je t’apporte de bonnes nouvelles. Ce monsieur m’a dit qu’il t’a cherché depuis hier. Ce matin, en allant à l’association, je l’ai vu devant le magasin d’alimentation Sayangana ; il cherchait un Congolais qui habiterait dans les environs. Je me suis subitement souvenu de toi puisque tu m’avais dit où tu étais descendu du taxi. Sans se perdre dans le labyrinthe, la parole est à vous, monsieur le taximan, déclara Mbazumutima.

– Monsieur, je pense que vous vous souvenez bien de moi. Hier, vous avez laissé votre sacoche dans ma bagnole. Je me suis souvenu de votre amabilité et j’ai décidé de vous chercher, puis de vous la remettre. La voici. Le travail m’appelle, je vais au parking. Vous permettez que je me retire sans plus attendre.

– Attends un peu, réplique Kananga. »

Il ouvre la sacoche, prend dix billets de dix-mille francs et les donne au taximan, en guise de remerciement.

« Merci beaucoup et bon travail, ajouta Kananga.

– C’est formidable, ce jour restera longtemps gravé dans ma mémoire. Bientôt, je serai à la maison. Que l’Éternel soit loué ! Je le prierai sans cesse, s’exclame Kananga. »

Il rouvre la sacoche, prend vingt billets de dix-mille et les donne à Mbazumutima. Il supplie ce dernier de l’accompagner au marché Buyenzi City Market pour acheter un ticket. Mbazumutima accepte sans aucune hésitation. Dès lors, les deux jeunes hommes sont devenus des amis intimes. Une bonne action ne s’oublie pas. Kananga a semé la courtoisie et la bonté ; il a récolté l’amitié et l’amour.

IL N'EST PAS TROP TARD POUR BÂTIR

SÉVÉRIN MANARIYO

J'ai eu la chance de naître, de grandir et de ne pas vieillir dans ce pays. Il ne m'a rien caché. Il m'a tout révélé: des malheurs de toute sorte, des tueries, des massacres prémédités, des expropriations intentionnelles, des kidnappings et des déportations sans nom, des enlèvements et des attentats ciblés... Bref, des maux innombrables dont le seul butin était des ruisseaux de sang versé.

Arsenal, peut-être, de malédictions, mon pays fut aussi le terrain de vol, de détournement, de favoritisme, de trafic d'influence, de malversations, de corruption, d'extorsion, d'incursion, etc. Tout a été commis. Tout a été perpétré. Ma mémoire était tellement débordée. Il m'était difficile de digérer de telles barbaries commises par des gens soi-disant intelligents. Un jour, je me suis retrouvée sur le lit d'un centre neuropsychiatrique de la région. Ce fut quand mon père fut surpris et assassiné par une bande d'assaillants enragés. Ces mêmes criminels ne s'étaient pas arrêtés là. Quelques heures après la mort de mon père, ils étaient revenus enlever ma mère. C'était à partir de cet instant que j'avais commencé à marcher corps nu dans les rues de la ville.

Je suis née à Kabuga, un pays dont la capitale est Kuzimu. Cette capitale à prédominance bakwi, une tribu minoritaire dans le pays, se situe au nord. Au Sud, la tribu bariro dont je descends est majoritaire et regroupe plus de la moitié de la population Kabuganne. Malgré de légères disparités dues aux activités économiques, le peuple kabugan était unifié par une culture unique. Nous cohabitons pacifiquement avec nos frères du Nord. La kirirokwi fut une langue parlée dans tout le pays, unissant les deux

tribus kabugannes. Gros commerçants, les Bakwi étaient très prospères et constituaient l'élite du pays. Nous, les Bariro, n'étions que de pauvres paysans et nous ne vivions que du nomadisme pratiqué à travers tout le pays pour faire paître nos troupeaux de moutons. La tradition et la coutume kabugannes étaient riches en pratiques qui nous unissaient à nos frères Bakwi du Nord. Une diversité culturelle nous liait : échange de vœux, partage de verres à l'occasion de différents événements aussi bien heureux que malheureux, union en mariage, assistance mutuelle en cas de sinistre, etc.

Orné d'une belle géographie, végétalisé grâce à une couverture herbeuse verdoyante couvrant un sous-sol miraculeusement gorgé de ressources naturelles qui favoriseraient un boum économique, notre pays attirait à l'époque des investissements étrangers. Respectivement préoccupés par des activités commerciales et pastorales, les Bakwi et nous ne nous intéressions guère de la gouvernance. Celle-ci n'était assurée que par la monarchie qui œuvrait pour le bien-être de tous les Kabugans. Chez le peuple kabugan, elle n'avait guère été l'objet de dispute ou de division. Chaque tribu était fière de son métier.

À partir des années 1800, le colon atterrit dans notre pays. Celui-ci n'avait ménagé aucun effort pour nous faire croire que sa mission n'était autre que de nous civiliser, nous éduquer, nous développer et nous faire prospérer. Nonobstant, les réalités sur le terrain n'étaient porteuses d'aucun fruit et les résultats escomptés s'avéraient vains. Le colonisateur ne tarda pas à diviser le peuple kabugan. Des descendants bakwi étaient choisis pour fréquenter les bonnes écoles. Une éducation de qualité était garantie et réservée à ceux-là, à notre détriment. Nous étions cantonnés aux corvées pour servir les colons. Un peu plus tard, pour bien enraciner sa politique du diviser pour régner, le colonisateur envoyait chez lui les descendants des Bakwi. Ils y suivaient une formation dans un système éducatif forgé sur mesure, à la taille des intérêts du colon. Au retour, les Bakwi furent chargés de gérer certains domaines régaliens du pays, comme les fonctions naguère assurées par la monarchie. Discriminés et coupés des affaires politiques du pays, nous vîmes en cela une idéologie difficile

à éradiquer pour en sortir. Néanmoins, notre tribu à prédominance catholique gardait l'espoir qu'un jour le Très-Haut renversera le colon et ses marionnettes.

Au milieu des années 1900, avec le courant des indépendances, notre pays devint indépendant et libre. Notre tribu aperçut un signe avant-coureur de la paix, de la prospérité, de l'entente et du respect mutuel entre nous et nos frères du Nord. Le colon avait semé une mauvaise graine à tel point que son départ était suivi de pleurs, de regrets, de tueries, de la pauvreté, de la misère et de guerres civiles sanglantes. D'abord, la soi-disant élite du Nord avait renversé la monarchie kabuganne. Elle intronisa les descendants des Bakwi forgés par le colon et dévoués à ses intérêts.

Vendredi soir, au coucher du soleil, je savourais de bons cris d'oiseaux de notre savane et de bonnes mélodies de la radio nationale. Mais une voix inhabituelle interrompit la musique. Elle annonça, après une cascade de reproches, que dès la lecture de son fâcheux communiqué, le pays se serait plus géré par la monarchie. Mais plutôt par un groupe de commandos qui se déclarèrent fondateurs d'une république. À la tête de ce gouvernement régnait Hekeny, un nordiste récemment rentré de l'Occident. Celui-là était le fils du maire de Kuzimu qui accueillit le colon avec hospitalité. Ce jeune président régnait, mais ne fut pas lui-même auteur des décisions qu'il prenait. Il était télécommandé et agissait en marionnette du colon. Sa politique était nettement discriminatoire vis-à-vis du peuple bariro du Sud, au point que ce dernier perdit tous ses droits. Il ne nous était pas permis de fréquenter les places publiques, les marchés et les chefs-lieux des entités territoriales. Nos enfants s'étaient vu ôter le droit d'étudier, sauf au Yagamukama, une école catholique où l'on ne nous apprenait que le catéchisme.

Face à cette injustice, à cette agression, notre tribu s'acharna à résister aux Bakwi et commença à dénoncer les abus du régime Kuzimu de Hekeny. Furieuse, l'élite de notre tribu mobilisa la jeunesse du Sud. Naquit alors dans la clandestinité un groupe rebelle dénommé Twikingire. Les guérilleros de ce mouvement étaient de jeunes Bariro qui menaient des actions de sabotage dans la capitale. J'avais intégré ce mouvement à huit ans sur appel

et incitation de mon père. Ce groupe qui semblait méconnaître les règles de la guerre et dont mon père était leader ne recrutait que des enfants. Plus de la moitié des troupes étaient composée d'enfants-soldats. Nous étions seulement trois guerrières et toutes mineures. Nous n'étions capables de mener que des actions de sabotage, des attaques ciblées et fugaces.

La sécurité n'étant plus assurée dans la capitale à cause des abus du régime en place dont la pérennité était menacée, Hekenyia décida de réconcilier son peuple. Néanmoins, à la tête de sa mouvance se trouvaient des groupes de pression qui ne voulaient pas que notre tribu prenne sa part du gâteau national. Ils influencèrent le président qui durcit plutôt la discrimination à l'égard des sudistes. À partir de ce moment, nous n'étions plus autorisés à circuler dans les rues de la capitale. Si par malheur un individu, même nordiste, mais avec une morphologie identique à la nôtre, est aperçu dans la capitale, il se faisait kidnapper et lâcher dans un enfer dont on ignorait les maîtres.

Notre groupe rebelle Twikingire continuait malgré tout à déstabiliser la capitale et à recruter de jeunes Bariro acquis à la cause sudiste. Les maquisards de Twikingire menaient des attentats ciblés. Nous ôtâmes la vie à plusieurs dizaines de personnes par jour et notre cible principale fut les administrateurs. Je me souviens de ce soir, en plein Kuzimu ; ce fut la première attaque à laquelle je participai. Notre chef nous avait intimé l'ordre de tendre une embuscade au cortège de Munoho, président du Parlement kabugan. Son cortège fut carbonisé par des obus que nous tirions à plusieurs. Durant l'embuscade, planqué derrière un fourré, j'ai tiré sur le véhicule à bord duquel se trouvait l'illustre dignitaire. La matinée suivante, ce fut le tour du maire, le père du président Hekenyia. Cet homme aux exploits historiques dans la planification et l'exécution du plan macabre d'extermination de notre tribu était sur la liste des cibles à éliminer. La matinée du quinze novembre de la troisième année du règne de son fils sur le trône de Kabuga, nous l'avions surpris par des coups de feu. L'information avait également été diffusée par la télévision affiliée à notre mouvement à quelques minutes de l'attaque. Selon le même journal, le bilan de l'attentat faisait état de la mort de tout le cortège du maire.

Face à cette situation floue, difficile à gérer et vis-à-vis de laquelle le régime Kuzimu semblait ne trouver aucune solution durable, le malheur finit par atteindre son comble. Après nos attaques qui ont coûté la vie à plusieurs hauts dignitaires de Kabuga, l'armée kabuganne commanditée par Hekenyia mena une attaque de grande envergure contre notre tribu. Elle décima plusieurs centaines de milliers de sudistes. Dans cette attaque, la quasi-majorité de l'élite bariro perdit la vie. Démoralisés par la situation, les guérilleros de notre mouvement Twikingire décidèrent de mener une contre-attaque. Au cours de cette riposte terriblement sanglante, notre devise était « Mourir ou vivre ». Nous ciblâmes Hekenyia, le président. Quand il se rendit au palais, sa garde et son cortège ne s'étaient pas rendu compte que les guerriers Twikingire avaient envahi toutes les rues de la capitale. Cette matinée-là était sombre. Il pleuvait. Les citoyens vauquaient à leurs occupations comme d'habitude. Une surprise surgit : un tremblement de terre ouvrit l'aube. Cette catastrophe est synonyme dans notre pays d'un signe avant-coureur de sinistres imminents, et parfois même de la mort prochaine du président. Au passage de son cortège, nous avons ouvert le feu sur le président. Des crépitements de mitrailleuses, des bruits d'armes légères et lourdes se firent entendre. Nous avons accueilli le cortège du président à quelques centaines de mètres du palais. C'est cette même matinée où Hekenyia et son épouse furent emportés par nos rafales.

Tellement affaibli, l'intérim du régime de Hekenyia était assuré par Mahoro, le Premier ministre. Ce dernier appela aux négociations. Ces dernières qui avaient eu lieu dans un pays voisin de la sous-région avaient vu la participation des représentants du régime Kuzimu et ceux de notre mouvement rebelle Twikingire. Les deux antagonistes avaient signé des accords de cohabitation pacifique entre les deux tribus kabugannes. Les pourparlers avaient abouti à une issue favorable aux Bariro. Il s'agissait d'être incorporés et représentés dans les organes dirigeants. Les clauses des accords signés stipulaient et prévoyaient l'organisation des élections présidentielles endéans trois mois. Celles-là, bien que truquées et sabotées par la commission organisatrice au profit de l'ancien régime, avaient été remportées par le mouvement Twikingire. Cette victoire terriblement

écrasante avait conduit Muco, l'ancien chef du mouvement rebelle, au pouvoir. Ce vaillant Muco était mon père. C'est lui qui me convainquit de le rejoindre au maquis. Il finit par être président de notre pays. Dès que mon père fut élu président, nous avons migré au palais présidentiel localisé dans la mairie. Notre famille avait donc déménagé du sud pour rejoindre le nord qui abritait le palais.

Le nouveau président de Kabuga avait vraiment un début favorable et admiré par tout le peuple kabugan. Il n'était préoccupé que par le développement rapide et inclusif pour réconcilier son peuple. Il voulait ainsi rapidement cicatriser les plaies laissées par le colon étranger et ravivées par le colon local. Son régime était caractérisé par un progrès considérable dans tous les secteurs de la vie du pays. Son principal axe était l'amélioration de la gouvernance, le partage du pouvoir et la prise de décisions concertées. Son dévouement, sa détermination, son leadership et son charisme poussaient Muco à se préoccuper de l'intérêt de son peuple. Malgré un pas de géant déjà franchi et des progrès satisfaisants déjà réalisés par son régime, les insatisfaits ne manquaient pas. Ils avançaient comme prétexte de petits défis liés aux séquelles des haines et divisions tribales, semées par le colon. Il naquit un groupe qui se déclara de l'opposition et qui reprochait au gouvernement de mon père d'être sanguinaire, l'accusant de piller, malverser, tuer, exproprier, détourner, trafiquer l'influence, etc.

Cette opposition au régime de mon père fut soutenue, d'un côté, par l'opinion nationale et certains membres du gouvernement issus des Bakwi du Nord. Et de l'autre côté, par l'opinion internationale et les médias internationaux, les organisations qui se battent pour les droits humains, les organisations non gouvernementales et celles de la société civile tant nationale qu'internationale. Cette mouvance, mobilisée contre le régime du nouveau président kabugan, aurait bénéficié des financements du colon. Cela fut annoncé par le porte-parole du gouvernement dans son communiqué sur la RTNK, la radio et télévision nationale de Kabuga. « Aussi longtemps qu'un sudiste régnera sur notre territoire, notre pays ne sera pas en paix », avait déclaré le chef de l'opposition sur une chaîne de

télévision étrangère. Au fur et à mesure que les jours passaient, les critiques s'accéléraient et certaines furent suivies d'actes. Il y avait, par exemple, un jour où les enfants d'un administratif sudiste avaient été enlevés par l'opposition. Les ravisseurs avaient juré dans un journal de les décapiter si le président ne démissionnait pas. Dans la capitale, de nouvelles formes de crimes voyaient le jour. Les sudistes de la capitale sont kidnappés l'un après l'autre. Des chauffeurs, des membres d'équipages et des gardes de corps avaient été corrompus pour tuer eux-mêmes les dirigeants pour qui ils travaillaient.

Au cours de la deuxième année du mandat de mon père, Muco, une catastrophe de portée mondiale éclata. Il s'agissait d'un ensoleillement extrême, de pluies diluviennes aggravées par des vents violents et de la grêle. Les criquets pèlerins, la peste bovine et la grippe aviaire des volailles et des porcs ainsi que des volcans ravagèrent et agitèrent à tour de rôle le territoire kabugan. Le bilan de ces catastrophes inédites par leur intensité et leurs effets destructeurs sur Kabuga fut terrible :

presque tous les champs de cultures avaient été enflammés par l'ensoleillement ;

90 % du reste avaient été endommagés par la catastrophe qui avait suivi la première ;

la troisième catastrophe fut plus dangereuse que les précédentes. Des criquets pèlerins mordirent les gens et leur transmièrent des microbes dangereux ;

les maladies avaient décimé à peu près 80 % du bétail ;

le volcan dénommé Songa démolit plus de la moitié des habitations de la capitale qui s'étaient effondrées en cascade, causant ainsi plusieurs pertes humaines et matérielles ;

des pandémies emportant plusieurs vies avaient également vu le jour.

Les conséquences de cette situation étaient nombreuses. Les famines, les disettes, la misère avaient touché presque tous les Kabugans. Les terres arables furent emportées par l'érosion. Presque toutes les sources de revenus du pays furent touchées. Les activités agropastorales, commerciales et industrielles furent ralenties.

Face à cette situation, l'opposition se dépêcha de sortir un communiqué appelant le peuple kabugan à se débarrasser du régime de mon père. Ce communiqué rendu public sur les ondes d'une radio étrangère basée à Kabuga fut lu par le chef de l'opposition. Il visait à rallier à l'opposition tous les sympathisants du régime Muco. Après des violences perpétrées dans tout le pays par l'opposition, mon père fut débordé. Il devint étourdi. Des inconnus tuèrent des gens sans défense. Des véhicules en circulation furent brûlés en pleine ville et au grand jour. Des innocents furent brûlés vifs par des assaillants enragés. Des embuscades ne visant que les administrateurs furent tendues, en plein Kuzimu. Des explosifs furent lancés en plein marché et dans les places publiques fréquentées par la foule. Troublé par cette anarchie, mon père réunit autour de lui ses conseillers et ses sympathisants. Il voulait juste trouver une solution aux problèmes auxquels faisait face son régime et qu'attisait l'opposition. Ses sympathisants étaient une clique d'anciens combattants du mouvement Twikingire qui lui dictait toujours les décisions qu'il prenait. Accrochés au pouvoir, ces gens-là ne voulaient pas entendre la bonne décision de céder le pouvoir aux nordistes que venait de leur annoncer mon père. « Comme promis à mon peuple, pendant les cérémonies marquant mon investiture à la tête de Kabuga, je ne rêve que de partager le pouvoir avec nos frères nordistes. Et cela à travers des élections inclusives que je vais organiser hâtivement. » Ce fut la déclaration de mon père devant cette clique de sympathisants. Ils finirent par lui refuser le droit de tenir toute élection ou d'engager tout dialogue qui proposerait le partage du pouvoir avec les Bariro du Nord. Ils menacèrent de tuer mon père s'il organisait ces élections. J'avais entendu ces menaces alors que j'étais derrière la porte qui séparait ma chambre du salon où se tenait la réunion. Animé peut-être par l'Esprit saint, mon père refusa de céder à la volonté de cette clique. Il leur déclara fermement que les élections allaient avoir lieu. Ce fut un ultimatum : si mon père n'obéissait pas à la décision de ses sympathisants, il allait mourir. S'il y obéissait, le pays allait sombrer dans le chaos. On ne pouvait pas non plus écarter d'éventuelles embuscades de l'opposition contre lui. Après cette réunion dont le dénouement ne

favorisa ni mon père ni ma famille, je ne voyais plus une fureur sur le visage de mon père. Un malheur ne vient jamais seul. Après un long moment de silence, mon père réunit la famille. Il voulait nous faire ses adieux : « Mieux vaut la mort que le désordre ! » nous dit-il d'un air grave. Toute la famille pleura. Il soupira, ses yeux rougirent et se remplirent de larmes ; ma mère répliqua : « Bon... Bonn... bonne décis... décision, mon Roi. ».

Un soir, le président participa à une émission à la télé. Ma famille en fut informée. Nous étions tous devant la télé. La seule et unique question à lui être posée était d'expliquer pourquoi le pays plongeait dans la misère et s'enfonçait dans le gouffre. « Monsieur le Président, qu'est-ce qui vous pousse à vous maintenir au pouvoir tout en étant conscient que votre projet de société a échoué ? Ne voyez-vous pas que vos promesses envers la population kabuganne ne sont pas tenues ? » Cette voix était sortie de la bouche d'un citoyen caché derrière l'anonymat. « En tant que chef d'État et père de la nation, je ne vais pas me noyer dans le silence quand le malheur s'abat sur mon peuple. Je ne veux que le bien-être de mon peuple en proposant le partage du pouvoir. Endéans cinq mois, une élection inclusive pour préparer la relève sera tenue. » Ce fut sa réponse à ces inquiétudes.

Tout juste quelques minutes après cette réponse, des bruits étranges me parvinrent : Boum... Boum... Boum. « Ouh... Ouh... », je criai. Mes frères criaient aussi. Ma mère, elle, sortit précipitamment. « Votre père a été assassiné ! », hurla ma mère d'une voix remplie de terreur. Des coups de feu, des crépitements, des bruits stridents de canons d'obusiers, de blindés, de mortiers et d'autres armes lourdes se firent entendre. Des assaillants étaient en train de bombarder l'immeuble qui abritait la télévision nationale et où mon père participait à son émission. Nous nous dépêchâmes de nous rendre tous dehors. Nous ne voyions que de la fumée encombrer l'atmosphère. Nous étions tous en pleurs sans personne pour nous reconforter. Pourquoi suis-je née dans ce pays où toute sorte de barbarie est commise ? Quelques minutes plus tard, un journal privé annonça que le président fut abattu.

Cette triste soirée fut suivie d'une nuit tout aussi triste. Une nuit où il nous était impossible de fermer les paupières. Une nuit où on s'attendait à une mort semblable à celle de mon père. À trois heures du matin, une bande d'inconnus armés et bien nourris de stupéfiants avaient attaqué le palais. Toute la garde du palais avait été tuée à tirs de roquettes dans sa guérite. Ces barbares cognèrent les portes violemment et entrèrent brusquement. Ils enlevèrent ma mère. Son cadavre a été retrouvé par la suite dans la rue, couvert de lésions.

Moi, je me suis retrouvée dans un centre neuropsychiatrique de la région après que je m'étais promenée toute nue dans la capitale. « Le Président aurait été tué parce qu'il voulait partager le pouvoir avec notre tribu », me dit une infirmière de ce centre. Elle ignorait que le président était mon père. « Est-il trop tard pour bâtir ? Et si l'on comptabilisait le coût en argent des différentes guerres qui ont endeuillé Kabuga, le pays ne serait-il pas une puissance économique ou du moins un pays développé ? » demandai-je impoliment à l'infirmière avant que la crise ne me rattrapât.

UNE GOUTTE D'AMOUR

BOLINGO

La nuit est avancée. Il est deux heures du matin. Il fait froid. J'ai mis ma veste en laine. Je me balade seul, pensif, à l'intérieur de cette prison, cette poubelle de tous les maux commis dans les communautés. C'est la prison de Pambar. Ici gisent les coupables de crimes graves : meurtres, viols, anthropophagie. Pambar est un enfer sur terre pour des condamnés à perpétuité. Ceux qui sont à plaindre, ce sont ces hommes et femmes qui se sont retrouvés injustement entre les quatre murs de Pambar. La juridiction de notre pays est accusée de corruption par plus d'un. Elle est boiteuse ; et elle l'a été depuis plusieurs décennies. Elle a toujours encensé les gouvernements. Au lendemain des tragédies qui ont endeuillé notre pays, la vraie justice, libre et inclusive, est demeurée une utopie. C'est ainsi. C'est comme ça dans notre pays, l'île de Sakinor. Peut-être la verra-t-on au paradis, cette justice ? C'est mon ultime espoir, partagé par nombre de sakinorois.

Je suis le colonel Caritos, militaire de l'armée sakinoroise depuis une quinzaine d'années. J'ai trente-cinq ans. Je ne me suis pas marié. Et mon mariage n'est pas pour demain. Ce que j'ai vécu à cinq ans ne m'a laissé aucune chance d'éprouver encore de la joie ni de sourire à la vie. Ma plaie n'a jamais cicatrisé. Mes blessures saignent pour toujours. C'est la mort de ma mère qui ne m'a jamais quitté l'esprit d'une seconde. Il y a quelques décennies, un conflit sociopolitique a éclaté dans notre pays. D'un côté, les Immous, de l'autre, les Garbis. Ils se disputaient le pouvoir. Ce sont les deux tribus majoritaires dans notre île Sakinor. Ils voulaient chacune diriger Sakinor. À un moment, la crise a pris l'ampleur.

Les deux tribus s'affrontèrent. Le sang fut versé emplissant les rivières et les ruisseaux innocents. Un jour, j'étais avec mes parents en train de récolter du maïs dans les champs. Nous n'avions pas compris ce qui se passait à ce moment-là.

Mon père fut enterré vivant, sur place, par un groupe de Garbis virulent et agressif. Ces assassins s'assirent alors pour griller et gloutonner notre maïs, en se moquant du semeur. Ils avaient capturé ma mère qui pleurait, désespérée. À l'arrivée des assassins, je m'étais caché à une vingtaine de mètres. Heureusement que, même debout, ma taille ne faisait que la moitié de celle des maïs. J'avais cinq ans. Un militaire demanda d'en finir avec cette femme dont les cris et les pleurs troublaient leur appétit. Il traîna alors ma mère à une cinquantaine de mètres. Je les avais suivis à son insu. En silence. Je vis cet homme ligoter les bras de ma mère. Cette dernière était en larmes et criait. Je voyais tout. Il desserra et descendit son pantalon. Il s'agenouilla devant ma mère et écarta ses jambes. Je ne comprenais pas. Mais j'épiais toujours. Il déchira la jupe de ma mère qui tentait de se défendre en vain avec ses pieds. Je voyais tout. Il déchira sauvagement les sous-vêtements de ma mère. Je vis alors la nudité de ma mère ligotée. Je baissai la tête et fermai les yeux. L'assassin s'abattit alors sur elle. Il la viola sans scrupule, sans pitié et sans honte. Les cris aigus de ma mère en proie à ce prédateur me transpercèrent le cœur. Et je pleurai. Je pleurais les mains sur la bouche pour retenir mes cris. Quand l'assassin eut fini ce qu'il faisait, j'aperçus un torrent de sang sur les jambes de ma mère. Elle ne parlait plus. L'homme partit. Je m'approchai de ma mère. Elle agonisait. Elle marmonna quelques mots que j'entendis à peine : « Caritos, Dieu te donne au moins une goutte d'amour pour ne pas venger ton père et moi. » Je n'ai pas eu le temps de méditer ces mots à ce moment-là, car je vis de loin le même homme revenir. Je m'écartai rapidement d'une dizaine de mètres. Je voulais savoir ce qu'il revenait foutre là. Il avait un morceau de bambou taillé et pointu. En moi, un tremblement ravageait mon cœur. Je tremblais. J'étouffais. L'homme enfonça brutalement ce bambou dans la poitrine de ma mère. Je refermai les yeux. Comme si une sagaie m'avait percé le cœur. Je les rouvris. Ma mère vomissait du sang. Puis, elle ne

bougea plus. Après cette scène d'horreur, je n'ai plus jamais retrouvé la saveur de la vie. Je n'étais plus qu'amertume. Le ressassement et les cauchemars étaient mon lot quotidien.

Trente ans après, cette scène ne m'a jamais quitté une minute. Le visage de l'assassin non plus. J'ai retrouvé cet homme une dizaine d'années plus tard. Et j'ai appris que son nom était Lombolo. Aujourd'hui, pour ses crimes, Lombolo est parmi les détenus de la prison de Pambar. Le hasard a fait que je suis ici. Je suis le maître de la prison. C'est moi qui détiens toutes les clés des portes de Pambar. Un jour, je lui ai rappelé ce qu'il avait fait à mes parents. Il semblait surpris. Il n'osait plus me regarder droit dans les yeux, chaque fois qu'il me voyait sillonner la prison en gardant mon sang-froid. Il a désormais peur de moi, comme j'avais peur de lui ce jour inoubliable, quand je n'avais que cinq ans. Il a raison d'avoir peur. Car je sens un animal féroce se réveiller dans mon cœur dès que je le vois parmi les prisonniers. Je crois que les blessures qu'il m'a causées ne guériront pas tant qu'il continue d'exister, lui qui a privé mes parents, et surtout ma mère, de vivre. Lombolo, tu m'as rendu orphelin alors que je n'étais qu'un enfant !

Trois heures du matin. Je sillonne toujours la prison. La prison de Pambar est encombrée. Elle accueille mille prisonniers alors qu'elle est censée en accueillir trois cents. Quatre pavillons pour les hommes et deux pour les femmes. Peut-être que les féministes n'ont pas encore plaidé pour l'égalité hommes-femmes à Pambar. Je m'en moque ! Je m'approche du pavillon où loge Lombolo. Je me mets tout près de la fenêtre. Les uns ronflent et pètent, les autres s'emmerdent dans la somnolence. Je m'en fous. Je pense à Lombolo. J'ai envie de le tuer. Je le tuerai un jour. Je le ferai sortir de la prison pour une promenade. Je le conduirai dans une forêt. Je lui rappellerai la mort de ma mère sans oublier aucun détail. Il est déjà vieux, il ne se battra même pas contre moi. Je le tuerai sauvagement. Et pour justifier sa mort, je me blesserai les bras et le visage, et je dirai que je l'ai fusillé parce qu'il m'a attaqué pour m'arracher le fusil. Oui, j'ai hâte de voir son cadavre. Le voir pourrir, dévoré par les mouches. WJe tente de me ressaisir. Je suis en train de me perdre... oh non ! Quel

démon s'est emparé de moi ! Pardonne-moi, mon Dieu, ces pensées perverses. Seigneur, tu sauras toi-même comment effacer Lombolo de cette planète au moment opportun. Je suis chrétien, je ne peux pas tuer. Non ! Mais... j'ai mal... eh... au cœur.

Il est quatre heures. Les coassements de crapauds animent mon silence. Et les cricris aigus de grillons éloquents. Je m'assois, adossé au mur de la prison. Je lis le Nouveau Testament. Comme mes deux pistolets, je l'ai toujours dans ma poche. Je lis. « *Aimez vos ennemis... faites du bien à ceux qui vous haïssent... Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains aussi n'agissent-ils pas de même ? Soyez donc miséricordieux comme votre père céleste est miséricordieux.* » Non ! Ce n'est pas possible ! Jésus a quand même exagéré. Comment saurais-je aimer Lombolo qui a violé ma mère avant de la tuer sauvagement ? Non ! Non ! Non ! Voilà le malheur d'être Chrétien : on pardonne même aux criminels qui devraient être punis sévèrement. Mais si je ne pardonne pas, ma chrétienté n'a plus de sens. Je suis confus.

Oh ! L'incendie ! Pambar prend feu ! C'est un court-circuit, quelque part à côté des pavillons des femmes. Les pavillons commencent à prendre feu. Les prisonniers et les prisonnières se réveillent. Ils crient. Ils appellent au secours. Certes, je détiens les clés de Pambar. Je peux ouvrir pour qu'ils fuient l'incendie. Mais la sécurité n'est pas suffisante pour que les prisonniers ne s'évadent pour du bon. Pendant que je réfléchis, toute la prison de Pambar prend feu. L'enfer. Les cris des prisonniers sont pitoyables. Mais ils ne sont pas plus pitoyables que ceux qu'a poussés ma mère avant de mourir. Je commence à sentir la douleur que ressentent les prisonniers. Je me sens déchiré. Je cours çà et là sans savoir où aller. J'appelle mon supérieur, le général Kombo, sur son téléphone. Son téléphone sonne. Il ne décroche pas. Il est dans un profond sommeil peut-être. Je rappelle. Il ne décroche toujours pas. Je ne sais pas quoi faire. Si je décide d'ouvrir les portes de la prison, je serai responsable de toutes les évasions. Le général décroche enfin. Je lui raconte ce qui se passe. Je lui demande quoi faire.

« Fais attention ! Nous devons attendre les instructions du président de la République, me répond-il.

- Il faut agir vite, mon général. La vie des prisonniers est en danger.
- C'est leur affaire. Ne joue pas avec le feu ! Souviens-toi que ces prisonniers sont concernés par des accusations très lourdes.
- Mais, mon Général, on ne peut pas les laisser mourir.
- Ok. Je commande le camion anti-incendie de Gavira.
- Gavira ? À 30 km d'ici ? Il n'y aura plus personne à sauver.
- Vas-y doucement, Colonel.
- Général, le "doucement" ici ne fonctionne pas, c'est l'affaire de quelques minutes pour sauver des vies humaines ! »

Le général raccroche le téléphone. J'oublie le mien contre mon oreille. Le général me laisse dans l'embarras. Je ne peux pas attendre environ une heure pour voir le camion anti-incendie arriver. Je dois agir. Je suis la seule autorité administrative qui assure la garde cette nuit. Je suis le seul qui doit décider. Je réfléchis. Pourquoi le sort de ces prisonniers me préoccupe alors qu'ils ne sont pour la plupart que des criminels condamnés, comme Lombolo ? N'est-ce pas le bon moment de voir Lombolo, ce méchant Garbi, et les autres, ses semblables, périr comme des rats ? Je réfléchis. Mais j'ai pitié. Les cris des prisonniers ravivent en moi un peu d'humanité. Mais je n'ai pas le courage d'agir parce que Lombolo est parmi les candidats à la mort. Beaucoup de détenus sont sortis des pavillons, mais les flammes de l'incendie sont trop fortes pour atteindre les fuyards. Les gardiens de la prison, eux, surveillent pour qu'aucun détenu ne sorte. Ils préféreraient les voir consumés par l'incendie que de les laisser s'évader. La prison de Pambar a été construite il y a 75 ans. Elle n'a pas de cour intérieure. Les flammes de l'incendie deviennent de plus en plus terribles. Je dois surmonter mes résistances intérieures. Je dois agir hic et nunc. En deux pas, j'ouvre les portes de la prison de Pambar. Je crie : « Sortez tous, sauvez-vous ! » Ça y est !

Les détenus s'empressent de sortir. Les gardiens ouvrent le feu sur les prisonniers, ces pauvres fuyards. Ils les fusillent dans la bousculade. Ça me révolte. Je me suis aussi armé de deux pistolets. Par moments, je fusille les fusilleurs qui fusillent les fuyards. Je sais que je serai gravement condamné à cause de mon choix. Je fuis avec les prisonniers. Nous ne voyons pas

bien les chemins. Il fait encore nuit. Mes balles s'épuisent. Nous rampons pour échapper aux tirs des gardiens qui nous poursuivent. Des épines nous piquent et nous déchirent la peau. Nous nous retrouvons dans un étang à eaux usées. Nous sommes sur le point de perdre haleine sous ce bruit de canons. Nous nous arrêtons un peu dans cet étang puant. Je reconnais Lombolo devant moi. La boue couvre son vieux visage. Je le regarde droit dans les yeux. Il me reconnaît. Il pleure.

« Colonel Caritos, pa...pa... pardonne-moi, dit Lombolo en pleurnichant.

– Lombolo... »

Je ne sais quel mot choisir parmi les milliers que je sens bouillonner dans mon cœur. Je revois ce qu'il a fait à ma mère. Je pleure. Il pleure aussi comme un enfant. Il s'agenouille dans cet étang plein de larves et d'odeurs nauséabondes.

« J'ai sauvagement tué ta mère, je t'ai rendu orphelin, et tu as eu le courage de me sauver la vie. Pardonne-moi, je te supplie.

– Il m'a fallu juste une goutte d'amour Lombolo, je te pardonne, mais dépêche-toi de disparaître, je ne veux plus te revoir ! »

PAROLES DE BON AUGURE

JEAN-CLAUDE NDIKUMAZAMBO

Le village de Kuwintore est couvert d'une verdure qui s'étend sur des montagnes splendides et qui sont visibles de très loin et de plusieurs endroits. Pour atteindre ce village, il y a de nombreux sentiers et chemins à emprunter. Bien que ce village soit trop calme aujourd'hui, il ne l'a pas toujours été. D'après ce que racontent les anciens, ce village fut par le passé troublé par un conflit récurrent entre deux voisins provenant de deux tribus différentes. Celle des Batoha, qui étaient des éleveurs, et celle des Barore, qui étaient des agriculteurs. Les deux voisins s'appelaient Kenese, un Batoha, et Ntashirwa, un Barore. Les deux hommes étaient souvent en conflit à cause du pâturage. Un jour, les vaches de Kenese ont ravagé la plantation de maïs de Ntashirwa, ce qui irrita ce dernier. Des combats avaient éclaté et chaque partie avait engagé des jeunes pour combattre l'autre. Ce fut sanguinaire : des jeunes blessés, des vaches tuées à la machette, des champs brûlés. Ce fut la désolation totale à cause de cette folle bataille.

« Toi, espèce de bêtête, tes vaches ont ravagé mon champ et tes hommes ont brûlé le reste ! Tu verras de quel bois je me chauffe », lança Ntashirwa à Kenese. Ce dernier ne s'était pas abstenu de répliquer : « Toi, cuistre, tes hommes ont tué mes vaches ! Hein ! Je le jure, je te brûlerai la cervelle. » Les notables du village intervinrent pour apaiser le conflit, mais les deux hommes continuèrent à se regarder en chiens de faïence.

Les femmes des deux riches ne cessèrent de supplier leurs maris de se réconcilier, mais en vain. La femme de Ntashirwa s'appelait Marembe et celle de Kenese, Inarukundo. Un jour, les deux femmes se sont donné

rendez-vous loin de leur village pour parler du conflit entre leurs conjoints. Elles décidèrent de tout faire pour convaincre leurs maris d'enterrer la hache de guerre, dans l'intérêt de leurs enfants et du village. Elles se séparèrent avec le même mot d'ordre : vaincre la haine qui ronge leurs deux familles.

Arrivée chez elle, Marembe trouva son mari à la maison. Marembe lui raconta qu'elle avait rencontré Inarukundo. Kenese se mit en colère et sermonna sa femme : « Tu étais avec qui ? C'est toi qui amènes les problèmes dans cette maison finalement... Je ne pouvais imaginer une seule seconde que tu pouvais être de mes ennemis... des enfoirés... ». Il suffoquait de colère.

« Non, mon chéri, je ne suis pas ton ennemie. Reprends ton souffle et donne-moi une seconde », répliqua Marembe. Elle tendit la main à son mari qui refusa de la prendre. « Parle, parle... parle alors », ronronna-t-il.

Elle continua de le regarder dans les yeux et reprit : « Nous avons des enfants, n'est-ce pas ? » Son mari la fixa dans les yeux, surpris.

« N'est-ce pas vrai que nous avons des enfants ? redemanda-t-elle.

– C'est toi-même qui es la mère de ces enfants !

– Je le sais. Souvent, les enfants imitent leurs parents. Comme tu le sais, les parents sont incontestablement des modèles pour leurs enfants. Est-ce que tu aimes tes enfants ?

– Oui, je les aime, bien sûr !

– Alors, si tu veux que tes enfants, nos enfants grandissent dans la paix, dans l'harmonie, dans la tranquillité, je t'en supplie de régler définitivement et pacifiquement ton conflit avec Ntashirwa. Mon cœur est rongé par ce vacarme entre vous. »

Chaque fois que Kenese entendait le nom de Ntashirwa, il enrageait.

« Tu parles encore une fois de ce bandit... »

– Non, ce n'est pas un bandit, c'est une personne tout simplement, une personne faillible comme tout autre être humain. »

En disant cela, des larmes coulèrent sur ses joues, sa voix tremblait. Elle se calma et reprit la parole : « Moi et Inarukundo avons décidé de nous rencontrer pour mettre un terme à ce conflit qui engloutit nos

familles. Nous voulons sauver nos familles qui sont au bord du gouffre à cause de vous deux ». Son regard croisa celui de son mari et ce fut un moment très décisif pour elle, car elle craignait la colère de son mari. Elle remarqua que ce dernier s'était un peu apaisé, ce qui l'encouragea à continuer : « Permets-moi de parler de ta colère, cher mari, ta colère qui est un grand problème pour moi, pour toi, pour nos enfants et pour les voisins. Il faut que tu saches que chaque minute de colère te fait perdre une journée de bonheur, celui qui sème la colère, récolte le chaos. En plus, sache que derrière chaque colère, il y a de la peine. Ne te laisse jamais guider par la colère, car tu pourrais brûler en un jour tout le bois amassé depuis longtemps. »

Après avoir entendu ces paroles, Kenese semblait troublé, envahi par un sentiment de honte, il mit un moment avant de reprendre la parole : « Ça suffit ! Tu as parlé, mes oreilles ont entendu et tes mots ont touché mon cœur. Nous sommes allés très loin, moi et Ntashirwa. Nos actes ignobles sont ignobles, c'est vrai. Nous avons blessé celles que nous sommes supposés aimer. Je ne t'ai pas toujours écoutée alors que j'aurais dû le faire. Aujourd'hui encore, tu essaies de m'ouvrir les yeux et je vais tout faire pour suivre tes conseils. »

Émue et soulagée, Ntashirwa s'approcha de son mari et lui dit : « Tomber n'est pas mauvais, c'est ne pas se relever qui est fatal. Puisque tu réalises que toi et Kenese êtes trop loin, c'est déjà un grand pas vers le changement positif de votre vie. » Kenese promit à sa femme qu'il va bientôt définitivement résoudre ce problème. Le lendemain, Kenese se réveilla très tôt et dit à sa femme qu'il allait chercher un notable, un Mushingantahe du village, pour servir de médiateur dans cet effort de réconciliation. Il prit le chemin qui mène chez Muhuza, le notable. Quand il arriva chez lui, ce dernier était déjà réveillé. Quand Muhuza vit Kenese apparaître, plusieurs questions furent l'objet de sa réflexion : « Encore, une bagarre ! Mon Dieu ! » se dit-il. Mais ce jour-là, ce fut une bonne nouvelle. Ils se saluèrent et sans tarder, Kenese alla droit au but.

« Tu sais Muhuza, tu es habitué à des histoires de violences, de conflits, de lamentations, aux paroles des méchants. Aujourd'hui, ce n'est pas ça

qui m'amène ici, annonça Kenese avec une joie que Muhuza n'eut jamais remarquée chez lui.

– Waouh ! Alors, quelle bonne nouvelle m'apportes-tu ? demanda Muhuza. »

Kenese prit un moment de silence et répondit :

« Un ange m'a parlé et je l'ai écouté.

– Tu es devenu fou, toi ! Un ange t'a parlé ? C'est qui ? Saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël ou les saints Anges gardiens ?

– Non, ma femme, elle a changé ma vie hier soir. Elle a provoqué un miracle, elle m'a ouvert les yeux, je ne savais pas que j'étais aveugle. Elle a parlé de mes problèmes avec Ntashirwa, les chocs émotionnels, psychologiques, physiques et les pertes matérielles causées par mes actions irréfléchies. Après l'avoir écouté, j'ai senti le besoin de changer mon comportement et ma mentalité. »

Muhuza n'en croyait pas ses oreilles, il continua de l'écouter.

« Je viens te voir pour que tu nous aides à améliorer ma relation avec Ntashirwa. Je veux que tu nous aides à enterrer la hache de guerre et à avancer vers la réconciliation afin que nos enfants grandissent dans la paix. »

Muhuza fut très content d'entendre une parole aussi pacifique et constructive. Il accepta de contacter Ntashirwa le plus vite possible et il le fit le même jour.

Quand le notable arriva chez Ntashirwa, il le trouva en train d'étriller ses vaches méticuleusement. Ils se saluèrent en se donnant des nouvelles de leurs familles respectives. Muhuza n'attendit pas longtemps pour transmettre à Ntashirwa le message de Kenese. Sans mâcher ses mots, il lui dit :

« Je suis venu chez toi pour te transmettre le message de Kenese.

– Kenese ! Il sursauta.

– Oui, Kenese ! Il m'a dit qu'il est très fatigué de vos conflits et qu'il veut se réconcilier avec toi et enterrer la hache de guerre. Il a ajouté que la colère est un gaspillage d'énergie. Il reconnaît que, toi et lui, vous avez toujours agi sous l'effet de la colère et que vous avez perdu beaucoup

d'énergie, de temps et surtout de crédibilité auprès des habitants du village. À présent, il te tend la main pour vous réconcilier. »

Ntashirwa qui l'avait écouté attentivement le regarda longuement. « C'est lui qui t'a dit ça ? » demanda Ntashirwa. Muhuza lui répondit affirmativement. Ntashirwa lui expliqua qu'il se passait quelque chose qu'il ne parvenait pas à comprendre. Les mots de Kenese font échos à ceux de sa propre femme. « Hier soir, ma femme m'a reproché d'avoir oublié l'intérêt de nos enfants, de n'avoir plus d'amour pour eux. Nous sommes devenus, Kenese et moi, la honte de ce village. Ces mots m'ont touché et m'ont fait réfléchir, surtout quand elle m'a dit ceci : "Celui qui se fâche subit deux peines : celle de se fâcher et celle de se sentir coupable après." Comme si cela ne suffisait pas, elle ajouta : "Lorsqu'on est assailli par la colère, l'esprit ne connaît plus la paix, et ne trouve ni joie ni bien-être." Aujourd'hui, moi aussi, je veux tourner la page et entamer une nouvelle étape de ma vie », avoua Ntashirwa.

Muhuza fut très content de ce changement dans le comportement des anciens ennemis, prêts à construire des liens fraternels. Il repartit à toute vitesse et rapporta à Kenese la réaction de Ntashirwa. « Rien n'est impossible pour les hommes de bonne volonté », lui annonça Muhuza, un grand sourire aux lèvres. « Ntashirwa n'a pas hésité à accepter ta proposition. Il me raconta quelque chose de surprenant ! La nuit dernière, sa femme l'a supplié de veiller à l'avenir de sa famille en cohabitant pacifiquement avec les voisins et surtout en se réconciliant avec toi. Elle l'a supplié de laisser de côté vos monstrueuses et déchirantes querelles pour bâtir le vivre-ensemble. Ce qui m'a surpris, c'est cette connivence entre vos femmes ; elles vous ont prodigué les mêmes conseils, au même moment », renchérit Muhuza

En écoutant Muhuza, la joie illumina le visage de Kenese.

« Nos femmes se sont rencontrées en cachette. Elles ont pu briser le silence, le tabou. Elles ont enfin osé et elles avaient raison. Elles nous ont ouvert la voie de la réconciliation. Finalement, il faut que les femmes, elles aussi bénéficient d'une place de choix dans la société et aient leur mot à dire sur le destin de leurs familles. Hier, je l'ai constaté, leur parole, leur

voix peuvent changer les cœurs, même ceux qui refusent de leur céder la parole ou de laisser la place à leur pensée de s'exprimer.

– Quand la raison gouverne, la volonté doit obéir ! déclara Muhuza. Maintenant que toi et Ntashirwa avez recouvré la raison, demain nous réunirons tous les villageois pour déclarer votre réconciliation publiquement, car tout le monde est au courant et a assisté à vos nombreux conflits. »

Muhuza informa rapidement les villageois de la planification d'une réunion urgente le lendemain, mais n'en précisa pas l'objet.

Le jour de la réunion, les deux hommes arrivèrent main dans la main, le sourire aux lèvres. La foule était rassemblée sous un ficus. C'était l'endroit habituel où les réunions du village se tenaient. Incrédules, les villageois regardaient les anciens ennemis, désormais réconciliés. Muhuza, le notable du village, fut le premier à prendre la parole pour s'adresser à l'assemblée :

« Chers frères et sœurs, je vous salue. Je suis très content de vous retrouver dans cet endroit où nous nous rassemblons habituellement. C'est toujours un bonheur d'avoir pour appui des gens vertueux, d'interroger les sages et d'avoir pour compagnons des gens de bonne volonté. Ce n'est pour personne un secret de polichinelle, l'histoire entre nos deux frères, Ntashirwa et Kenese, fut depuis longtemps une terrible tragédie, un cauchemar pour eux, pour leurs familles ainsi que pour nous les villageois. Désormais, les deux hommes ont décidé de changer leur destin, ils vont se réconcilier publiquement et se pardonner mutuellement pour que la paix règne dans leurs cœurs, dans leurs familles et dans tout le village. C'est pourquoi j'invite monsieur Kenese à prendre la parole. »

Les villageois applaudirent et acclamèrent les anciens ennemis. Puis Kenese prit la parole à son tour : « Cher frère Ntashirwa et sa famille, ma chère épouse, chers frères et sœurs, je n'ai pas les mots les plus exacts, les plus précis et les plus forts pour exprimer ma joie, mon pardon et ma réconciliation avec mon frère Ntashirwa. Cher Ntashirwa, moi, Kenese, ton frère, reconnaît t'avoir trahi ; j'ai brisé ton cœur, j'ai entravé tes rêves. J'ai volontairement causé une lourde peine à ta famille. J'ai induit en erreur les jeunes qui m'aidaient à te faire du mal et certains en ont tellement

souffert. Pour toutes ces raisons, je te demande pardon devant ce public. Et quant à toi, ma femme, merci d'avoir été une bonne conseillère, ta parole a apaisé mon cœur ravagé par la méchanceté, l'hypocrisie et la cruauté. J'ai découvert que tu es une mine de belles paroles, de mots qui soignent les maux, de pensées qui pansent les plaies. »

Des applaudissements fusaient de tous les côtés. Le moment le plus émouvant fut celui où il s'adressa à sa femme. Plusieurs femmes et jeunes filles essayèrent de petites larmes dans leurs pagnes. Il continua : « Chers frères et sœurs, ma femme m'a dit que celui qui se fâche a deux peines : celle de se fâcher et celle de se sentir coupable après. Elle a ajouté : il faut que tu saches que chaque minute de colère te fait perdre une journée de bonheur ; celui qui sème la colère récolte le chaos. Mes chers amis, de ma vie, je n'ai jamais entendu une parole aussi sage et ceux qui pensent encore que les femmes n'ont pas leur mot à dire, je les exhorte à changer leur mentalité et leur comportement. Nous devons donner à nos femmes la place qu'elles méritent dans la famille et dans la société ! »

Les villageois furent très étonnés par le discours combien réconciliateur et féministe de cet ancien misogyne ! Il ne s'arrêta pas là, il s'adressa directement à son ancien ennemi : « Quant à toi, Ntashirwa, je te promets de tout faire pour renouer de bonnes relations avec toi et avec ta famille. Je veux qu'ensemble nous enterrions la hache de guerre. Mon désir est de nous soutenir mutuellement dans le bonheur comme dans le malheur. Pour prouver ma sincérité, je te fais cadeau d'une vache et de son veau ; prends-les, qu'ils se reproduisent et que dans l'avenir tu puisses à ton tour offrir aux autres leur descendance. Quant à moi, je suis un repenté, je vais voyager dans le pays pour promouvoir la cohabitation pacifique et défendre le rôle des femmes dans la réconciliation et dans le combat pour le développement de notre nation. Je vous remercie. »

La fin de son discours fut suivie par des applaudissements et des cris de joie. Parmi les villageois qui étaient sur place, il y avait les membres d'un groupe d'animateurs culturels du village, ils entonnèrent une chanson :

Amahoro yaraje/La paix est revenue

R/ Ahiyego mama amahoro yaraje/Oui, la paix est revenue

Amahoro yaraje Se bene mama/La paix est revenue, chers frères et sœurs

Amahoro yaraje imvura irashora/ La paix est revenue et il pleut bien

R/ Ahiyego mama amahoro yaraje/Oui, la paix est revenue

Amohora yaraje ibigori birera/La paix est revenue et les épis de maïs sont mûrs

Amohoro yaraje ibiharage birera/La paix est revenue et le haricot est récolté

R/ Ahiyego mama amahoro yaraje/Oui, la paix est revenue

Amahoro yaraje abavyeyi baravyara/La paix est revenue et les parents ont eu des enfants

Amahoro yaraje inka zirarwira/La paix est revenue et les vaches se sont multipliées

Ahiyego mama amahoro yaraje/Oui, la paix est revenue

Après la chanson, Muhuza demanda aux villageois d’acclamer le discours réconciliateur de Kenese et invita Ntashirwa à prendre la parole. À son tour, ce dernier montra qu’il avait envie de faire la paix avec Kenese: « Le poids de notre passé tragique, moi et Kenese, pesait lourd sur mon cœur, mais je ne voulais rien lâcher. Je remercie mon frère Kenese d’avoir envoyé Muhuza pour me parler de réconciliation. Mon frère Kenese, tu n’es pas le seul à sentir la lassitude due à notre interminable conflit, moi aussi je suis fatigué, j’avais aussi envie de te tendre la main, mais un esprit maléfique m’en empêcha. Cher frère, devant tout monde, je jure que je ne te considérerai plus comme un ennemi. Ici et maintenant, non seulement je te pardonne, mais je te demande aussi pardon pour toutes les stupidités que j’ai commises envers toi. Dans mon cœur, j’éradique toute forme de haine, d’orgueil, de méchanceté, d’amertume ou de cruauté! Ils ont noirci ma vie et ont entravé la paix avec moi-même et avec mes frères. »

Les applaudissements retentirent de part et d’autre. Il continua: « Je voudrais ajouter que je souhaiterais aider mon frère dans la campagne de valorisation de la femme, car, j’en suis témoin, mon épouse a joué un rôle prépondérant dans la réconciliation entre moi et mon frère Kenese.

Sa parole m’a ouvert les yeux et grâce à elle j’ai accepté de me réconcilier avec mon frère. Mon épouse incarne pour moi l’amour du prochain et les valeurs du vivre-ensemble que nous devons tous défendre. »

Les applaudissements se sont multipliés par mille! Et Ntashirwa de poursuivre, en s’adressant à Kenese et à sa famille: « Quant à vous, Kenese et ta famille, pardonnez-moi les torts que je vous ai infligés. En guise de fraternité, je vous offre une plantation de bananeraies qui se trouve du côté où on a souvent mené nos combats. Que cette portion de terre soit fertile pour toujours! Merci pour la vache et son veau que vous m’avez offerts comme symbole de notre amitié qui renaît. Je remercie également nos frères et sœurs qui sont venus nous soutenir dans cette phase de réconciliation. Ne tardez jamais à résoudre vos problèmes, car rester en colère, c’est comme tenir dans la main un morceau de charbon incandescent avec l’intention de le jeter sur quelqu’un. N’oubliez pas qu’avant de le jeter, c’est vous qui vous brûlez. »

Acclamés, les membres des deux familles s’embrassèrent, dansèrent ensemble, partagèrent un bon moment de convivialité. La bière de sorgho coula et tous les gens qui étaient là ont pu la boire pour célébrer cette victoire de l’amour contre la haine. Muhuza tapota les épaules des deux hommes et leur dit: « Quelles paroles de bon augure! »

RACONTE À TA GÉNÉRATION !

EZÉCHIEL NDAYIZEYE

Burundi

Ce jour-là, j'ai tenté de mesurer la distance que je percevais entre deux mots,

Deux mots dont le sens de l'un ne pouvait exclure celui de l'autre,

Deux mots que je trouvais inséparables

Et que seul pouvait définir ce qu'on appelle « chaleur humaine »,

Deux mots: « vivre » et « ensemble » !

C'était un samedi bien ensoleillé, dans une atmosphère dépourvue d'air. Tirailé par une immense vague d'idées impétueuse, je divaguais. Mon âme languissait. Et personne n'était là. Personne ! J'avais l'impression d'être au cœur d'une tornade impitoyable qui ne laisse rien sur son passage. Mon estomac s'agitait à l'intérieur de moi comme une sorte de tourbillon semblable à un long mur de poussière sablonneuse que les chameliers ont baptisé tempête du désert. Tantôt la raison s'envolait, tantôt elle atterrissait brutalement sur l'aérodrome malléable de ma cervelle. Ses va-et-vient incontrôlables me mettaient mal à l'aise. Et la nausée s'en mêlait. Pour la première fois, j'ai entendu battre mon cœur, battre aussi rapidement qu'un quadrimoteur. Je croyais qu'il allait lâcher, ce cœur qui n'avait jamais cessé de vomir du sang depuis le jour où le ciel doré s'était obscurci au-dessus de la tête tressée de ma mère qui agonisait en me mettant au monde. « Tu n'en sais rien ! » Une voix foudroyante me traversa l'esprit et mon être entier se mit debout. Quelque chose d'étrange était en train de m'arriver. « Tu n'en sais rien ! » La même voix

me poignarda de nouveau. Je sus immédiatement que c'était mon autre moi, cet autre moi qui, dans tout son orgueil, me posa l'éternelle question : connais-tu quelqu'un qui se rappelle le jour de l'évacuation de sa tête à travers le tunnel le plus fréquenté du monde, entre deux jambes sanglantes d'une femme en proie à d'atroces souffrances ?

Voilà une question qui ne pouvait trouver une réponse dans l'immédiat. Moi, je l'avoue. Je n'ai vraiment aucune idée de l'ambiance dans laquelle étaient plongés les nez insouciantes de ceux qui étaient présents pour immortaliser le jour de ma venue tant attendue sur terre. Détenais-je la fameuse graine dans la paume de ma main, à l'exemple de nos rois qui naissent toujours ainsi avec des semences ? Souriais-je comme un enfant à qui on présente une tablette de chocolat dont le prix s'élève à 30 dollars alors que le cacao n'a coûté que quelques francs CFA ? Éttais-je à ce moment sacré en train d'agiter mes petites jambes sous l'*inkirano*¹ comme le cœur d'une jeune fille qui vibre à la simple vue d'un bracelet en or... un bracelet de plus de 300 dollars alors que le pauvre ouvrier du Katanga n'a reçu que quelques centimes de salaire brut ?

Rien que des interrogations parce qu'en réalité, je n'en sais rien. Peut-être que je pleurais, criais, hurlais comme ce peuple malmené au milieu des terres convoitées, et qui ne sait plus distinguer un bienfaiteur d'un charlatan.

L'existence me cache bien des mystères. Et dans ma fureur nourrie du sang de ceux qui ont brisé tabous, chaînes et humiliations pour hisser au sommet pointu d'ibigabiro² leur appartenance à l'humanité, je narre. Je me souviens vaguement qu'à la vingt-cinquième année de mon apparition sur cette planète fourvoyée, toute la journée avait été joliment ensoleillée. Avec générosité et clémence, le soleil avait souverainement consenti à braver le règne des eaux d'en haut pour venir me tenir compagnie. Une clarté envoûtante avait mis à nu toutes les collines qui surplombent la capitale désormais économique. C'était rare qu'une lueur, aussi faible

1. Petite couverture pour bébé.

2. Au Burundi, l'ibigabiro, est l'arbre (figus ou érythrine) emblématique de la monarchie. Il symbolise le pouvoir royal.

fût-elle, se permette de percer sans pitié les gros nuages jusqu'à atteindre ma peau poilue au milieu d'une saison où la pluie s'autoproclamait reine. Elle avait l'illustre habitude de me bombarder de gouttelettes incalculables d'eau armées de petits cailloux blancs capables de démolir toute forme de résistance. Mais ce jour-là, moi, piéton, j'ai eu droit à une liberté qui, hélas, n'allait pas durer longtemps. Pas longtemps parce que, loin derrière moi, de l'autre côté de la crête Congo-Nil, au-dessus d'une verdure chatoyante trônait un nuage révolté qui semblait être en colère. J'avais l'impression qu'il me lançait un ultimatum : hé, toi ! Demain, j'aurai ta peau, négro !

À ce moment-là, le soleil était royalement à son zénith. C'était l'heure où l'Afrique me semblait la plus belle de toutes les terres des descendants de Ntare Rugamba³. Je venais de longer la chaussée du Prince Louis Rwagasore quand je me suis cogné contre les grillages en veste patriotique qui emprisonnent depuis longtemps les os du héros national de la démocratie. Terrifié, je propulsai mon regard effaré dans tous les sens, pour vérifier si aucune âme en chair et en os ne m'aurait accidentellement espionné. Il n'y avait aucun œil. Je veux dire... aucun policier. Toute la chaussée était peuplée de visages joviaux en quête d'un avenir incertain.

Il faut que je continue, me recommandai-je. Doucement, je soulevai ma tête avec l'espoir de perpétuer la terrible aventure touristique qui consistait à massacrer le temps. Quelle horreur ! Le héros national m'avait eu. Ses yeux flamboyants de sévérité mystifiée par la statue érigée en son honneur étaient branchés sur moi. J'ai failli m'évanouir. Avoir des conflits avec un vivant, c'était endurable ; mais être poursuivi par un mort, c'était horrible. Je me suis directement incliné pour lui présenter mes excuses. Pouvait-il crucifier mes maladresses ? Peut-être que son esprit allait m'acquitter.

Après avoir dévoré la moitié d'un kilomètre à pied, torse nu, sous une chaleur insoutenable, direction « aéroport international » de Bujumbura, j'ai croisé une âme errante. Un homme au visage sombre, tête coiffée d'un gros chapeau en couleur de jaguar et canne en bambou à la main.

3. Ntare IV Rugamba Rutaganzwa est un roi burundais (1796-1850), connu pour ses expansions qui ont doublé le territoire du Burundi.

Il avait l'air du père fondateur, guide éclairé, président à vie, le maréchal Mobutu Sese Seko Kuku Ngbendu wa Za Banga, ancien homme fort de l'ex-Zaïre. Il fredonnait une petite chanson. N'importe quel vagabond pouvait deviner de loin qu'un long métrage d'horreur était en train d'être tourné dans le crâne de ce vieux quidam. « Parce qu'il y a des histoires qui méritent d'être immortalisées. Des histoires terrifiantes, horribles ou héroïques... des histoires... putain! » grommelait le vieux.

C'est à dix mètres de distance que le tympan de mon oreille curieuse a pu avaler les étranges vers de sa chanson, qui s'échappaient d'une mélodie palpitante que sa voix rauque laissait entendre.

« Salut, Monsieur! Annonçai-je, nonchalamment, après l'avoir approché.

– Mais c'est quoi encore ce vacarme? s'écria le vieux.

– Excusez-moi, sir! Je voulais juste vous saluer.

– Mais... quoi? Quel con! Qui t'a mandaté pour me saluer, espèce de négro? Tu es cinglé ou quoi?

– Pardon, sir... mais j'ai l'impression que nous sommes pareils, mon vieux... Ta peau, n'est-ce pas celle d'un négro?

– Negro! Qu'est-ce que tu en sais toi... petit con?

– Je veux dire: Africain!

– Africain? Peut-être... mais moi je fais partie d'une génération de vieillards à qui l'on demande de raconter, de dire tout haut ce que les gens ne veulent plus entendre. Petit bonhomme, excuse-moi pour tout à l'heure... l'homme est une bête féroce sophistiquée. Sa bouche prêche la tolérance alors que son cœur aspire à la vengeance. C'est absurde. Qui ne sait pas que l'Afrique est détruite par ceux qui prétendent la sauver... hein? Dis-moi, petit négro!

– On te dit de raconter? Mais quoi?

– Des histoires, petit... des histoires. Ils m'ordonnent de raconter, de parler, de témoigner parce qu'ils savent que demain, ils auront ma peau. À l'autre bout de la rue, tu vois... ils m'attendent tous habillés de longues toges toutes noires. Leurs cravates, c'est une merde de corde incolore. Ils se nomment juges. Hier soir, ils me criaient dessus: "Eh! Celui-là, c'est

un traître. Il faut le traîner devant la justice. Il a trahi sa patrie." Pourtant, ce sont eux qui m'avaient dit de raconter, d'accoucher sur papier la vérité qu'ils ne peuvent plus avaler. Pauvre encre!

– Tu écris déjà?

– Petit, prends ces papiers! Va-t'en! Lis! Raconte à ta génération!»

Il me laissa toute une montagne de papiers humectés de la sueur chaude de ses paumes moites avant de se faire embarquer dans un pick-up des casques de l'enfer. Ahuri, je m'étais demandé ce qui était en train d'arriver à ce vieillard solitaire dont le visage reflétait incontestablement l'innocence. Quel crime avait-il commis? Tout s'était passé à la vitesse de l'éclair et je n'eus pas le temps de faire accéder ma compréhension à ce qui me tourmentait déjà.

C'est après une trentaine de minutes que je me suis rendu compte que les papiers que le vieux venait de me laisser renfermaient une histoire. Une histoire captivante, pleine d'émotions et de révélations. Une histoire révoltante qui allait chambarder la vision que j'avais du monde.

À quelques mètres, derrière un hangar isolé, se trouvait une petite cabane. Je m'y suis dirigé pour être dans un endroit caché, loin des ronflements incessants des machines broyeuses de coton. Je voulais pouvoir tout feuilleter. Trois grosses pierres et un vieux tambour malmené par les termites faisaient le décor de la cabane. Une fois à l'intérieur, j'ai choisi l'une des grosses pierres taillées en forme de *gasongabugari*⁴ apte à porter le poids de mon derrière. Confortablement installé, j'ai poussé un soupir de soulagement et je me suis mis à lire:

« Être pétri de patriotisme ou de folie, c'est difficile à deviner. C'est un vrai casse-tête. On voit toujours des gens courir; certains avec des drapeaux, d'autres avec des tee-shirts portant la tête d'un leader qu'on idéalise ou chérit. En Afrique, on aime appeler cela meeting, campagne électorale ou célébration d'indépendance. Dans ce continent dit noir, il se passe bien des choses... choses étonnantes, époustouflantes et parfois amusantes pour ne pas parler de folie. Tenez! Le 1^{er} juillet, sur le boulevard

4. Petit tabouret rustique.

de l'Indépendance en pleine capitale du Burundi, j'y étais en entier : esprit, âme et corps. Exposée à des rayons criminels, ma peau à la couleur d'un café corsé était en train de recevoir impitoyablement des coups méchants de la part d'un soleil qui ne faisait qu'accomplir son interminable mission. Ma tête, aux cheveux crépus, coiffée d'un chapeau style "African way of life", couleur de jaguar, tentait de se faufiler au milieu des rangées pour manifester sa présence au cœur du fameux et historique défilé marquant l'inoubliable cinquantième anniversaire de l'indépendance. Indépendance ou néocolonialisme ? Hein ? ... c'est difficile à dire.

Tout le monde s'agitait à la simple vue des hélicoptères qui survolaient le ciel s'appêtant à vomir les parachutistes. Les uniformes embellissaient les apparences. Pour une fois, les Burundais se ressemblaient finalement. Finies les divisions ! Un Hutu, un Tutsi, un criminel, un voleur, un violeur... plus de différence. Tous les mêmes. Reste à raconter ce qui se passe dans les quartiers, une fois le défilé terminé : un vrai roman peuplé de cauchemars. Dans mon coin, écrasé par une chaleur étouffante, je me demandais : est-ce vraiment l'indépendance que nous célébrons ? C'est ici la pertinente question qui se pose toujours quand le moment des rafraîchissements arrive : bouteilles de la fameuse Primus, champagne pour les privilégiés ou Heineken, brochettes de vache ou de chèvre pour les ventres qui se portent bien. Pour les autres, c'est la danse qui fait "boum !" On crie, on se saoule. Mais puisque le célèbre amour patriotique à la burundaise l'exige, on n'a pas le droit de penser à autre chose... au néocolonialisme, par exemple. Non ! Ça, ce n'est pas diplomatique. Sinon c'est fini les aides ! Mais quand même, on célèbre l'indépendance. Taisez-vous ! On avance ! La vraie question est de savoir si nous allons continuer à célébrer la prétendue indépendance ou si nous allons l'être vraiment. »

Longtemps assis sur la grosse pierre bien taillée qui me servait de fauteuil, mon regard croisa de loin une bande tumultueuse d'adolescents qui s'avancait vers moi. C'est sûr et certain que j'avais envahi leur territoire sans permission. Pour éviter la bagarre, je me suis dépêché de quitter les lieux. Toutefois, un désir, je ne sais d'où il venait, continua à me haranguer. Une voix tranchante me répétait sans relâche : tu n'as pas le droit de

ranger ces papiers dans un tiroir. Tu dois tout lire. Souviens-toi de la recommandation du vieux quidam... « Petit, prends ces papiers ! Va-t'en ! Lis ! Raconte à ta génération ! » Je n'avais pas le choix.

Arrivé dans ma chambre, je me suis enfermé. J'ai éteint mon téléphone portable avant de vider lentement une bouteille d'eau remplie à moitié, qui était posée sur l'étagère tout près de l'endroit où était suspendu mon instrument traditionnel, l'umuduri⁵. Après cela, je me suis accroché aux papiers. Je ne voulais plus les lâcher. Plus je lisais, plus je réalisais à quel point ce vieillard était talentueux. Un prix Nobel, il l'aurait mérité. Mais, « Raconte à ta génération ! », que voulait-il me dire ? Que je raconte cette histoire à mes compatriotes ? Que je fasse des lectures publiques... pour finir comme lui ? Non ! J'étais encore trop jeune pour souffrir de cette façon. Que faudrait-il que je fasse ? Faire des enquêtes pour connaître qui il était réellement ? Peut-être.

Plongé dans cette espèce de questionnement, je résolus finalement de quitter ma chambre pour rejoindre un ami d'enfance afin de lui demander son avis. Il s'appelait Kabizi Répéan, le grand frère d'Akabirya Rémean. À ma surprise, il connaissait le vieux. Sans tarder, il commença à me raconter ce qui était arrivé à ce vieux Gahutsi lors de son arrivée à Bujumbura, après une brillante conférence qu'il venait d'animer en Belgique.

À 19 h 45, entonna mon ami Kabizi, trois jours après, sous un ciel lumineux peuplé d'une myriade d'étoiles, l'avion qui transportait Gahutsi était en train d'atterrir à Bujumbura. La piste était très glissante à cause d'une pluie torrentielle qui venait de s'abattre sur la région. À travers les hublots mouillés, l'on pouvait constater de loin les dégâts énormes. Arbres courbés, lignes électriques coupées et caniveaux débordés par les eaux qui n'arrivaient plus à emprunter l'itinéraire habituel. À la fin du mois de juin, une telle pluie ? C'était la première fois dans l'histoire de ce petit pays, cœur d'Afrique, où l'héroïsme s'est toujours mesuré en nombre de bouchons de bouteilles de Primus. Gahutsi s'attendait à une foule d'amis mêlés aux journalistes et aux membres de sa famille qui

5. Instrument de musique à cordes qu'on trouve au Burundi et au Rwanda.

normalement devaient venir l'accueillir. Mais ce jour-là, personne n'était là pour être ébloui par son atterrissage. Descendu de l'avion, il se dépêcha de se présenter à l'aéroport pour récupérer ses bagages. Il avait l'impression que ce qui était prévu pour son accueil, c'était plutôt le bruit des groupes électrogènes qui alimentaient l'aéroport en électricité.

« Hé, Gahutsi ! »

Derrière lui, quelqu'un l'appelait. C'était son ancien collègue journaliste. Il avait entendu parler de son retour et était là pour l'interviewer. Au pays, tout le monde était au courant de ce qui s'était passé en Belgique. Les médias privés en parlaient sans relâche. C'était la veille de la célébration du cinquantenaire de l'indépendance du Burundi. Gahutsi était déjà au courant. Dring, dring ! Son téléphone sonna.

« Allô ! À qui j'ai l'honneur ? demanda Gahutsi.

– Le rédacteur en chef de la radio citoyenne, répondit l'inconnu.

– En quoi, je peux vous être utile, monsieur ?

– Au fait... demain, il y a une conférence de presse sur le cinquantenaire de l'indépendance. On a suivi votre allocution en Belgique et on s'est dit que vous pourriez peut-être vous adresser à la nation burundaise... du moins, donner votre opinion. Il se pourrait que l'opposition et le pouvoir en place ne s'entendent plus au sujet de la célébration de cette grande fête historique.

– C'est demain à quelle heure ?

– À 12 heures de chez nous... je veux dire à 13 heures, à l'hôtel Voix du peuple.

– D'accord !

– Préparez donc votre discours, car il y aura beaucoup de journalistes et de citoyens qui souhaiteront découvrir votre point de vue.

– Attends un moment !

– Oui ?

– Pourquoi moi ? Est-ce qu'il n'y aurait pas par hasard d'autres citoyens, intellectuels qui pourraient parler mieux que moi ?

– C'est suite à votre conférence en Belgique que nous vous avons choisi, monsieur. Tout le monde est au courant de votre audace. Veuillez

accepter, nous vous en supplions, sinon, la conférence de presse risque d'être annulée.

– Je vais voir. Je confirme dans une demi-heure. »

Il se tourna directement vers son ancien collègue pour lui demander conseil.

« Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

– Ben... prépare-toi !

– Est-ce que tu ne vois pas que ces gens-là cherchent ma peau ?

– Ta peau ? Hahaha !

– Eh, arrête de rigoler... dans quelques minutes, je dois donner ma réponse.

– Je t'ai dit... vas-y ! Qui ne risque rien n'a rien.

– Bon... tu as raison... si quelque chose m'arrive, j'espère que tu vas militer en ma faveur.

– Arrête ! Tu as de ces peurs !

– Non !

– Alors qu'est-ce que tu as ?

– Question de prudence. »

Il jeta un coup d'œil à sa montre. C'était l'heure !

« Allô !

– Oui, allô !

– Je confirme !

– Merci, monsieur ! »

Le lendemain, à 12 h 45, une grande foule l'attendait impatiemment. La majorité était constituée d'étudiants qui avaient été encadrés par lui au club Future Génération. La police avait été avertie. Les policiers étaient sur les lieux, en tenue civile. Gahutsi savait certainement que les forces de l'ordre allaient perturber la conférence. C'est la coutume en Afrique. Avant de quitter son domicile, il avait dit à sa femme : « Chérie, si je ne rentre pas, voici le numéro de mon compte bancaire privé. »

12 h 55, le 1^{er} juillet 2012, 50 ans après l'indépendance. Toutes les routes étaient barrées. Circulation neutralisée. Les voitures ne passaient plus. La seule chose que l'on voyait, c'étaient des hommes, des femmes

et des jeunes en uniformes. Les poteaux qui éclairent la nuit étaient ornés de petits drapeaux en dimensions réduites. Les hélicoptères tricolores survolaient la ville multicolore. Tout le monde était prêt à acclamer le prince-héros. Tout le monde, sauf ceux qui contestaient déjà en arguant que le visage du héros venait d'être déformé. À la place de l'indépendance, on n'en pouvait plus.

« Regarde, ce n'est pas lui... je vous jure ! Quel salaud a osé dérober la joie de notre prince ? » lança un passant.

– Les Chinois ! répondit un petit garçon qui avait suivi un artiste chinois en train de retravailler la statue du prince.

– *Wa lahi*, ils vont nous le payer cher ! s'écria une dame qui vendait des avocats et quelques bananes sur place.

– *Mama yangu ! Arikobarubahukantuze ! Iryo n'ibara ! Ipu !* (Sacrilège ! Ils sont vraiment sans scrupule ! C'est une infamie !) Un vieux *burikukiye*⁶ n'a pas hésité à dénoncer cet acte jugé ignoble. »

Entre-temps, personne ne savait que Gahutsi était sur le boulevard de l'indépendance en train de suivre les cérémonies. Je l'ai moi-même vu, ajouta Kabizi, grâce à son chapeau en couleur de jaguar. Avant la fin des cérémonies, le vieux Gahutsi quitta le boulevard en direction de l'hôtel Voix du peuple. L'hôtel était déjà plein. Pour ne pas perturber les activités qui se déroulaient sur le boulevard de l'indépendance, les policiers laissèrent les gens entrer tranquillement sous le regard vigilant des médias et quelques représentants acharnés d'ONG. « Il faut éviter les tensions coûte que coûte, mais si vous voyez que ce vieux commence à dépasser les limites, arrêtez-le ! » leur avait ordonné le commandant en chef.

Une chaire attendait Gahutsi depuis la matinée. « Ils sont tous là ! Que leur dire ? » se demanda Gahutsi. Cinq minutes après son entrée, le modérateur annonça dans le micro que le moment était venu d'entendre la voix d'un citoyen qui crie haut et fort ce que les gens n'arrivent pas à cracher.

S'il vous plaît, mesdames et messieurs, accueillons sur scène notre sage Gahutsi. Sans faire autrement, il s'inclina devant cette demande

honorifique. Il se leva doucement et marcha gaillardement vers la chaire, déjà solitaire. Il s'attendait à recevoir une balle dans la tête, vu la présence imposante des policiers, ou une injure de la part de ceux qui voyaient le cinquantenaire d'un autre œil. Mais pendant qu'il marchait vers l'estrade, personne n'osa parler. Il se disait que c'était bien parti. Dans cet environnement qui, au départ, paraissait paisible, Gahutsi entama la lecture de son discours avec sagacité : « Chers journalistes, ma parole, c'est le frémissement de ce peuple déshumanisé, ce peuple malmené au cœur de l'Afrique, colonisé jusqu'à la moelle épinière, ce peuple sans droit de protester contre l'oppression, encerclé dans un système embrouillé, et qui danse tête en bas, pieds en l'air au milieu de fêtes illusives, célébrant de prétendues victoires qu'il n'a jamais remportées... »

À la fin de cette partie, deux policiers, qui n'arrivaient plus à supporter son discours, s'avancèrent vers lui, l'air renfrogné. Celui qui était à droite s'empara de tous les papiers de Gahutsi et l'autre le saisit au collet. Toute la masse se leva et commença à crier : « Droit à l'expression ! Droit à l'expression ! » Un journaliste très furieux se jeta sur un des policiers qui détenait entre ses mains les papiers de Gahutsi et arriva à les récupérer. Puisqu'il était impossible à Gahutsi de continuer son allocution, le journaliste avec violence et acharnement décida de poursuivre la lecture. Entre-temps, la salle était déjà divisée en deux parties. Malgré le vacarme qui y régnait, la voix du journaliste parvenait à atterrir dans les oreilles de ceux qui étaient émus par l'incident. De sa gorge jaillirent lentement ces mots que l'on pouvait capter : « Ma parole martèle : ne cherchons pas à raconter des histoires qui n'ont jamais été vraies, des histoires de... 50 ans, 50 ans d'assimilation, 50 ans d'aliénation, 50 ans d'infantilisme. Ma parole interpelle : célébrons... 50 ans, 50 ans pour retrouver nos valeurs, 50 ans pour enterrer le passé d'un peuple colonisé, 50 ans pour écrire une nouvelle histoire, celle d'un peuple qui sait créer, un peuple qui a une identité. Célébrons... 50 ans pour dire : nous en avons marre ! Car nous ne cherchons qu'à vivre sans houlette sur la tête, exister sans maître de destin, décider pour nous et par nous, être fiers de ce que nous sommes et danser sur notre propre mélodie. Jadis, on disait : *Ukozivugijwenikozitambwa !*

6. Personne née au moment de l'indépendance.

(On ne peut danser qu’au rythme qui est joué par le tambour !) Mais célébrons... 50 ans pour oser dire: zitambwa n’uwashimyeuko zivugijwe! (Ne danse que celui qui apprécie le rythme joué!)»

Tout venait d’être dit. En trois minutes, pas plus. Malgré l’absence de l’auteur, les intellectuels qui étaient dans la salle n’ont pas caché leur admiration. Ils étaient étonnés de la présence d’un si grand cerveau sur le territoire burundais. Ce qui les a fort marqués, c’était le style poétique que Gahutsi avait savamment adopté. « Quel génie ! » s’écrièrent-ils. Autodidacte qu’il était, il se prenait pour un rescapé du génocide intellectuel. Il s’instruisait lui-même. Il rêvait d’un Burundi nouveau où les Hutus et les Tutsis seraient définis par un seul et unique mot « humains ». Au milieu de la foule très agitée, les policiers parvinrent à l’embarquer et partirent avec lui.

RENARD

ADELIN HARERIMANA

MON AMIE EST AUJOURD’HUI UN ANIMAL

Je suis un enfant turbulent le plus aimé dans la famille. Tout le monde m’appelle Renard au lieu de Léonard. Je suis un génie dans tous les jeux. Mais aujourd’hui, mon jeu préféré m’effraie. C’est pour la première fois que j’ai goûté au coup de tête d’une brebis. Un coup de tête qui peut être considéré comme l’ouverture d’une succession de malheurs. Je m’absente à l’école, mais la brebis de mon père me fait me souvenir de mes amis de classe. Les amis que je retrouve demain. Mais parmi eux, il y a une fille, ma préférée. Elle essuiera mes larmes, mais elle me manquera durant une période dont personne ne peut déterminer la fin.

Il est très tôt le matin. Je fais sortir les moutons de mon père, je les achemine vers le pâturage. Je passe tout mon temps à sauter sur une brebis. Le jeu que j’aime beaucoup. Je suis vraiment ravi de cette amitié avec cet animal qui me fait oublier tous mes amis de classe. Bien sûr, cette amie animale fait preuve d’une sagesse extrême. Elle oublie d’arracher les herbes comme tant d’autres, pour me laisser sauter sur elle. De retour à la maison, vers onze heures, je n’y trouve personne. Je ne tarde pas à faire entrer ce bétail dans l’étable. Mais cette brebis profite peut-être de l’absence de mes parents. Elle refuse catégoriquement d’entrer. Que puis-je faire alors ? Mon amie est jalouse de moi aujourd’hui ! Je lui laisse la liberté et m’assieds sous le manguier.

Je suis tellement fatigué et affamé. Je prends un bâtonnet et fais tomber des mangues. Deux mangues mûres atterrissent dans une fosse d’où mon père a tiré de la terre pour fabriquer des briques adobes. J’y saute et les

récupère. L'animal s'approche calmement et me regarde par-dessous le trou. J'essaie de monter. Au moment où je fais un dernier pas, cette fourbe recule un peu et fonce en courant sur moi la tête baissée. Je n'ai pas eu le temps de réagir et reçois un coup de tête sur le front. « Oh ! les éclairs ! » dis-je en retombant dans la fosse. C'est peut-être pour m'empêcher de manger comme je l'ai empêchée de brouter de l'herbe. Je suis vraiment dégoûté de l'attitude de cet animal mauvais.

Je ne pense pas que je montrerai encore une fois sur le dos du mouton. Mais pourquoi l'absence de mes parents ? Sont-ils informés d'avance qu'une brebis va corriger leur enfant ? Je sais bien qu'une mangue perdue dans la fosse n'aurait pas été l'objet d'une telle sanction, infligée à l'enfant affamé si les parents avaient été à la maison. Évidemment, je n'ai jamais vu ma mère manquer de provisions à donner aux visiteurs ou aux enfants de l'entourage qui passent leur temps à jouer avec son Renard.

Malheureusement, mes parents souffrent en ce moment plus que moi. Ma petite sœur qui après avoir passé plus de deux mois à l'hôpital vient de rendre l'âme. Ils s'occupent de sa cérémonie funéraire dès le matin. J'allais condamner mon père qui m'avait promis ce matin qu'il allait revenir vite avec ma maman et ma sœur, mais les pleurs incessants de ma mère ne me le permettent pas.

Mon père me découvre somnolent dans la fosse et me fait monter. Au lieu de lui demander pourquoi il avait décidé que je m'absente à l'école pour que je puisse m'occuper de son bétail, ma mère m'embrasse et pleure comme un enfant de six mois. C'est ma grand-mère qui intervient en la consolant et en me donnant à manger. Elle m'offre un repas sans sel ni huile même si on est presque en fin semaine. Une nourriture que je suis obligé de manger jusqu'à dimanche après la levée de deuil partielle. C'est après cet événement que je me prépare alors à regagner l'école, mais l'image de ma petite sœur hante encore mon esprit. Il n'est pas certain que je peux bien suivre les cours, mais les surprises existent.

Dans cette classe de première année, je me sens mal à l'aise ces jours-ci. Je me retrouve souvent écarté des autres élèves de ma classe. Cela favorise le fait que je broie du noir. Je passe des heures à me remémorer

les bons moments vécus avec ma petite sœur qui vient d'éteindre sa dernière bougie.

Il est sept heures quarante minutes, c'est la fin de l'hymne national. Je suis la tête de la deuxième file devant ma classe. La tête de la première file est réservée à une fille dont la taille se mesure à la mienne. En ce moment, je ne veux que la regarder dans les yeux. Son visage me rappelle celui de ma petite sœur qui vient de me quitter. J'aimerais entrer côte à côte avec elle, mais malheureusement, le professeur exige qu'on entre un à un, rangée après rangée.

Un petit rien qui me dérange parce qu'il m'éloigne un peu de ma camarade Amina. Quand arrive le tour de la deuxième rangée, j'entre à grands pas. Je profite d'un petit moment où le professeur est resté à l'extérieur pour jouer avec Amina. Je risque même de déranger toute la classe. Je trouve Amina cloué à la porte. Elle crie en m'embrassant : « Tu m'as manqué beaucoup ! » D'un coup, l'image de ma petite sœur se dessine devant mes yeux. Je me rappelle comment elle me surprenait souvent à la maison et des larmes coulent sur mes joues.

Elle me console et essuie mes larmes avec la manche de sa chemise. D'une voix douce et modérée, elle murmure dans mes oreilles une chanson anglaise intitulée « A new Day has come ». Je me sens à l'aise et m'assieds à côté d'elle. De retour à la maison, j'oublie tous mes ennuis. Je passe tout mon temps à me remémorer cette belle mélodie. Une mélodie qui pourra retomber dans mes oreilles grâce à la même chanteuse à la fin des cours.

C'est presque difficile de savoir pourquoi elle ne continue pas à murmurer de telles mélodies dans mes oreilles. Ce qui est facile à comprendre, pour le moment, c'est la journée qui commence avec des éloges et qui se termine par des événements sanglants. Je ne sais pas. Ma mère, aurait-elle été informée d'avance par prémonition ou vision ? Tout me laisse le croire.

Il est très tôt le matin, ma mère me réveille et me lave avec de l'eau tiède. Elle me donne à manger, après quoi elle me met des habits neufs en me disant : « Voici les habits que tu porteras chaque jour que tu te présenteras à l'école. » Sans trop tarder, mon père arrive pour prendre la relève.

Il m'accompagne à l'école qui est à deux kilomètres de notre maison. Un geste qu'il répète depuis le premier jour de mon entrée à l'école. C'est vraiment un moment de bonheur que je ne pourrais pas oublier.

Dès notre arrivée à l'école, il me présente à une maîtresse et dit: « Voici ta maîtresse, elle t'ouvrira les yeux sur l'univers ». Il repart tout de suite après en me laissant cette parole: « Mon fils tout est possible! » La maîtresse à son tour reprend sa leçon qui vient d'être interrompue par nous.

Pendant la pause, j'ai eu la chance de saluer un camarade de mon entourage qui était en deuxième année. Après cette pause qui ne dure pas longtemps, on entend des coups de tonnerre, malgré un soleil accablant, qui font peur à tout le monde. Heureusement que je ne comprends pas ce qui se passe à ce moment-là alors que les autres comprennent qu'il s'agit de coups de fusil. C'est fort compréhensible parce que depuis que je suis arrivé sur notre planète, c'est pour la première fois que j'entends des coups de fusil. La maîtresse elle aussi a peur. Elle tremble de tout son corps. La direction préfère nous libérer avant l'heure.

Alors que j'avais l'habitude de rentrer avec le camarade de mon entourage que j'ai salué pendant la pause, tout le monde s'enfuit sans pouvoir se préoccuper de leur direction habituelle. Je vois Amina me dépasser à une allure que je n'ai jamais imaginée. Dans cette foule mouvante, je l'appelle en criant: « Amina, Amina, attends-moi! » Elle tourne la tête et lève le bras. Elle me fait un signe de paix pour dire adieu puis augmente sa vitesse. Quel mauvais jour! Je me sens découragé, mais comme la foule est en mouvement, je n'ai pas de choix; je suis obligé de suivre le rythme, même si c'est très difficile pour mes petites jambes mal habituées.

J'allais la manquer durant tout le temps qui me restait à passer sur le banc de l'école. J'arrive à la maison, mais je n'y trouve personne. J'ai attendu ma mère qui était toujours au dispensaire et allait arriver plus tard très malade. Mais elle n'oublie jamais, quelles que soient les circonstances, de me donner à manger et de me prendre dans ses bras jusqu'à ce que le sommeil me prenne. Les bras de Morphée remplacent alors ceux de ma mère.

En attendant le repas du soir, on a entendu beaucoup de bruits en provenance de dehors. Mon père était toujours à l'extérieur. Après ce repas, nous sommes allés dormir comme d'habitude. Je me suis réveillé plus tard quand mon père me faisait sortir par la fenêtre. Il me porte sur les épaules afin qu'on aille dormir dans une forêt lointaine, à proximité de la rivière où le brouillard fait qu'on ne distingue le jour de la nuit. Je n'ai pas eu le temps de lui demander pourquoi on quittait notre maison et pourquoi ma mère n'était pas avec nous.

Cette forêt renferme beaucoup de gens: hommes, femmes, enfants; personne ne parle et tous tremblent. Mon père me laisse là pour aller récupérer ma mère qui nous suivait à petits pas. J'entre dans une termitière détruite avec seulement une allumette que mon père vient d'oublier et un petit tas d'herbes sèches qui me sert d'oreiller dans cette nouvelle demeure de fortune. Mais avant qu'il ne revienne dans la forêt, mon père est encerclé par un groupe de gens armés. Ils tirent sur tout ce qui bouge. Ils déposent les corps au-dessus de la termitière qui me sert de cachette et le sang coule comme l'eau de la rivière et m'envahit. Par peur d'être abattu, j'accepte de me baigner dans ce sang jusqu'à ce qu'on ne puisse distinguer mon visage.

J'entends mon père les supplier de ne pas le tuer, mais ces gens-là refusent catégoriquement et l'obligent à prononcer son dernier mot. Je ne savais quoi faire pour sauver mon père. Je me lève tout de suite, je brûle mon oreiller qui embrase la forêt. Par peur de périr dévorée par l'incendie, la bande armée se disperse. Elle court à grande vitesse en laissant seul mon père. Après nous être assuré que tout le monde s'est enfui, nous sortons de cette forêt et rentrons chez nous pour rencontrer ma mère qui, pour sa part, s'était réfugiée dans la paroisse des pères blancs de notre localité.

Les jours suivants, j'ai regagné l'école et j'ai terminé l'année avec beaucoup succès. Cependant, l'absence de ma camarade Amina a laissé un grand vide dans mon esprit. Peut-être que ce qui ne se réalise pas maintenant va se faire demain. Mais comment?

Le sable est toujours mouillé même si le soleil est au zénith. Le lac est très furieux. Les vagues y sont très nombreuses. La plage est envahie d'un vent soufflant avec fureur. Malgré tout, les vacanciers s'y baladent

et les enfants contemplant la plage. Un garçon de mon âge descend d'un bateau. Il prend son appareil-photo et me le confie en disant : « Aide-moi, mon frère, fais-moi une photographie de toutes les choses qui se trouvent dans cet endroit. »

Je prends l'appareil. Au lieu de photographier, je commence à consulter les photos déjà prises. J'y trouve une multitude de photos qui me déçoivent. Ce gamin est en compagnie d'une fille qui vient de me rendre visite. Heureusement, je finis par découvrir qu'il est son grand frère. Bien sûr, il y a moins d'une heure, la situation n'était pas mauvaise.

C'est presque la fin de mon repos. Je m'assieds sur le lit. Je ne veux pas sortir de ma chambre même si j'ai beaucoup à faire aujourd'hui. Je vais continuer à savourer de belles mélodies sur les ondes de la radio. Mais, la sonnerie de téléphone me dérange un peu. Je me lève pour le mettre en mode silencieux. Qui vois-je à travers les vitres ? Je ne dois pas rester longtemps dans cette chambre, me dis-je. Je sors vite et croise une fille à l'entrée principale. Quel visage époustouflant ! Pensez-vous qu'il s'agit de qui ?

C'est Amina. Ma camarade de classe qui a quitté la campagne en bas âges avec ses parents pour s'installer en ville après les attentats qui ont secoué notre village. Elle me regarde dans les yeux avec un sourire qui suscite le mien. C'est la fille dont je rêve chaque jour. Peut-être suis-je électrocuté ? Je suis fasciné par sa beauté et je ne suis pas capable de marcher vers elle ou de reculer. Connaissez-vous une autre fille comparable à celle-ci ? Avec ses fossettes et son visage clair, elle progresse et m'embrasse. Je lui prends la main. Je me sens bien et murmure dans ses oreilles : « laisse-moi te dire que je t'aime. »

Je la conduis dans un jardin de fleurs ; je suis fou de joie. Ses yeux fixent les miens et sa main est dans la mienne. D'une voix douce, elle me murmure dans l'oreille une chanson anglaise intitulée « A New day has come ». Une chanson qu'elle m'avait chantée quelques jours après la mort de ma petite sœur. Je la serre dans mes bras et la regarde. Elle est agitée. Je m'allonge par terre et elle s'endort sur ma poitrine. Je me réveille quelques heures après, en retard pour tous mes programmes. Je n'ai pas vu le temps

passer et me sépare d'elle malgré moi. Je suis allé me balader sur la plage, en espérant que demain les choses vont mieux marcher qu'aujourd'hui.

SAFARI

CONCILIE BIGIRIMANA

Devant le chef de poste occupé à manipuler son engin portatif qui grésille, Josée revoit tout le film de sa vie, depuis le jour où elle a rencontré le soleil éclatant qui avait illuminé ses nuits. La tête baissée, la main sur la bouche, elle rêve. À ses côtés, quelques hommes qui ont accouru dès qu'elle a crié. Muni de son grand bâton, le chef de colline ne quitte pas des yeux la petite boîte au logo terrible. Un spécimen dangereux pour les uns, une marque de commerce pour les autres. L'officier y a jeté un regard impertinent et a tonné: « La brigade ne peut pas être un asile d'ignares et de fous. » « Hum, le village n'est pas non plus un chaudron », a rétorqué le vieux guide. La colère est partagée.

Les voisins en ont ras le bol. La marâtre a l'habitude de venir récupérer ses chiennes, au lever du jour, en criant à la face du monde que la dot n'a pas été payée. « Aujourd'hui, je prends celle-ci, celle-là, ce sera pour demain », jacasse-t-elle souvent, menant l'animal en laisse. Ce matin, les cris étaient stridents et la scène différente. La peur est perceptible sur tous les visages. Ils se sont réveillés un peu tôt à cause du nouveau rapatrié.

Les sages ont ainsi décidé de porter l'affaire au plus haut. La police construira une cage ou aménagera un parc à la femelle en gestation. À défaut, elle lui tranchera la gorge. Ce sera un bel emblème. Au mieux, un trophée révolutionnaire !

Mais ces jours-ci, la magouille s'est substituée à la bravoure. Les rapatriés sont de retour. Kibeho, Nduta, Nakivale. Des noms de camps qui rappellent des noms de vaches. Le village n'a jamais su pourquoi. C'est un secret que gardent Joe et le beau-frère. Dans les camps de réfugiés,

l'indigence se vend à prix d'or. Louis a fait des affaires jusqu'aux portes du HCR.

Josée, dont l'enclos s'est vidé de ses vaches, ne l'oublie pas. Pour traverser la frontière, il a fallu vendre le gros taureau. C'est le grand frère qui en a fixé le prix. Dans les hautes montagnes, aucune vache ne peut sortir du kraal, sans l'accord et la présence d'un homme. Chapelet en main, Joséphine a béni Rwamugamba. Pourvu que son époux ait la vie saine et sauve !

Deux mois plus tard, une messagère est venue, les larmes aux yeux. Les filles sont désormais policières, militaires et passeuses. Vive la démocratie ! Espionnes, elles l'ont toujours été. Josée voua une admiration naïve à la belle Lola chargée d'aider le fuyard.

Et Lola expliqua que Kibeho avait fermé ses portes, il y avait très longtemps, qu'à Lusenda, la situation restait volatile et que le fugitif envisageait de partir. Elle parlait à voix basse et Joséphine l'écoutait avec attention. L'épouse, qui entrevoyait déjà la tentative désespérée du migrant aux portes de Mulongwe, sanglota. Elle supplia le beau-frère de lui vendre encore deux vaches. La tête penchée, le grand frère conclut : de Kibeho à Mulongwe en passant par Lusenda, Rwamugamba n'aurait pas suffi.

Des semaines et des mois se sont écoulés. Joséphine a prié. Joséphine n'a raté aucune messe. Et surtout, Joséphine a récité le rosaire chaque nuit. Que son époux ait la vie saine et sauve !

Il y eut enfin une lettre signée de la main douce et du cœur ardent de Louis. Une enveloppe timbrée avait été glissée sous la porte. Et dès qu'elle l'ouvrit et qu'elle en vit l'entête, « Nyarugusu, le... », Joséphine trembla.

Elle apprit que son époux n'était plus au Congo. Il était allé à l'Est. Malgré les péripéties, Louis n'avait pas désespéré. C'est ce que l'épouse adorait le plus chez lui. *Quand tu auras reposé ta douce tête sur mon épaule, tes larmes sécheront, chérie. Chaque phrase était un gage de plénitude : une nuit avec toi, Joe, c'est une éternité ; chaque son, une invitation : Joe, ma flamme ; mieux, une promesse : Joe, n'oublie pas que je suis né pour te rendre heureuse, te désirer, te posséder et...*

Dans chaque paragraphe, Louis l'interpelait par ce prénom qu'il savait délicatement abréger. C'était son art, surtout quand il voulait qu'elle lui

accorde un peu plus de faveurs : *Joe, ton sourire m'enivre déjà*. Il avait le sens des affaires, oui, mais il savait avant tout manier le cœur et réchauffer le sang. C'est pourquoi, sans avoir beaucoup réfléchi, ils s'étaient unis. Une année plus tard, ils avaient accueilli Louis-Josée Junior telle une bénédiction.

Dans la lettre, Louis lui parla de son statut de demandeur d'asile et ajouta que la réponse humanitaire ne tarderait pas. *Josée, la Tanzanie n'est pas le Congo*, il avait terminé son propos par cette jolie phrase. Il était devenu un grand intellectuel, mieux, un touriste. Il avait visité le Serengeti National Parc. Il évoqua la beauté des paysages et le spectacle saisissant du grand safari, la grande migration d'animaux en quête de pâturages. *Joe, c'est fascinant de voir des millions d'infatigables mammifères, l'allure conquérante, former une longue file, parcourir de grandes distances, tomber, se relever, s'entasser sur des rives, crier, se jeter à l'eau et affronter un cortège de prédateurs*. Il lui révéla ensuite qu'il voulait se lancer dans le commerce international des spécimens animaux.

Louis lui décrivit aussi le port de Kigoma, le charme et le confort de la ville et lui promit de l'y amener un jour. Josée entrevoyait déjà les lueurs d'une journée ensoleillée où le couple marcherait à petits pas derrière un junior fasciné par la course du soleil et des nuages. Au grand safari, les grands moyens. Louis avait besoin d'argent. Les idées, il en avait à revendre. Il avait repéré des marchés. Nduta était saturé de nécessiteux, Mutabila aussi, Nakivale, un point stratégique. Il parlait de ces camps de réfugiés comme de centres de négoce. La lettre mêlait tellement douceur et tristesse que Joséphine avait les larmes aux yeux, malgré le sourire sur les lèvres.

À cet instant même, le grand frère vint en sifflant. Il rentrait chez lui ! Depuis que Louis s'était exilé, c'est lui qui donne les ordres. Dans ces confins, la femme est toujours considérée comme immature. Joséphine lui résuma la lettre, elle ne pouvait pas la lui lire. Au village, les mots d'amour ne sont pas toujours bien perçus. On prendrait les époux pour des dévergondés. Elle lui parla du projet de commerce, du miracle des marchés, des entrepôts, des achats, des ports de Kigoma et d'ailleurs. Elle termina par cette phrase de Louis, *ma vie est entre tes mains*.

Louis était un rayon de soleil pour la famille. Que pouvait-elle lui refuser ? Le grand frère décida de vendre pour elle toutes les vaches qui lui restaient. Il allait éclairer toute la région. Louis, le futur soleil de Nyarugusu et Nduta, Louis, la pleine lune de Mutabila, Louis, la belle étoile de Nakivale et Dadaab, Louis, le Croissant-Rouge de Genève...

Et toutes ces vaches, que l'on mena à coups de bâton, meuglèrent furieusement. Josée s'y résigna. Tant mieux, elle devrait s'habituer aux bruits des grands ports ! Murmure des vagues, bruit des moteurs et des grues, sifflement des contrôleurs, tintement des clefs de Louis et surtout bruitage de ses billets. Demain n'est pas loin !

Joséphine arracha alors un peu de poils, le posa dans la paume de sa main droite. Elle se tourna ensuite vers l'est, la main ouverte. Elle souffla dessus et murmura des bouts de phrases. Et les poils s'envolèrent au-dessus de sa tête, en direction de...

Les divinités étaient d'accord. Les vaches et les humains se portaient naturellement chance. Elle s'exalta pour le futur commerce. Elle aimait Kigoma et adorait Dar Es-Salaam. Sans en avoir jamais entendu parler, Josée pressentait les clauses de la Convention Orts-Milner. Les stands, les chemins de fer, le Cap to Cairo, le Bugufi. La Ville Lumière ne devrait se situer qu'à l'Est. C'est d'ailleurs là qu'était né le premier roi. « Actuellement, on ne naît plus avec les semences dans la main. Pour réussir, il faut travailler dur et savoir saisir des opportunités », se dit Josée, les yeux rivés sur Kigoma.

Elle contempla un moment le peu de poils qui ne s'était pas envolé, récita encore des mots, les yeux fermés. Elle alla ensuite le conserver dans un endroit sûr. Un gri-gri pour Kigoma... Un laissez-passer pour Dodoma... Un passeport pour Arusha... et même au-delà ! Devant la beauté des tableaux et la magie des mots, les noms commençaient à l'embrouiller. Son enclos se vidait de vaches, sa tête se remplissait d'images. Tant mieux !

Louis devrait l'aimer et la protéger à jamais. Pourtant, depuis cette lettre, plus de nouvelles. Tantôt, on l'avait vu en prison, tantôt, on l'avait aperçu avec une prostituée. La belle Lola, sans doute. « Pourvu qu'il ait la vie saine et sauve ! » avait rétorqué l'épouse pour cacher son désarroi.

Si aujourd'hui Joséphine est là, c'est parce que Louis est rentré. Elle n'en croyait pas ses yeux. Il avait perdu de sa vigueur. Son iris était entouré d'un nimbe sombre. Les larmes du rapatrié ne coulaient plus ; il s'était pétrifié. Un soleil éteint, un grand voyage interrompu. Et l'épouse passa toute la nuit à chercher son homme, à essayer de le toucher afin de pouvoir le sentir comme autrefois. Un moment, elle eut l'impression de glisser sur un liquide, presque collant, sorti d'un sachet fin. Elle en renifla l'odeur. Une fétide exhalaison !

À l'aube, Louis ronflait comme un bébé. Josée se leva doucement, alluma la lampe à pétrole et l'observa. Joues boursoufflées, cheveux soyeux, deux ou trois rides précoces, une myriade de boutons sur une peau noircie par un périple épuisant ; son soleil s'était éclipsé. Elle pensa au jeune homme radieux qu'elle avait suivi et épousé. Louis ne l'avait pas prise par rapt. Elle travaillait dans les champs, la chienne, à ses côtés. Il l'avait appelée. Et elle avait répondu. Elle avait posé la houe par terre, car elle allait revenir et la retrouver là. À la minute même, dans une heure, dans une année, elle savait que sa houe l'attendrait toujours.

Une grande aventure s'annonçait. Elle nomma Louis, l'étoile qu'elle suivit. Il ressemblait au fils du roi, ce héros qu'elle n'avait jamais vu, car il était mort avant qu'elle ne naisse. Mais ses vertus s'étaient transformées en légende. Le prince avait libéré son peuple de la chicotte, l'autre venait de la délivrer des griffes de la marâtre.

Couché sur ce lit en position fœtale, Louis s'était rapetissé. Un soleil brûlé par la lune. Une apocalypse. Elle se souvint du pouvoir des vaches et de leurs poils. Ils pouvaient servir à quelque chose. Lorsqu'elle souleva scrupuleusement le bord gauche du matelas, elle découvrit une boîte sur laquelle était dessiné un animal avec une longue queue. Sous le lit, trois machins. Elle les palpa et les reconnut. Ils étaient doux comme le truc de la nuit et dégageaient la même odeur. Elle les jeta par terre, un liquide infect en coula.

Josée pleurait à chaudes larmes, lorsque Louis se réveilla. La boîte dans la main, elle sortit de la chambre en criant : « C'en est fait ! » Junior sauta du lit, en se frottant les yeux. Elle lui tendit la boîte. Le petit remarqua

un animal, ni chien ni lion, et lit : *Prudence*. En peu de minutes, la chose fut présentée à une voisine qui fit aussitôt un signe de croix pour parer à l'éventualité du malheur. « Un animal féroce, en effet », fit-elle, épouvantée. À la vue de la belle amulette, le chef de colline, en apprenti exorciste, lécha le petit doigt avant de le porter sur la nuque. Du jamais vu ! L'incroyable expédition en Tanzanie !

Tous les voisins accoururent devant sa maison en criant : « Dégage ! » Selon les hommes âgés, ce puma dessiné sur la boîte, telles les graines de tomates ou de carottes, était en gestation. Il allait se multiplier et décimer les humains. Sa queue déroulée, ses crocs, une terreur ! Selon les plus jeunes, *Prudence* était une nouvelle arme de destruction massive. Derrière, les femmes s'agglutinaient. Et se poussant les unes les autres, elles firent en chœur : « Quand la marâtre et l'époux préparent un complot, même la jungle s'invite. Dégage ! » Il fallait saisir la brigade. Sous la casquette de rapatrié, le rebelle était là, l'arme à la main. Prudence !

Plutôt que de parler à ces hommes chauves qui pouvaient sortir leur bâton sacré pour le condamner, Louis passa par la petite porte et se sauva. Quand bien même il leur expliquerait cela, ils ne comprendraient pas, ils le maudiraient. « On ne traite pas sa femme comme une prostituée ! Le préservatif, c'est pour les damnés », diraient-ils en frappant le sol de leur baguette auguste. Et l'esprit des ancêtres surgirait, la marâtre, tout autant, traînant toute une meute d'animaux sauvages qui aboieraient leurs rancœurs pour lui réclamer encore la dot.

Et pourtant, Louis savait qu'il n'avait pas pris la jeune paysanne par rapt. Ça avait été un coup de foudre. Il l'avait vue et l'avait aimée. Il l'avait appelée et elle avait répondu. Ils sont partis, un grand safari. Aux côtés d'un tel homme, Joséphine semblait heureuse. Même Simba, la chienne, suivit la route et repéra le couple. Encore un épisode troublant ! L'une et l'autre étaient fidèles. La fille savait que le village en parlerait un moment et qu'il finirait par oublier. Mais ici, on n'oublie pas, quand tout le monde sait, on se tait. Et de temps en temps, au cours d'une conversation, on glisse un morceau de l'histoire comme pour éduquer et avertir les plus jeunes.

Chaque pas la rapprochait donc d'une légende qui s'était mal terminée. Pourtant, elle ne recula pas. Josée rêvait depuis longtemps d'une sortie romantique. Dieu avait exaucé son souhait ! Chaque dimanche, après la messe de dix heures, les autres filles et garçons se donnaient rendez-vous et partageaient en secret leurs bières et leurs projets. Mais elle, elle n'avait droit qu'au premier culte, celui de six heures, la messe des personnes âgées auxquelles elle adressait toujours une marque de déférence. Et seule au milieu de ces vieillards, elle contemplait le monde sous un tas de vestiges. Quand venait le moment de chanter ou de réciter des paroles sacrées, elle restait seule et silencieuse. Toutes les bouches, même déformées, répétaient avec l'officiant des mots qu'elles ne comprenaient pas, ces morceaux de chants appelés *introïts*.

C'est vers ses dix-huit ans que se présenta le premier prétendant. Gérard, un jeune commerçant de courte taille dont les cheveux crépus semblaient avoir été coupés au sécateur. La belle-mère lui trouva bien des défauts. Gérard était très souriant, ce qui ne le rendait pas sérieux. Il était prospère bien que d'une famille païenne dans laquelle la misère était chronique. Son père, qui n'était pas baptisé, était mort d'une maladie héréditaire. Le lépreux avait fini ses jours en forêt et passé ses nuits à héler des étoiles. Son fils espérait trouver en Joséphine un rayon de lumière qui éclairerait son chemin. Non, son sang était souillé. L'union était inacceptable, Joséphine déçue.

Ensuite vint Paul par un de ces après-midis ensoleillés où le ciel, la nature et le cœur semblent de connivence. Propre et attachant, il avait l'air du gendre parfait. Paul avait l'habitude d'acheter de la bière sans avoir peur de trop dépenser. Il sortait son porte-monnaie de la poche arrière de son pantalon, y tirait deux ou trois billets sans s'inquiéter et chaque fois que Joséphine ramenait les bouteilles de bière et lui remettait les petits billets, il lui tendait la main et, feignant de récupérer la somme, il la lui enfonçait dans la paume de la main en la grattant délicatement. Au contact de leurs mains et de leurs doigts, la jeune fille ressentait des étincelles s'envoler d'un œil vers l'autre, d'un cœur vers l'autre, d'une vie vers l'autre. Ce court moment était une sorte d'union de leurs destins ! Dommage qu'il ne restât pas ! Leurs chemins se séparèrent.

La belle-mère se plaignit de son arrogance et de son impétuosité. « Surtout pas de charmeur de serpents sous mon toit », s'indigna-t-elle. Il avait l'air d'un escroc et ce n'était pas Joséphine qui devrait l'épouser. « Après tout, c'est notre nom qui serait outragé », avait hurlé la grand-mère quand elle fut mandée pour le conseil. Non, Paul avait quelque chose de faux !

Joséphine s'était sentie trahie et décida de ne plus aller à la messe. Elle avait peur de ces yeux et de ces bouches de vieillards qui lui adressaient des messages indécis. Compassion ou moqueries ? Et d'ailleurs, elle n'avait que faire de ces introïts qu'elle ne comprenait pas. Était-elle née pour rester figurante ?

Enfin, il s'était présenté un veuf honnête, sage et calme. Il bégayait, certes. Il venait toujours en début d'après-midi et avait l'air de réciter les introïts. Il allait mener la danse tout seul. Ils ne formeraient pas un couple. Non ! Elle éprouvait de la pitié pour lui, mais pas d'attachement. Elle interrogea son cœur sans écouter la famille. Le veuf avait déjà pris de l'âge. Il était déjà lié à une autre famille et attaché à un autre destin. Pourquoi épouser un homme qui a déjà vu mourir sa moitié ? Pourquoi attacher sa vie à celle d'un homme au visage sillonné de rides et au cœur brisé par les souvenirs ? Il était l'un de ces vieillards qui répétaient les chants sacrés, les yeux emplis de larmes, le cœur de secrets. « Les veufs n'ont pas de sommeil, ils se lèvent la nuit, ils passent des heures à errer, à vérifier les cadenas, à contrôler les casseroles, à tourner les couvercles, et même à lécher des louches », avait-elle entendu dire.

Et la tante paternelle fulmina contre ce physique de vieillard, ces épaules tombantes, ce dos voûté, ce visage de sage, qui avait l'air d'avoir renoncé à tout, même à l'espoir du lendemain. Pourtant le veuf solitaire avait des projets. Il avait parlé de la vache attachée qu'il devrait ramener à l'étable, il avait évoqué les chèvres qui couraient dans tous les sens quand il les menait paître, il exultait en vantant les qualités de ses moutons sages, « comme lui », avait-elle envie d'ajouter. Puis il avait l'habitude de rentrer tôt pour vérifier si ses poules, de celles qui couvaient une dizaine d'œufs à celles qui avaient échappé aux griffes du chat sauvage à la queue touffue, étaient

toutes là. « Et les dindons, les canards, les pingouins, les perroquets, les perdrix, les rats, les souris, les lièvres et les putois ! » avait failli lâcher la jeune dame en l'interrompant, les yeux rivés sur un Serengeti imaginaire. Son cœur était déjà rempli de soucis, il n'y avait nulle place pour l'amour. Mais elle s'en prit plein les yeux de la part de ce prétendant, chez qui aucune lueur d'espoir n'était plus perceptible : « On ne fait pas la chasse avec un vieux fusil, veu... veuf ! »

Il s'appelait Joseph, mais on n'avait ni retenu son prénom ni remarqué cet accord des noms de baptême : Joseph et Joséphine. La marâtre ne l'appela que par son statut, Le Veuf, et parfois, Veuveuf, pour se moquer de son bégaiement ! À la fois nom et prénom, Le Veuf ! À la fois père et époux, Le Veuf ! Le Veuf, une balle perdue qui avait raté sa cible !

Matin et soir, elle dénigrait le vieux prétendant en présence de la jeune fille. Un jour, elle lui dit : « la prochaine fois, tu nous présenteras un fantôme. Prudence ! » Joséphine avait immédiatement fermé les yeux, terrorisée par ce monstre qui surgirait et l'épouserait après une opération de rapt dont elle serait victime. « Je suivrai le prochain », avait-elle décidé. Si aujourd'hui elle est dans cette brigade, c'est parce qu'elle n'a plus d'endroit où aller. Quand il rentrera de l'école, Louis-Josée Junior sanglotera tout seul devant la maison enténébrée. Prudence !

Dans sa fuite interminable, Louis revit les courses de la veille. Avant de pouvoir monter au village, il était allé acheter le machin non pas à la boutique du quartier, mais dans une pharmacie, au centre-ville. Arrivé là, il avait attendu que tout le monde soit servi, puis balbutié : « ... en vente ici », l'index pointé vers la marque de commerce, « Prudence, en vente ici ». La vendeuse avait esquissé un sourire discret. Ce qui tue, ce n'est pas que le Sida. Louis avait vite sorti le billet et récupéré les boîtes qu'il avait aussitôt enfoncées dans son sac à dos. Ni vu ni connu. *Prudence !*

Et il était parti.

Maintenant, il lui faut effectuer le plus risqué des safaris ! Vrai ou faux réfugié, il affrontera des crocos, des lions et des miliciens. Dans quelques heures, il deviendra un « Sans-État ». Nyarugusu est tout proche. C'est de là qu'il écouterait le journal dont il redoute les détails : « Les réfugiés sont

de retour, prudence ! » Dans trois mois, le vulnérable bénéficiera d'un droit d'asile et de la protection internationale. Dans trois ans, il sera à Arusha pour parafer un possible compromis. Dans trente ans, peut-être, la Déclaration universelle des droits de l'Homme et sa mise en application...

Même dans les Grands Lacs !

Louis-Josée Junior sera un grand homme, libre. L'éclipse du soleil, partielle.

UNE NOUVELLE AURORE AU CRÉPUSCULE DE LA TYRANNIE

PACIFIQUE DOCILE

Le président du siège prit la parole et, après les formules introductives d'usage, dit :

« I- LES PARTIES

Les requérants : l'Union africaine des intellectuels, défenseurs des droits humains dorénavant UAIDH, dont le siège social se trouve à Ketmie...

Le défendeur : la République démocratique de Zuciya, signataire de la Charte africaine révisée des droits humains et des peuples (ci-après dénommée "la Nouvelle Charte"), depuis le 18 février 2007, et de son protocole le 7 mars 2008. Elle a aussi déposé sa déclaration reconnaissant la compétence de la Cour pour recevoir des requêtes émanant des individus et des organisations non gouvernementales, le 7 mars 2018.

II- OBJET DE LA REQUÊTE

La partie demanderesse a introduit la présente requête le 3 février 2028. Il ressort de la requête que l'UAIDH s'est constituée requérante pour saisir la Cour après avoir constaté que l'État de la République démocratique de Zuciya s'est rendu coupable de plusieurs actes qu'elle qualifie de crimes contre l'humanité, crime prévu et réprimé par les articles 235 et 236 de la "Nouvelle Charte" ... »

Intliziyo, l'avocat de l'UAIDH, se perdit dans ses pensées. La monotonie de la voix n'encourageait point l'écoute, invitait plutôt à une escapade au milieu des moutons au pelage blanc, s'égayant sur une prairie

d'un bleu azur. Les violations alléguées, le résumé de la procédure, les mesures demandées par les parties, la recevabilité de la requête... tout fut lu sans qu'il y prête attention.

Il se représentait les scènes décrites par des témoins, revivait les reportages... des termes, des chiffres, des passages entiers des rapports des ONG internationales défilaient devant ses yeux, lui sautaient au visage, inondaient son cerveau. Les ballets diplomatiques qui s'étaient succédé dans ce pays, les débats houleux sans décision aucune, au sein du siège des Nations unies, tout cela occupait sa petite caboche. Le stoïcisme des dirigeants de cette petite République, se moquant impunément de tout le monde, l'outrecuidance, la hargne des diplomates de cette nation qui font fi du bon sens, des bonnes manières. À l'heure des vérités alternatives qui nient l'évidence, il est temps de revoir les droits de veto des grands de ce monde, se disait-il.

Juillet 2018, le climat est idéal dans cette contrée de l'hémisphère sud de la planète. Le lever du jour offre un paysage magnifique. Un ciel quasiment sans nuages laisse poindre les premiers rayons du soleil. Les montagnes à l'est de la capitale, qui obstruent l'horizon, se coiffent de couleurs où dominant des tons orangés. Dans quelques minutes, l'astre du jour resplendira au-dessus d'elles. Les oiseaux rivalisent de chants, perchés sur les branches d'arbres exposés aux températures douces de la matinée. Ils sont nombreux à avoir déjà quitté leurs nids cachés dans les feuillages touffus et verdoyants des arbres, bordant les rues de la capitale. Les manguiers s'alourdissent de fruits, les orangers fleurissent et embaument l'air d'une essence exquise. À ce parfum se mêlent divers arômes de fleurs.

Il y a longtemps que les appels des muézins issus des mosquées dispersées dans plusieurs coins de la ville, que les chants des rares coqs en vie et les tintements des cloches des églises catholiques ont tiré plus d'un de son sommeil. Certains se plaignent d'ailleurs régulièrement de ce concert de bruits, de cette cacophonie qui les arrache sans ménagement des bras de Morphée. Ce vacarme devrait être limité ! Il en est de même des nombreuses boîtes de nuit et bistrotts qui déversent souvent leurs décibels au-delà des quatre murs de leurs enceintes, empêchant certains de trouver

le repos d'une douce nuit tranquille. Les croisades, les louanges des églises évangéliques ne sont pas non plus en reste. Elles troublent la sieste des voisins de ces lieux de culte. Les salles insonorisées sont encore un rêve.

Beaucoup rêvent de sortir des quartiers surpeuplés de la ville, de se construire une deuxième résidence à la périphérie, avec un grand jardin de gazon bien tondu, roulé et aéré ; d'avoir un peu de quiétude le soir, de respirer de l'air non pollué par la circulation routière et la fumée âcre des déchets brûlés à plusieurs coins de rue, d'être à l'abri de toute pollution sonore et olfactive et d'avoir un espace de jeu pour les enfants. À plusieurs endroits, l'aménagement postcolonial de la ville, souvent réalisé sans planification, n'a pas laissé assez d'espaces verts, se contentant de faire planter des arbres le long des rues.

Chaque matin, un flot de cyclistes et de motards envahit les rues de la capitale. À chaque carrefour, où des agents de roulage régulent la circulation, les feux de signalisation restent un luxe. Ils sont tout le temps des centaines à attendre que le policier les autorise à traverser le carrefour pour poursuivre leur trajet. La densité de la foule rappelle le départ du marathon de New York. Les automobilistes craignent de se faire verbaliser et restent un peu en retrait. Les deux roues, inéluctablement, s'agglutinent derrière l'agent de roulage, se glissant dans le moindre interstice possible pour lui mettre la pression...

Les nouvelles de cette contrée lui parviennent par différents canaux.

Ce matin, les rues sont vides ; la nuit, toute la nuit, des crépitements d'armes automatiques mêlés d'explosions sourdes ont plongé les citoyens dans la torpeur. Les messages de la nuit, via les réseaux sociaux, ne portaient que sur ça. Des questions à des connaissances militaires, des enregistrements audios de divers bruits d'armes, des vidéos de balles traçantes qui strient le ciel sombre de rayures de lumières éphémères, des invitations à la prière, des conseils sur l'attitude à adopter. Aucune radio ne diffusait des informations depuis le début de l'événement. On savait désormais quelle portée peut avoir l'expression « silence radio ». C'est comme si à la même minute toutes les radios avaient été interdites d'émission. L'attente se faisait angoissante et personne n'avait osé sortir

de sa maison. Les radios étrangères avaient annoncé la chose sans aucune précision, se limitant à révéler au monde ce qu'on savait déjà : des bruits d'armes et le silence...

Une levée de boucliers des quatre coins du monde contre les putschistes ne les avait pas fait reculer, le coup d'État avait été consommé. Une aile dure du parti au pouvoir mit à l'écart l'équipe aux affaires. Il lui fut reproché d'être d'intelligence avec des puissances étrangères, une trahison à la cause nationale. Le Parlement et le Sénat applaudirent. On pouvait d'ailleurs s'y attendre. Aussi longtemps que ces organes ne seront pas dissouts, que les intérêts directs des honorables ne seront pas remis en question, le monde autour peut sombrer, ils n'en ont cure.

Par ailleurs, la majorité parlementaire se range inconditionnellement derrière le chef de leur groupe ; il en est la tête pensante. Il consulte quelques caciques du parti, le reste n'est là que pour lever la main à sa suite et ne pas la lever quand il s'en abstient. Qu'il est bon d'avoir un timonier qui nous guide dans nos choix démocratiques ! Il est certain qu'il a été associé aux préparatifs du changement, ou tout au moins mis au fait de ce qui se tramait. Il en est de même au Sénat.

Tout à coup, toutes les radios se mirent à diffuser une même musique à l'honneur de la patrie. « Beau pays qui n'est jamais tombé dans les griffes de l'ennemi, tes vaillants fils se sont toujours battus pour toi et leur bravoure te préservera toujours... ». La fébrilité des réseaux sociaux s'accrut. En quelques minutes, toute la ville, et même au-delà, se mit à l'écoute. Certains avaient les oreilles collées au poste de radio, d'autres arboraient des écouteurs vissés à leurs oreilles, d'autres n'avaient opté que pour un écouteur, l'autre oreille guettant les bruits alentour. On ne sait jamais, il fallait rester aux aguets, ne dormir que d'une oreille. Il y en avait d'autres qui formaient un cercle autour d'un seul poste de radio et écoutaient en silence, sans oser un seul mouvement. On retenait même une toux ou un étternement. On osait encore moins roter. Partout, une écoute religieuse. L'heure était grave. Personne n'osait une blague comme ce peuple en a l'habitude pour détendre l'atmosphère. On retenait son souffle. Pour les plus âgés, ce n'était pas une première. Il y avait quelques années, avant le

sommet de La Baule, les coups d'État se succédaient quasiment tous les six ans. Les gens savaient qu'ils se terminaient parfois dans un bain de sang, parfois dans des disparitions mystérieuses, rarement sans pertes en vies humaines. Ils savaient aussi que, quelle que soit la personne qui accède au pouvoir, il n'y avait point de changement pour eux. Leur misère était le cadet des soucis des dirigeants. Bien sûr, chaque fois, les slogans étaient là, mais ça ne se limitait qu'à des déclarations tonitruantes.

L'hymne national fut joué et la tension devint palpable. Une voix métallique sortit des radios et la litanie habituelle se fit entendre. Le Parlement fut épargné, la Constitution suspendue. Que pouvait faire le peuple ? Se résigner, se plier à la volonté des plus forts, de ceux qui ont le monopole de la violence légitime qui n'est plus contestée, du moins pour un moment. C'est devenu quasiment culturel, la sagesse populaire affirme qu'on ne peut danser que sur le rythme du morceau que jouent les tambourinaires. Pour ce peuple, toute révolte est vaine. Des années de soumission inconditionnelle à l'autorité royale, qui avait droit de vie et de mort, qui était propriétaire et gérante de toutes les terres du pays et de toutes les vaches du royaume, ont neutralisé le réflexe de redresser la tête, devant l'injustice et les abus de pouvoir...

À force de s'informer sur le pays, Intliziyu en connaissait l'histoire et un pan important de sa culture ne lui était pas inconnu. Pourtant, il ne sera jamais considéré comme un spécialiste de la région. Qu'est-ce qui lui manquait ? Pourquoi d'ailleurs se révolter ? Ne dit-on pas que lorsqu'on fuit un village soumis à la loi de l'hyène, on tombe sous la houlette du lion ? On laisse les lions se battre pour l'espace vital, on se met à l'abri, et on attend de prêter allégeance au plus fort. Quelle résignation ! La paix, dit-on, est à ce prix : être docile et pacifique.

La décision tomba et le tira de sa rêverie :

« 156. En vertu de l'article... de la charte...

157. La Cour relève que l'arrestation sans une base juridique est arbitraire, que toute privation de liberté doit avoir une base juridique et être menée dans le cadre de la loi, que les aveux obtenus sous l'effet de la torture ne peuvent servir dans un procès, que l'exécution extrajudiciaire

et la torture constituent des crimes contre l'humanité, que le droit à la vie, la liberté d'expression, la liberté d'association et la liberté d'appartenance politique sont des droits inaliénables,

158. En l'espèce, la Cour reconnaît, concernant l'allégation relative à des arrestations arbitraires, celle à propos des exécutions extrajudiciaires, celle au sujet de la torture et celle concernant la privation des libertés, avec des preuves intangibles à l'appui pour chaque cas, que des organes de l'État de la République démocratique de Zuciya se sont rendu coupable de crimes d'exécutions extrajudiciaires, de torture, d'emprisonnement abusif, sans base légale, de privation de liberté d'expression de la presse privée... »

L'avocat se mit à savourer sa victoire qui était d'ailleurs prévisible. La défense avait affiché une piètre prestation, se réfugiant dans l'arrogance et refusant de répondre à certaines questions de fond. La Cour condamna la République démocratique de Zuciya à subir un embargo qui durera aussi longtemps que le pays n'aura pas :

- accepté qu'un mécanisme africain, en collaboration avec le pouvoir judiciaire du pays se charge d'établir les responsabilités, de juger et de condamner les coupables,

- démis de leurs fonctions tous ceux qui sont présumés coupables et dont les postes actuels pourraient servir à entraver la progression des enquêtes visant à établir les faits,

- suffisamment avancé dans le processus d'ouverture de l'espace politique et médiatique,

- entamé un processus visant à assurer l'indépendance du pouvoir judiciaire.

- accepté la présence d'une mission africaine d'observation qui s'assure d'une avancée significative du processus d'ouverture de l'espace politique, civil et médiatique.

- proposé un calendrier raisonnable des élections libres, démocratiques et apaisées pour remplacer les institutions issues du *putsch*.

Il fut aussi signalé que toute relation diplomatique avec tous les pays de l'Afrique était suspendue, ainsi que toute participation du pays à quelque activité que ce fût en lien avec les organisations régionales. La lutte n'avait

pas été de tout repos pour qu'arrive ce jour où la Cour avait un pouvoir de décision qui fut mis à exécution par les États souscripteurs à la charte qui l'instituait. Dès lors, l'Union avait cessé d'être un club de solidarité des dirigeants africains, pour devenir un organe de contrôle. Elle obligeait enfin les autorités suprêmes des nations africaines à rendre des comptes aux citoyens dont elles avaient la charge. Les magistrats de la Cour étaient élus par leurs pairs, chaque pays en envoyant deux. Aucun magistrat ne siégeait dans une affaire concernant son pays.

Et toute affaire concernant l'exercice du pouvoir était la bienvenue, de la malversation économique au captage des ressources du pays, de la privation illégale de liberté citoyenne, à l'exécution extrajudiciaire, en passant par les condamnations abusives. La cour ne chôma pas.

Il s'était battu pour la réouverture de l'espace démocratique et le respect des droits et libertés fondamentales : d'expression, d'information, d'association, d'appartenance politique... Une expression lui revint à l'esprit : « L'Afrique change, l'Afrique bouge » et une mélodie de chant chrétien se superposa à cette réminiscence : « Aube nouvelle/dans la nuit/pour sauver son peuple/Dieu va venir ». Et de se dire que même pour que l'eau devienne vin, il faut d'abord remplir les jarres d'eau.

LE PROCÈS DE MAMA AFRICA

DORCAS INSHUTI

Mademoiselle Maisha était malade. Très malade. Cependant physiquement elle se portait comme un charme et les amis et tous ceux qui avaient des yeux pour voir vantaient la fraîcheur de son teint, la souplesse de sa démarche et sa beauté de jeune fille sortant à peine de l'adolescence. Mais si son corps ne lui causait aucun problème, il en allait tout autrement de son esprit. Rien ne marchait de ce côté-là et elle savait bien pourquoi. Lassée de porter ce poids sur le cœur, sans personne pour l'alléger, elle prit une décision ultime et radicale pour trouver un semblant de soulagement. Elle allait, oui, porter l'affaire qui la tourmentait devant le tribunal. Même si elle savait bien que ce n'était pas une affaire que les tribunaux pouvaient régler. Elle allait au moins se confier, crier son désarroi et partager son fardeau avec d'autres personnes. Mais qui était le ou plutôt la coupable à qui la jeune fille voulait intenter ce procès ? Tenez-vous bien, elle voulait traîner sa mère, sa propre mère, devant la justice.

Un juge de sa connaissance accepta de l'écouter et la candeur des grands yeux de la jeune fille ne fut pas étrangère à cet engagement. Cependant, elle refusa obstinément de divulguer l'objet de sa requête. « Vous le saurez à la barre, Monsieur le Juge » fut sa seule réponse devant l'insistance du magistrat.

Les amis, les membres de famille, les voisins et même le vieux sage du village avaient accompagné Maisha au tribunal. Et même des curieux sans liens de parenté avec elle s'étaient joints au cortège. Cette accusation était en effet curieuse à plus d'un titre. La mère de la demoiselle était morte il y avait dix-sept ans de cela. Tout ce monde voulait percer le mystère

d'une telle démarche. De quelle maman s'agissait-il, d'ailleurs, puisque les relations complexes de la parenté africaine admettaient qu'un tas de personnes portent le titre de maman ? À moins qu'il ne s'agisse d'un traumatisme caché depuis longtemps et qui éclata subitement, dérangeant l'esprit de cette enfant si sympathique ?

Le jour J, à 8 heures précises, les juges arrivèrent dans la salle d'audience, avec tout le rituel d'usage. Le procès commença, sans tarder. À la prononciation de son nom, Maisha se leva et, d'une démarche ondulante qui attirait des regards envieux, elle se présenta devant la cour. On allait enfin savoir ce qui tenait ces gens en haleine.

La jeune fille jura de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Elle semblait si triste que tout l'auditoire le remarqua, malgré son regard serein. Elle plaidait sans avocat, car, semblait-il, elle avait jugé son affaire assez simple. D'une voix calme, cristalline, où perçait cependant une émotion mal dissimulée, elle exposa la façon dont elle avait été maltraitée par sa mère depuis sa naissance. Les trois juges du tribunal de Beni étaient visiblement impatients de connaître la suite.

L'un d'entre eux questionna la plaignante sur sa maman et les sentiments qu'elle avait pour elle. Maisha saisit l'occasion pour dévoiler enfin ses griefs. Elle était en larmes, la voix tremblante. Un silence de mort couvrait la salle d'audience où résonnaient ses paroles. Elles eurent un effet inattendu. Le greffier qui transcrivait la déposition de la plaignante n'en pouvait plus et pleurait lui-même comme une madeleine. Saisie d'angoisse, la jeune fille s'arrêta, mais monsieur le juge lui demanda de continuer.

« Maman nous a toujours endormis avec des illusions. Devant les pénuries que nous endurions, elle nous disait qu'il fallait patienter, que les lendemains seraient meilleurs. Pourtant rien ne venait et des jours, des mois, des années s'écoulaient sans que rien ne change. Nous, ses enfants, manquions d'eau potable, en dépit de la multitude de fleuves et rivières qui coulent chez nous. La pénurie d'eau s'est installée partout. N'est-ce pas une honte ? Je voudrais préciser ici que la mère qui est accusée et dont vous souhaitez tous connaître l'identité n'est autre que notre Maman Afrique. Malgré toutes les richesses dont regorge ta terre, jusqu'à quand,

Maman, resteras-tu le continent des pauvres, toi qui, en réalité, es le continent le plus riche dont le sol et le sous-sol sont pleins de ressources naturelles ? Le pétrole, le gaz, l'or, le diamant, le fer, l'uranium, le cuivre, le coltan, le lithium et le bois précieux devraient faire ta prospérité, Maman ! Jusqu'à quand ignoreras-tu la façon d'en faire un usage judicieux au profit de tes enfants ? Jusqu'à quand vas-tu brader ces richesses naturelles au détriment de tes fils et de tes filles ? Maman ! Ô, toi, dont la nature est si belle, pourquoi ne tires-tu aucune leçon de ton histoire ? Tu souffres de guerres incessantes et fratricides. Jusqu'à quand accepteras-tu de regarder sans rien faire tes enfants s'égorger et faire régner à la maison ce terrible déni de l'homme et cette perpétuelle instabilité politique ? Jusqu'à quand vas-tu tolérer ces politiques qui attisent la guerre et la division, pour laisser des vautours régner sur toi et t'exploiter ? Maman, berceau de l'humanité, continent aux richesses énormes, je t'aime. Cependant, je suis révoltée contre toi et, aujourd'hui, je le crie haut et fort. Je me révolte contre toi afin que tu deviennes meilleure. J'ose le faire parce que j'espère un changement de ta part.

S'il te plaît, Maman, réveille-toi, relève-toi, redresse-toi, propulse-toi. Oui, tu le peux, tu le pourras, si tu le veux bien. Relève-toi avec force, tu es spéciale, tu es bénie par la nature. Redresse-toi ! C'est possible de mettre un terme aux guerres perpétuelles. Ensemble, oui, c'est possible, Maman ! Avec l'aide de ta jeune population, qui est là pour t'accompagner. L'aide aussi de tes sages, héritiers de sciences millénaires, mais brimés dans leur élan. L'aide de tes artisans, de tes mères aimantes, de tes peuples dynamiques même s'ils sont trahis. Tu peux compter sur tout ce monde. Il est temps de rallumer les étoiles dans ton ciel.

Maman, pour te donner des exemples plus précis, quand comprendras-tu que l'instabilité qui touche l'est de la RDC te vise aussi ? N'est-ce pas toi qui nous apprend que quand l'œil pleure, la main vient toujours essuyer ses larmes ? Tu ne réalises toujours pas que chaque pays de tes Grands Lacs est une partie de toi, Maman ? Quand est-ce que les peuples des Grands Lacs cesseront de s'entretuer ? Quand est-ce que nous, tes enfants, serons libres de nous fréquenter facilement ? Quand est-ce que nous,

peuples des Grands Lacs, pourrons nous entendre ? Ne trouves-tu pas que ces conditions sont nécessaires pour ton propre épanouissement ? Ne trouves-tu pas qu'il est temps de vivre ensemble et de dire STOP à la violence ? Maman, réveille-toi, relève-toi, redresse-toi, il est temps de changer. Au lieu d'ignorer la réalité, nous voulons apprendre, au lieu d'être tristes, nous voulons sourire, au lieu de nous détester, nous préférons nous aimer. Mais qui peut apprendre tout cela à tes peuples si ce n'est pas toi, Maman ? Pour ne pas abuser du temps de Monsieur le juge, je m'arrête là. »

L'avocat de la défense qui était aux aguets, un sourire narquois aux lèvres, avança vers la barre où il jura à son tour de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Après un petit moment de silence, tout le monde se mit à chuchoter. L'homme à droite de celui qu'on appelait « Monsieur le Président » fit un rappel à l'ordre : « Silence dans la salle ! »

« ... il faut arrêter la désinformation et la manipulation, dit l'avocat, le problème ici n'est pas ma cliente ou votre soi-disant Maman. Comment, par ailleurs, osez-vous vous retourner contre votre Maman ? Et dans quel intérêt ? Que n'a-t-elle pas fait pour vous ? Monsieur le Président, permettez-moi de dire ceci : “Maisha est une petite fille gâtée et ingrate.”

– “Objection”, tonna l'homme assis à gauche de Monsieur le Président.

– Monsieur l'avocat, veuillez utiliser un langage plus convenable et respectez cette jeune dame, ordonna le président. »

Comme s'il n'avait rien entendu, l'avocat du prévenu poursuivit sa plaidoirie avec arrogance : « Monsieur le Président, elle a mentionné des guerres incessantes, des famines, de la pauvreté... Je ne voudrais pas être désobligeant, mais mademoiselle doit savoir que c'est elle-même et vous aussi tant que vous êtes qui nourrissez ces terroristes. Ces gens-là vous connaissent, et vous les connaissez. Ils s'approvisionnent chez vous et tout autour de vous et vous accusez Maman Africa ? Il faut arrêter de les nourrir. Ils se gavent chaque jour et forcément quelqu'un leur vend ces denrées. Qui est-ce, je vous le demande ? C'est toujours votre Maman ? C'est à vous d'être très vigilants, de surveiller ce qui vous appartient. Autre chose, les désordres, cela peut arriver n'importe où, à n'importe qui et à n'importe quel moment. »

Entendue comme témoin, madame Furaha, la tante maternelle de la jeune Maisha, soutint sa nièce et le tribunal constata que le témoignage déposé par cette femme mûre était convaincant et pertinent, car elle était âgée de 18 ans à la naissance de Maisha et était en mesure de discerner le bien et le mal.

À la fin des plaidoiries, le juge donna la date du verdict. Il expliqua à Maisha que le jugement contiendra le résumé des faits du litige ainsi que les demandes et arguments des parties. Le jugement, ajouta-t-il, sera motivé. Sur ce, le juge leva la séance et tout le monde rentra chez soi, impatient de la date comme du contenu du verdict. Un verdict qu'en réalité tout Africain attend depuis longtemps.

LES TAM-TAMS DE LA CONCORDE

AUGUSTIN GASAKE

Il était une fois une méchante sorcière qui s'appelait Bukene. Elle était très laide, laide à faire fuir les chauves-souris, avec ses dents pointues comme des crocs d'hyène et sa robe sale à l'odeur de pis de pigeon, qu'elle lavait une fois par mois. Elle habitait une vieille cabane, tout près de la rivière Ruhwa, dans la vallée du Bugarama et elle aimait jeter de mauvais sorts à tous ceux qui ne l'écoutaient pas.

Un jour, alors qu'elle voulait traverser la rivière pour aller chercher ses sortilèges de l'autre côté, elle vit des bergers qui gardaient des vaches. L'un des bergers tenait dans ses bras un veau qui venait de naître, et sa mère marchait derrière lui. La méchante sorcière tira de sa ceinture une liasse de vieux billets qu'elle donna au jeune homme en lui disant : « Prends ça et donne-moi la vache et le veau pour faire mon repas. Avec chet argent tu pourras acheter des beignets, des arachides ou de la canne à chucre, pourquoi pas. » Les autres bergers avaient suivi la scène et voyaient bien que la femme menaçait leur compagnon. Celui-ci, connaissant bien la sorcière, avait peur et tremblait en se demandant comment faire pour lui échapper. Il regardait la rivière Ruhwa sans expression. Mais la sorcière avait deviné son intention de traverser de l'autre côté pour se réfugier au Burundi voisin. Alors elle fit un pas, puis deux pas vers le jeune pour lui arracher le veau : « Fais vite, maudit garçon, lui dit-elle, car mon argent vaut plus que le veau et sa mère. »

Alors l'enfant pointa son doigt vers Bukene en disant : « Si je vous donne le veau et sa mère, mon père là-bas pourrait me donner une fessée

et me chasser de sa maison. » La sorcière se retourna pour regarder la direction qu'il avait indiquée derrière elle. Le jeune fit signe aux autres bergers puis se jeta dans la rivière, tenant fermement d'un bras le veau sur ses épaules et faisant des brasses avec l'autre bras. La vache mère l'avait suivi dans la rivière, avec une force qui faisait barrage au courant d'eau.

Quand Bukene se retourna, le jeune et ses animaux étaient presque sur l'autre rive, et les autres bergers avaient regroupé le reste du troupeau, prêts à se défendre contre cette femme, au cas où elle les attaquerait. Au lieu de cela, elle se jeta à son tour dans la rivière. Mais comme elle ne savait pas nager et que le courant était fort, elle fut rejetée sur la rive après avoir avalé une bonne quantité d'eau boueuse de la Ruhwa. Et voilà la grenouille avalée, Bukene perdit connaissance.

Profitant de cette situation, les autres bergers avaient fait traverser les troupeaux et rejoint leur compagnon. Ce dernier les avait conduits dans l'enclos d'un vieil homme aux cheveux gris, qui habitait l'autre rive de la Ruhwa. Quand la sorcière reprit connaissance, elle ne vit ni vaches ni bergers. Ils avaient disparu. Alors, jalouse de ces hommes aux bustes nus, solides et gardiens des secrets de la vache, elle jeta un mauvais sort à la rivière et à la colline qui les avaient cachés : « *Ayiweeeee, barancitse bo kicwa n'amacinya yishe imfura yanjye Bushonono. Apuoooooooooh*⁷. »

Elle tira un gri-gri de sa ceinture et, le frottant entre les paumes de ses mains, elle proféra cette maudite incantation : « L'orage s'abattra là-bas, la pluie tombera durant deux ans, elle sera pleine de bourrasques et la tornade détruira tout. Le soleil va brûler les plantes et les affamés rempliront les collines et les vallées du Bugarama et de Rugombo. Gri-gri maudit, gri-gri, mon amour, envahis la colline, sèche cette rivière Ruhwa et fais saillir les rochers dans tout le lit de la Ruzizi. Va, fais coucher les hommes de travers, que les vaches ne donnent plus le lait et que leurs trayons sèchent comme des tiges de bois. Donne-leur ouomrh, la mort, la guerre, la famine, que chaque case devienne un cimetière. Mon gri-gri, chéri, je t'offre un

mouton, installe la souffrance et la haine dans toutes les cases. Hommes, femmes, enfants, voici l'apocalypse ! »

La colère avait fait rougir ses yeux comme un tison enflammé ; elle pleurait silencieusement comme un bébé. Fatiguée, elle s'endormit sur la rive. À son réveil, la nuit était depuis longtemps tombée. Elle se leva avec peine, prit son bâton et rentra chez elle en psalmodiant des mots incompréhensibles. Ainsi le sort fut jeté. Durant toute une semaine, le soleil avait refusé de rentrer chez lui, là-bas, à la cime des montagnes ; il brûla tout, sans discontinuer. Après le soleil, la pluie tomba durant deux semaines, deux longues semaines. Ce fut cette mauvaise pluie pleine de grêles et de tornades qui inonda toutes les vallées, et l'érosion qui en résulta fit de tels éboulements que les gens, ceux qui purent en réchapper, furent obligés de fuir leurs collines, abandonnant derrière eux leurs biens dans des cases en piteux état.

Les femmes, les enfants, les hommes endurèrent les plus grandes souffrances. On ne pouvait plus sortir pour aller chercher manioc, patates ou pommes de terre, et les poissons nageaient avec des cadavres de rats, dans la boue des torrents. Les gens mangeaient des peaux de vaches séchées, gardées sur des étagères en bois sous lesquelles dansait le feu. Mais cette maigre réserve s'épuisa très vite. Alors ils attaquèrent les souches de bananiers. Ils les arrachaient, les épluchaient et les mangeaient sans sel. Où vouliez-vous qu'ils trouvent du sel ?

Lorsque certains traversaient la rivière Ruhwa pour aller chercher de la nourriture dans le pays voisin, les gens les chassaient à coups de bâtons, en criant qu'ils étaient à l'origine de leurs maux. Et comme le malheur tire toujours la queue d'un autre malheur, la famine céda la place à la guerre.

La vieille sorcière était parvenue à convaincre certains hommes que le Burundi avait razié les vaches du Bugarama et qu'ils devaient, s'ils voulaient que l'on continue à les appeler de vrais hommes, attaquer les villages de l'autre rive de la Ruhwa et ramener les vaches qui leur avaient échappé. Le vieil homme qui avait hébergé les jeunes bouviers et leurs troupeaux cherchait désespérément comment les reconduire chez eux. Il avait réuni tous les habitants pour les informer du problème, mais

7. Ayiweeeee, ils m'échappent. Qu'ils crèvent de la dysenterie qui a tué mon fils aîné, Bushonono. Apuoooooooooh.

ils n'avaient pas encore fixé le jour pour raccompagner les visiteurs. Un matin, au moment où les coqs sortaient des poulaillers pour annoncer le lever du jour, quelqu'un qui avait entendu des cris de guerre donna l'alerte. Alors les hommes se levèrent d'un bloc et saisirent leurs armes pour affronter les assaillants. Les jeunes qui se croyaient intrépides tombèrent sur le champ de bataille. Des femmes furent violées et certaines furent faites prisonnières et emmenées de force dans la vallée de Bugarama. Les vaches, si elles n'étaient pas découpées à la machette et mangées dans des brochettes cuites sur un feu allumé par des cyniques, étaient brutalement conduites dans le courant de la rivière et forcées de retraverser vers l'autre rive. Sur les collines vertes, des torrents de sang coulaient. Ceux qui pouvaient traverser la Ruzizi pour se réfugier au Congo voisin avaient plus de chance de survivre à la barbarie des forgerons de la haine, adeptes de la sorcière Bukene.

Partout, on entendait des cris et des lamentations. Les rescapés pleuraient leurs trépassés, les réfugiés fuyaient la mort qu'ils avaient laissée derrière eux. Des corps inertes jonchaient encore les rues et les cœurs. Et dans la brume et le brouillard du Kivu, les hommes se battaient pour un rien. Les femmes se regardaient avec dédain, comme si elles étaient des diabesses et leurs dents grinçaient comme des scies. Le marché qui, jadis, réunissait les villageois, pour échanger des produits maraichers et des tubercules, était devenu un espace où des langues tranchantes comme des lances débitaient la rancune, la vengeance et l'intolérance. Un morceau de patate refusé ou une calebasse d'urwagwa, la délicieuse bière de banane, non accordée suffisait à raviver la haine.

Pendant que l'ivraie poussait sur les collines et dans les cœurs, la vieille sorcière, assise au milieu de ces jeunes ensorcelés, continuait de battre le tambour de la haine auquel répondaient d'autres tambours sur l'autre rive de la Ruhwa. Elle continuait de remplir de méchancetés les corbeilles, les paniers, les pots de lait et les barattes. De l'autre côté de la rivière, les bergers pleuraient sans cesse et les cicatrices refusaient de se refermer. Des chats noirs miaulaient à minuit, des hiboux hululaient et l'on entendait leur chant de malheur sur les toits. Un matin, la pluie s'arrêta. Le soleil se

leva. Ses rayons bienfaisants dissipèrent la brume rouge que la nuit noire avait étendue sur l'herbe verte des collines.

Un jour, le vieillard aux cheveux gris, aux joues creuses et qui n'avait plus une seule dent dans la bouche décida d'agir. Sa peau était tannée par le soleil et cette guerre fratricide avait fini par avoir raison de sa maigre résistance. Il se dit qu'il fallait faire quelque chose avant que l'inéluctable ne l'emporte. Il fit appeler les hommes des deux côtés pour leur livrer son dernier message avant, dit-il, de faire un long voyage.

Au début, la méchante sorcière empêchait les invités de traverser la maudite rivière, en leur racontant que les gens d'à côté avaient volé leurs vaches et qu'ils n'avaient rien d'autre à faire que de les lui ramener. Mais finalement, quand elle apprit que le vieillard venait de décider d'aller la voir en personne, elle prit peur et accepta de libérer les hommes pour qu'ils répondent à son invitation de réconciliation.

Le jour de la rencontre, il étendit sur le sol une peau de léopard et demanda aux hommes de s'y asseoir et de caresser les calebasses de bière de sorgho généreusement offertes. Les jeunes hommes, torsos bombés et épaules courbées par des carquois remplis de flèches, étaient venus comme s'ils allaient en guerre. Dans les cases de l'arrière-cour, des marmites murmuraient sur le feu et des filles, bien dodues, ondulèrent des hanches. Le vieux sage, sa pipe coincée entre les poches de ses joues, méditait longuement. Puis, lorsque le silence devint lourd comme une chape de plomb, il leur montra avec ferveur que la peau de léopard n'était pas si petite et que celui qui a raboté les cœurs ne les a pas taillés à la même mesure. Il leur révéla ce qu'il lisait au fond de leurs cœurs et sur leurs visages : « la haine, la rancune, l'intolérance, la souffrance. » Oui, il lisait dans les cœurs comme dans un livre ouvert, ce vieillard instruit par les nombreuses saisons de soleil, de pluie, d'abondance et de famine, de joies et de misères, de noblesses et de trahisons. Il était vain d'essayer de lui mentir. « Au fond de vos cœurs, ajouta-t-il, je vois la peur, les remords, les scrupules et la vengeance. »

Sa voix se fit plus grave. Il scruta l'assemblée et sa parole sonna comme un ordre ultime : « N'écoutez pas avec vos oreilles si vous avez un cœur

dans vos poitrines. Vous venez de partager la bière, mais vous n'avez pas rempli vos ventres. Si vous regardez au fond de cette cruche, vous verrez qu'il reste encore de la lie. La bière, c'est la vie que vous détruisez, et la lie, se sont ses racines tenaces. Vous ne pouvez pas continuer à détruire la vie et vous ne pourrez jamais la déraciner complètement. Il restera toujours une racine qui va pousser et, même dans la bataille, vous aurez besoin de cueillir les fruits de la vie. Ce que vous faites là, je vous le dis, ça n'a plus d'importance. L'heure est venue où vous devez vous libérer, vous dépasser, car vous êtes tous nés d'une même mère. Vous êtes des frères. Que chacun embrasse sincèrement son voisin. N'écoutez plus cette sorcière qui vous pousse à vous haïr, car demain, quand elle partira, il n'y aura plus assez de bouses pour fertiliser vos champs. Alors qui va vous sauver de la famine qu'elle vous laissera comme héritage de la haine ? Notre pâturage est assez vaste pour accueillir toutes les vaches du Bugarama, mais il vous sera difficile de faire traverser leur lait de l'autre côté de la rivière de la haine, pour nourrir vos enfants. »

Le sage s'arrêta un moment, imposant un silence semblable à celui du vent dans un cimetière. Il caressa le manche de sa pipe en faisant, de ses yeux rougis, le tour des visages graves qui n'osaient point se regarder. Et, après une profonde respiration, il continua son sermon : « Je ne vous permettrai plus de découper des veaux innocents à coup de machettes, à cause de cette méchante chauve-souris qui vous a envoutés. Je vous le dis, donnez-vous la paix et l'amour. Partagez le bonheur et le malheur. Un adage de nos ancêtres nous dit : si la case du voisin brûle, ne vous couchez pas si vite, car le vent, la flamme et la fumée sont de mèche avec le feu ; et vos cases, ne l'oubliez pas, sont en paille. S'il y a un mort dans la case voisine, ne vous réjouissez pas en applaudissant et en battant les tambours. N'affichez pas sur vos lèvres un sourire de joie, car la mort n'a pas de cœur. La mort n'a pas de préférence et des larmes effaceront vos sourires. L'œil qui parle au cœur guérit les plaies qui pleurent ; et les fils qui cousent le tissu du temps dévoilent les jours l'un après l'autre. Le devoir de l'amour coule dans vos veines. Regardez mes mains à la peau ridée, elles ont la forme du manche de la houe ; les champs ont courbé mes os.

Les rochers ont façonné mes pieds nus et les racines des arbres ont réglé la longueur de mes ongles sur la taille de mes orteils. Ces cheveux que j'ai sur la tête, c'est le soleil et la pluie qui les ont rendus gris et ont planté dans mon cœur un grenier de sagesse. Y a-t-il quelqu'un, parmi vous, qui, pour prouver sa force, peut seul arrêter le cours de la rivière Ruhwa et assécher son lit ? Dites-moi s'il y a parmi vous un homme capable de briser contre son genou toutes vos lances liées ensemble ! »

Il fit une petite pause, baissa la tête puis la releva vivement et enchaîna : « Une seule bouche ne peut boire à deux chalumeaux. Une seule main peut vider une marmite, mais elle ne peut pas soulever un panier rempli de patates. C'est la concorde qui fera de vous de vrais hommes et c'est la discorde qui fera de vous des diables. La violence vous emmènera droit vers la mort et vous serez la risée du monde entier. Allez en paix. Sachez bien que seul l'amour vous fera revivre là où la lance vous persécutera. Rester unis est le seul chemin qui vous conduira à la paix quand, par égoïsme, elle s'est égarée, fuyant les pointes de vos épées et de vos langues de vipère. La discorde mène toujours au cimetière et la rancune et la haine sont les armes du diable. Levez-vous et, en partant, laissez vos lances et vos épées dans mon arrière-cour. Vous y trouverez des bâtons de bergers pour ramener vos vaches chez vous. Vous êtes jeunes, vous êtes forts et c'est le travail qui fera de vous des hommes honorables. Et souvenez-vous que celui qui refuse d'écouter ne refuse pas de voir. »

Dès qu'il eut fini son incantation, il ferma ses paupières. Un à un, les hommes sortirent sans un murmure, en un défilé silencieux, derrière la case du vieux sage. Pour rejoindre le pâturage où paissaient tranquillement les vaches, les hommes de Bugarama devaient passer devant les maisons alignées des hommes de Rugombo. Au milieu de ces maisons se trouvait celle du chef de village. Quand les hommes du Bugarama arrivèrent devant sa maison, il leur demanda d'entrer pour l'aider à soulever un objet qu'il ne parvenait pas à déplacer. Étonnés, ceux-ci entrèrent dans sa maison pour y trouver des gens assis autour d'une grande cruche de bière. Le chef du village les invita à la partager avec leurs voisins pour, comme il le disait, remercier le sage qui les avait rassemblés et réconciliés.

On n'a pas retenu le nom de celui qui a entonné le premier un chant ni celui qui a apporté des tambours, mais on a entendu des cris de joie qui traversaient la Ruhwa et tout le Bugarama jusqu'au-delà de la Ruzizi. La fête dura toute la journée et toute la nuit puis, le lendemain, les bergers ramenèrent les vaches. En passant devant la cabane de Bukene, ils remarquèrent, à travers la petite porte de la case entrouverte, que des herbes épineuses avaient poussé dans la cour où courraient des rats gigantesques.

La sorcière avait disparu on ne sait où et personne ne la revit plus. Mais les gens ne manquaient pas de se demander où elle était allée, craignant que, peut-être un jour, elle revienne encore leur jeter ses terribles mauvais sorts.

Ils nourrissaient des craintes pour rien. Car lorsqu'elle entendit les cris de joie ponctués de bruits du tam-tam de la concorde, de chaque côté de la Ruhwa, elle entra dans une colère folle, une colère à renverser un éléphant. Alors, elle prit son sac rempli de sortilèges et sa planche à incantation et elle alla se cacher au fond des forêts, là où les hommes ne pourront plus jamais la croiser. Et depuis ce jour, la paix et la concorde ne quittèrent plus les pays riverains de la vallée de la Ruzizi et de la Ruhwa.

LES ROSES DU MALHEUR

ÉPIMAQUE NIYIFASHA

Cette journée avait été spéciale. Catherine, une vieille femme au visage ridé, était assise à l'entrée de sa maison. La natte semblait tissée exprès pour aller jusqu'à ses fesses. Elle était renfermée sur elle-même et taciturne. L'idée qui l'habitait l'avait si totalement accaparée qu'elle avait oublié de retirer sa pipe de sa bouche édentée, pendant cinq heures. Si cela était en son pouvoir, elle aurait maudit la nuit et laissé le jour perdurer pendant des semaines. Le crépuscule était pour elle terriblement gênant et triste. Elle se demandait si cette nuit qui venait ressemblerait à la précédente ou si le problème qu'elle appréhendait serait plus difficile à supporter que la veille. Pour elle et pour quelques autres aux alentours, il était préférable de profiter du temps frais et encore calme de cette nuit-là, plutôt que de mourir des tremblements de terre qui avaient secoué aussi bien les étables minables que les châteaux cossus.

À peine le soleil s'était-il endormi qu'Aline et son père, Bongo, se sont rendus chez Catherine. Ils étaient inquiets pour sa vie et Aline avait suggéré de passer une nuit avec sa grand-mère, ce que Bongo avait refusé. Il ne savait, en effet, jusqu'à quel point il aurait pu paraître idiot, s'il avait laissé sa fille de dix ans avec une vieille femme tourmentée et faisant face à une catastrophe aussi dangereuse qu'un séisme. Comment pourrait-il d'ailleurs défendre cette position auprès de Mahoro, sa femme ?

Ils se sont donc assis tous les trois, ont bavardé pendant un moment et analysé la situation, mais ils n'ont pu trouver le moindre prétexte pour continuer à s'attacher à leurs maisons. Ils ont normalement décidé de passer la nuit tous ensemble. « Mamie est seule ! » pensa Aline. Elle aussi

était effrayée et frissonnait, non pas tellement à cause de l'air frais qui les enveloppait.

« Merde ! s'exclama Catherine qui avait peur comme un gosse isolé, surpris par la nuit.

– C'est revenu, papa ! Aline avait également l'air atterrée.

– Ne t'inquiète pas, ma fille !

– Pourquoi est-ce toujours en mai ? cria Catherine comme si elle était toute seule dans la maison. Mais elle vit aussitôt sa petite-fille à ses côtés et un léger sentiment de honte la saisit. Auparavant, elle avait affirmé à Aline qu'elle allait calmer les choses jusqu'à ce qu'elle puisse s'en sortir, mais en ce moment elle semblait dépassée par les événements, à tel point qu'elle éclata et fit ce vacarme qu'Aline ne pouvait manquer d'entendre. »

Cependant, elle avait réellement des raisons de détester le mois de mai. En mai de l'année précédente, elle avait pleuré son mari qui venait de mourir. Ce malheur l'avait aussi éloignée de cette maison qu'elle aimait tant. Ce n'était certes qu'un domaine dans lequel Barongo, son homme, offrait des sacrifices auxquels elle ne croyait pas vraiment. Une femme chrétienne ne pouvait porter foi aux dieux de la chance et de la richesse qui étaient cachés dans les piliers de ce « château » au toit de chaume, mais l'amour de la famille et l'honneur de son mari lui imposaient comme devoir de soutenir le palais que Barongo lui avait laissé en héritage. Les derniers mots du défunt avaient été très explicites : « Femme, garde ma maison propre et sainte, ainsi, je serai honoré où que je sois, enfer ou paradis ! » Elle la balayait donc chaque matin sans faute et elle s'était juré d'y passer le reste de ses nuits.

Ce mois de mai pourrait l'emporter aussi. Personne ne devrait oser passer une nuit dans la maison en de telles circonstances. Pour ne pas enfreindre sa promesse, allait-elle se suicider ? Apparemment, c'est cela qu'elle semblait choisir. Elle était tellement loyale et si têtue qu'elle préférait mourir plutôt que de quitter le palais de son homme. Mais les secousses de ces temps-là ébranlaient pierres, monts et lacs. C'était insupportable et cette grand-mère vivait un véritable dilemme. Son fils Bongo lui demanda de les accompagner pour aller tranquilliser Mahoro,

sa femme. La vieille grinça des dents, visiblement embarrassée, et ne dit rien. Bongo répéta la suggestion et la Mamie secoua la tête en signe de refus. Elle avait juré de ne pas quitter sa sainte maison. Plutôt mourir que renoncer à son serment. Bongo le savait et il connaissait suffisamment sa maman pour savoir ce qui se tramait dans sa tête. Force fut de la laisser seule et de rentrer chez lui.

Vers neuf heures et demie, cette nuit-là, un tremblement de terre les visita et fut d'une colère terrible. Il secoua des montagnes et détruisit des maisons. Des gens tout autour coururent dehors pour sauver leur peau et certains s'enfuirent tout nus. Enfer et damnation ! Beaucoup de femmes laissèrent derrière elles leurs enfants, leur argent et leurs bibles. Personne ne savait par quel chemin passer ou quelle direction serait la plus sûre ! La seule préoccupation était de partir, peu importe le lieu où les pas de chacun allaient le diriger, en enfer ou au paradis.

La fidélité de Catherine ne tint pas ! Elle se retrouva dans le centre commercial avant même que Bongo et sa fille ne l'atteignent. Ils furent tous sidérés de la trouver là. Dieu soit loué ! Elle a enfin quitté le palais ! Le cœur de Mahoro bondissait de joie. Elle ne pouvait pas encore en croire ses yeux. Mamie quittait sa maison ! C'était un vrai miracle. Les gens marchèrent toute la nuit, de Goma en direction de Rubavu, la ville rwandaise proche. Certains appelaient des amis qui pouvaient leur réserver un logement payant dans de petits motels. D'autres sollicitaient des familles amies qui pourraient les soutenir pendant un certain temps. D'autres encore n'avaient aucune idée de ce qu'ils allaient faire, dès que le malheur serait conjuré. Fuir l'éruption était leur priorité absolue, pour le reste ils verraient après.

Heureusement, la femme de Bongo était de nationalité rwandaise. Sa colline de naissance s'appelait Mahoko. Pas étonnant qu'elle ait mis la main sur Bongo, l'ancien vendeur de chaussures du marché de Rubavu. Ils s'étaient heurtés au moment où Mahoro était préoccupée de s'acheter une belle paire de chaussures et parcourait la rangée des souliers étalés dans un coin du marché. Bongo l'aperçut et, par méprise, la pinça dans le dos en sifflant : « Claire ! » Il remarqua vite son erreur. Mais dans sa fierté

féminine, Mahoro ne lui accorda même pas un regard et laissa le jeune homme confus. Il se croyait la risée du voisinage à cause de son geste indécent.

« Limbisa ngai ! s'excusa-t-il.

– Que dis-tu ? rétorqua la jeune fille qui ne comprenait pas le lingala.

– Je suis vraiment désolé ! Tu ressembles vraiment à ma vieille amie, Claire. Je... je... je suis désolé, vous... vous vous ressemblez tellement ! Vous... vous cherchez des paires de chaussures ? Kardashian est un nouveau style de souliers. Cela vous conviendra. Je parie ma famille... Le modèle aura fière allure sur vous... S'il vous plaît, essayez ceci. »

Il s'interrompit et montra du doigt des chaussures noires qui se trouvaient à proximité de Mahoro. Elle refusa sa suggestion, mais le regarda en souriant. Elle avait pitié du vendeur innocent qui se comportait à l'inverse du mythe tenace du Congolais féroce et entêté, mais travailleur infatigable. Il fit scintiller ses yeux et les fixa sur Mahoro. Tous deux se mirent à sourire. La jeune fille oublia son voyage et s'arrêta pour discuter avec ce jeune monsieur. Après quelques mois de visite, les deux célibataires qui ne se quittaient plus commencèrent à planifier un événement agréable et doux qui demanderait à Mahoro de déménager. Dès que la nouvelle des fiançailles fut connue, elle déclencha un tollé chez les Rwandais. Le mythe négatif du Congolais rusé et voleur remonta à la surface. Ainsi que d'autres balivernes du même genre. Mais le couple tint bon et les familles finirent par lâcher du lest et les laisser se marier.

Mais revenons à la fuite échevelée que nous avons interrompue. Mahoro en tête conduisit la famille et ils atteignirent sains et saufs la demeure des beaux-parents. Ce matin-là fut inoubliable. À l'aube, dès leur arrivée, le petit-déjeuner fut servi puis tous les visiteurs furent invités à prendre un repos dont ils avaient le plus grand besoin.

Uhiriwe, la mère de Mahoro, n'avait jamais pensé que Catherine pourrait un jour mener ses pas vers le Rwanda. Les relations des deux grands-mères n'avaient pas toujours été des plus cordiales. Mais elle ne pouvait pas garder sa fille et son gendre et ensuite chasser le reste. Elle devait être humaine. La dispute qu'elle avait eue avec eux n'était pas si

pesante qu'elle puisse haïr les familles. Elle se comportait avec gentillesse comme elle le faisait dans son jeune âge.

Six heures avaient suffi pour combler le besoin de sommeil. Les fugitifs et la belle-famille du Rwanda s'assirent ensemble sur une natte et commencèrent à parler des bouleversements de la nature qui occasionnaient tout ce branle-bas. Ils étaient tous étonnés de ce qui se passait sur leur terre. Cependant, ils étaient heureux et avaient oublié leurs soucis lorsqu'ils avaient vu leurs petits-enfants, garçons et filles, en train de jouer sur le sol. C'est maintenant que les deux familles comprirent enfin qu'elles se trompaient en entretenant des querelles inutiles. Elles se rendaient compte un peu tardivement que l'amitié pour être vraiment utile au cœur de l'homme devait traverser les frontières.

Catherine bénissait le Ciel de lui avoir donné une belle-fille rwandaise qui était en train de sauver sa famille. Uhiriwe aussi était heureuse que Mahoro soit merveilleusement prise en charge. Heureuse aussi de revoir sa petite-fille, Aline. Bien que les deux vieilles femmes se sentaient toutes les deux coupables, aucune n'osa rompre le silence ou aborder le passé, afin d'accomplir l'acte salutaire de la réconciliation. Mais ce n'était que partie remise, car les grands-mères y pensaient et n'attendaient que le moment propice pour le faire.

L'AMOUR DE MA VIE

ROSINE UMUHIRE

Il est 8 h du matin. J'hésite toujours entre me réveiller et aller affronter mon père (ce qui, j'en suis sûre, va se passer) ou rester encore dans mon lit et rêver de mon prince. Mon Charo. J'ouvre les fenêtres de ma chambre et je contemple la beauté du jardin de maman. Mes yeux regardent et voient les chrysanthèmes et les roses qui régulent le regard, mais c'est mon cœur qui n'y est pas. Je pense à ce qui doit m'arriver si je sors de ma chambre et je maudis le jour où ma cousine est venue vivre avec nous. Ne me comprenez pas mal, j'adore ma cousine, mais je hais la façon dont elle applique à la lettre tout ce que mon père lui dit, surtout lorsqu'il s'agit de quelque chose de répugnant pour moi : l'obligation de haïr nos voisins sans aucune raison valable.

Mais qu'est-ce qui m'avait pris pour aller raconter à Ciza que j'aimais Charo ? Je savais pourtant quelle était son opinion sur nos voisins. Elle pense que ce ne sont pas des gens fréquentables. Et quand je lui demande ce que sa religion enseigne à propos de cette aversion, elle répond que sa religion ordonne également aux enfants de respecter leurs parents et que nous devons obéissance à son oncle, c'est-à-dire mon père.

Je m'assois sur mon lit et j'ouvre mon album. Si je dois mourir aujourd'hui, eh ! bien, que je meure avec le souvenir de mon prince. Je regarde la seule photo qui me rend heureuse depuis quelque temps. Mon Charo. Oh, quel regard ! De beaux yeux et des pommettes si attrayantes. Et ce sourire... Oh ! mon Dieu ! Mon cœur bat la chamade rien qu'en contemplant cette photo. Je compte mémoriser chaque trait de son visage pour au moins garder une pensée positive du monde avant ma mort.

Car si je continue à désespérer ainsi, je vais mourir, c'est sûr. J'aurais aimé posséder une plus grande photo de Charo, mais, évidemment, ce n'est pas possible.

Mais comment Ciza, ma cousine, a-t-elle pu me faire avouer le secret de mon amour que je gardais jalousement dans mon cœur ? C'est une longue histoire. Je me rappelle juste le regard de la jeune fille quand elle a vu cette photo sous mon oreiller. Je n'avais guère d'autre choix que de lui avouer mes sentiments. Elle était ainsi entrée presque par effraction dans mon jardin secret et je n'étais plus du tout rassurée. Je chasse autant que possible la peur qui m'envahit même si mes rêves de l'avenir s'embrouillent de plus en plus. Quel serait cet avenir si Charo savait que je l'aimais ? Quelle serait ma vie s'il pouvait m'aimer à son tour ?

Je suis tirée de mes rêves par un toc-toc sur la porte et une voix qui claironne : « Bien réveillée, Wabi ? Mon oncle te demande ». C'est ma cousine, cette balance ! Elle a sans doute tout raconté à mon père. Sinon pourquoi n'ose-t-elle pas entrer dans ma chambre ? Et puis, depuis quand a-t-elle décidé de frapper avant d'entrer ? Nous n'avons pas de secret l'une pour l'autre. On se dit presque tout, mais, depuis hier soir, c'est comme si elle se tenait à distance et ne voulait pas me parler. Et voici maintenant qu'elle frappe à la porte et qu'elle n'entre même pas. Ça ne signifie qu'une chose. Elle a tout raconté à mon père et c'est pour cela qu'il me fait appeler. Il a probablement invité aussi mon oncle et les deux vont former un comité disciplinaire pour me cuisiner. Et que sais-je encore ? Je dois m'attendre à tout.

Avant de sortir, je prends la photo de mon prince et je la regarde longuement, peut-être pour la dernière fois. Oh ! Charondagwa. Le garçon le plus aimable, le plus sympathique, le plus génial, le plus charmant, le plus... Je manque de qualificatifs. Mais il est aussi, malheureusement, le plus inaccessible. Mon père va probablement se servir de sa lance et, bientôt, je ne serai plus de ce monde. Donc, avant que je parte, je vais vous raconter mon histoire ou plutôt l'histoire qui fait qu'aujourd'hui, je vais peut-être me retrouver dans le royaume des esprits.

Je m'appelle Wabigwa. J'ai 17 ans et je suis l'aînée d'une famille de trois enfants, toutes des filles. Nous vivons dans l'aisance et nous sommes

heureux. Ma mère est architecte paysagiste d'où le record du plus beau jardin de la région qu'elle détient. Mon père est médecin, chose qui ne cesse jamais de m'étonner, vu ses opinions hostiles envers nos voisins. Normalement, un médecin se doit de vivre paisiblement avec tout le monde, sans discrimination. Et ce qui est déroutant, c'est que mon géniteur est un homme agréable et gentil en temps normal. Il est d'une nature généreuse, mais quand il s'agit de nos voisins, il change complètement de tempérament. Depuis mon plus jeune âge, je demande à mon papa ce qui s'était passé entre lui et nos voisins pour qu'ils se détestent ainsi. Alors que, selon ce que m'a dit grand-mère, il n'y a pas si longtemps, nos voisins étaient nos grands amis. La seule réponse énigmatique que je reçois est toujours la même : « Un jour, tu le sauras. » Quel jour ? Je n'en sais rien. Je doute fort que mon père lui-même connaisse la vraie raison du désaccord.

Ce qui m'étonne, c'est que l'animosité n'habite pas seulement mon père et nos voisins. Elle a également envahi toutes les personnes qui vivent sur notre avenue ou sur l'avenue d'en face. Chez nous, lorsqu'un enfant atteint sept ans, on commence à lui interdire de s'aventurer de l'autre côté. Il doit impérativement rester du côté de notre rue et il lui est formellement interdit de lier amitié avec un enfant de l'autre côté. C'est une consigne en majuscule et en lettres dorées. Bien sûr, il y a des enfants qui trouvent, comme moi, cette consigne un peu vieux jeu et qui ne la prennent pas au sérieux, mais il y en a aussi, comme ma cousine, qui la considèrent comme parole d'évangile.

Si on essaie de savoir ce qui ne va pas entre nous et nos voisins, alors on affronte nos mères et leurs babouches, nos pères et leurs ceintures. Au lieu d'avoir des meurtrissures partout, on décide de garder nos questions pour nous et de respecter ce que l'on nous dit de faire. Ce qui est difficile, c'est quand on doit se rencontrer à l'école ou à la messe. Nos avenues ne sont pas assez riches pour créer leurs propres écoles, alors on doit fréquenter les mêmes établissements scolaires et on doit aussi aller à la messe ensemble. Le curé a fait tout son possible pour sermonner les gens et leur rappeler que leur attitude n'est pas acceptable devant Dieu, mais c'est peine perdue. Moi, ce qui me fait mal, c'est de voir les gens s'écarter

les uns des autres à l'église et de continuer de croire qu'on prie un Dieu d'amour. Quelle hypocrisie !

Quand j'étais à l'école primaire, j'ai commencé à remarquer un garçon de l'autre avenue qui ne se souciait pas de la consigne. Quand il passait près de moi, il me disait toujours bonjour et je lui répondais de même. Peut-être voyait-il que j'étais rebelle comme lui et que je me souciais peu de la fameuse loi parentale ? Chaque fois qu'on se disait bonjour, ma cousine me regardait méchamment et me rappelait qu'il n'était pas des nôtres ; le frère du garçon lui disait la même chose. J'ai commencé à m'aventurer un peu plus loin de notre avenue pour voir si je pouvais apercevoir mon ami. Parfois, je le voyais et on se disait bonjour, d'autres fois ma cousine m'appelait et je rentrais à la maison en courant. J'avais entendu notre enseignante l'appeler Charondagwa et j'avais trouvé ce nom magnifique. J'ai commencé à l'aimer et je crois que c'était réciproque. Sinon, pourquoi me chercherait-il toujours du regard pendant les récréations ?

Au secondaire, nous étions toujours dans la même classe, mais nous avons cessé de nous adresser la parole. J'étais toujours nerveuse quand je le voyais et lui aussi était comme moi, je pense. Mon cœur battait fort lorsque par hasard on se retrouvait l'un près de l'autre et c'est à peine si on se disait salut.

Un jour, alors qu'on se préparait pour un examen de maths, il s'est approché de moi et m'a murmuré dans l'oreille : « Bonne chance pour les examens ! Je suis sûr que tu vas réussir. » Cette phrase m'a fait aimer davantage cet adorable adolescent. J'ai réalisé qu'il avait compris que je n'étais pas forte en maths et que j'avais peur chaque fois qu'on avait cette matière à l'examen. J'avais remarqué comment il s'inquiétait quand j'arrivais à l'école en retard, comment il souriait chaque fois que je racontais des blagues, mais ses mots m'ont touchée plus que tout.

Après l'examen de fin d'études, notre professeur nous a convaincus, après une heure de discussion, de prendre une photo des élèves des deux avenues réunis. C'est cette photo que je garde avec moi et qui me donne l'espoir qu'un jour Charo sera mien. Sur la photo, il regardait de mon côté, son joli sourire et son doux regard posés sur moi. Depuis qu'on a terminé

l'école, chacun est pris par ses occupations si bien qu'on ne se rencontre plus. Mais cette absence ne m'empêche pas d'espérer qu'un jour on se dirait notre amour parce que je crois dur comme fer que Charondagwa partage mes sentiments...

Revenons à la nuit dernière. Ma cousine est venue dans ma chambre et on était là, assises, en train de se raconter notre journée quand elle prit mon oreiller et trouva en dessous une photo que j'y avais dissimulée. Elle se mit en colère contre moi et me parla si méchamment que je fus au bord des larmes.

« Mais qu'est-ce qui ne va pas chez toi, Wabi ? Je croyais que c'était juste un jeu d'enfant entre toi et ce garçon, mais même aujourd'hui, après des années, tu dors avec sa photo ! D'ailleurs, où l'as-tu trouvée ?

– Ciza, voyons, ne me parle pas sur ce ton. Tu sais bien que Charo est mon ami.

– Ton ami ? Comment ça, ton ami ?

– Ciza, calme-toi. Tu t'entends au moins ? On dirait mon père ! Tu ne vas pas lui raconter ce malentendu, j'espère ! Ne l'inquiète pas pour rien.

– Oh que si ! Je vais raconter ce "malentendu", comme tu l'appelles, à mon oncle. Tu ne m'as pas répondu. Où as-tu trouvé la photo de ce garçon ? Mais dans quel merdier tu t'es fourrée ?

– Ciza ! Arrête un peu, tu veux ? Ce garçon a un nom ! Il s'appelle Charondagwa et c'est l'amour de ma vie. C'est impossible peut-être, mais c'est lui que j'aime depuis le primaire. Rassure-toi, il ne le sait pas ! Et c'est la photo de classe que j'ai découpée pour pouvoir garder mon Charo avec moi.

– Ton Charo ? Tu n'as pas honte ? Tu sais très bien que tu ne peux pas avoir d'amis de l'autre côté. Encore moins un amoureux ! Honte à toi, Wabi ! Je vais tout raconter à mon oncle.

– Avant d'aller me balancer, chère cousine, j'aimerais que tu te mettes à ma place juste un court instant. Et si c'était toi qui aimais Charo ? Comment te sentirais-tu ? D'ailleurs, le curé nous dit tous les jours d'être bienveillants, de nous aimer les uns les autres, pourquoi tu vas à l'église si

tu ne peux pas comprendre que l'amour triomphe toujours ?

– Ne m'embrouille pas, Wabi ! Je sais aussi que le curé nous dit d'honorer nos parents. »

C'est comme cela qu'elle est sortie de ma chambre et c'est pour cela que je m'attends au pire. Je me décide enfin à sortir à mon tour de ma chambre et, quand j'arrive au salon, toute la famille est réunie. Je ne vois ni lances ni machettes. Donc, il y a une chance que ma chère cousine ne m'ait pas balancée après tout. Les visages sont certes sereins, mais je sens une malice dans l'air.

Je m'agenouille devant mon père comme la coutume l'exige, mais au lieu de me donner sa bénédiction du matin comme d'habitude, il fait un signe à ma cousine et bassin d'eau et chants arrivent en même temps. Je ne me rappelais même pas que c'était aujourd'hui la fête d'anniversaire de mes dix-huit ans ! Tout le monde chante et ma mère m'enlace. Je me sens heureuse et je cherche ma cousine du regard pour la remercier. Ma mère me dit d'aller changer mes habits mouillés et de venir découper mon gâteau en tranches. Ma cousine m'accompagne et je ne peux pas m'empêcher de lui demander pourquoi elle n'a rien dit à mon père.

« Wabi, j'ai passé une nuit blanche. Je me suis interrogée sur le bien-fondé de la consigne et j'ai trouvé que le curé et toi aviez raison. À quoi ça me sert d'aller prier si je n'aime pas mon prochain ? Je me suis demandé aussi comment je me sentirais si j'étais à ta place et j'ai réalisé que tu souffrais depuis trop longtemps. J'ai donc décidé de te fournir mon aide et, tu sais quoi, j'ai trouvé le numéro de portable de ton Charo. Il faut que tu sois fixée sur les sentiments de ce jeune homme. Avale ton égo et parle à l'amour de ta vie. N'est-ce pas chouette comme cadeau d'anniversaire ? »

Je n'avais pas de mots pour la remercier. Je l'ai regardée, hébétée. Elle m'en a bouché un coin !

« Mais Ciza, ça fait une éternité que j'essaie de te détourner de la consigne, mais tu y croyais dur comme fer ! Comment ça se fait que tu changes d'avis maintenant ?

– Il n'est pas encore tard, je peux déchirer ce numéro et raconter tout à ton père, tu sais ? »

Ça m'a pris quelques minutes avant de réaliser qu'elle plaisante. Je lui arrache le numéro de l'amour de ma vie et l'embrasse.

« Wabi, tu transpires, arrête de mouiller mes vêtements, moi, je n'ai pas l'intention de me changer, comme toi.

– Et c'est la faute à qui si j'ai des sueurs froides ?! »

Je me change vite et nous retournons au salon. Là, nous célébrons mon anniversaire pendant que je plane. Je pense à ce que me dira Charo parce que je compte l'appeler, mais aussi à ce que dira mon père. Mais je mets les soucis de côté et danse avec mes sœurs comme une folle. La fête battait son plein lorsque le portable de papa a sonné et il prend un air sérieux quand il répond. Après l'appel, il demande aux enfants mineurs de partir et aux majeurs de rester pour les entretenir du sujet de l'appel. Étant donné que, dès aujourd'hui, je fais, moi aussi, partie des majeurs, je suis restée.

« C'est Muzehé Ntore qui nous a appelés. Il voulait nous parler à tous. Nous et les habitants de l'autre côté et il nous demandait de ne pas manquer à l'appel. Et comme si ce n'était pas suffisant, il a dit que nous devions nous asseoir ensemble, sans nous séparer en rangs, comme nous le faisons habituellement. Est-ce que vous pensez que nous devons y aller ? demanda papa.

– Mon mari, je crois qu'il est grand temps que nous nous asseyons ensemble pour discuter. N'est-ce pas les filles ? »

Moi et ma cousine avons acquiescé en même temps.

Quand nous quittons la maison pour nous rassembler sous le grand chêne, ma cousine me parle à voix basse.

« Eh bien ! ma chérie, tu as eu beaucoup de cadeaux d'anniversaire, mais je crois que nous allons rencontrer le cadeau le plus important !

– Mais de quoi tu parles ?

– Tu vas voir. Je vais te donner ton cadeau dès notre arrivée.

– Je ne te comprends pas, Ciza ! Tu dis que je vais rencontrer mon cadeau comme s'il pouvait marcher et ensuite tu dis que tu vas me le donner. Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Marche vite si tu veux le savoir. »

Lorsque nous arrivons sous le grand chêne, les gens refusent d'abord

de s'asseoir ensemble, mais, par respect pour Muzehe Ntore, le grand sage du village, ils ont fini par le faire. Je m'assois tout près de ma cousine et je commence à me préparer à écouter attentivement Muzehe Ntore. Je ne remarque ni ma cousine, lorsqu'elle s'en va, ni Charondagwa lorsqu'il la remplace près de moi. Muzehe Ntore attend d'autres personnes avant de commencer son discours. Je me retourne pour bavarder avec ma cousine et pour meubler ce moment libre :

« Où est mon cadeau, Ciza ?

– C'est moi qui ai ton cadeau, me répond Charondagwa. »

J'ai failli m'évanouir ! Ce n'est pas la voix de Ciza. Ce n'est même pas Ciza qui est assise là, près de moi. C'est mon Charo ! Je suis comme tétanisée. Je ne sais pas quoi dire ni même comment réagir.

« Tu as oublié les bonnes manières, Wabi ? Tu ne me dis pas bonjour ?

– Bo... bonjour, Charo. Ça va ?

– Oui, ça va. Je ne t'ai pas manqué ?

– Si... Je veux dire, comment va la vie après l'école ?

– La vie est désormais belle ! Une amie en commun m'a fait comprendre qu'aujourd'hui la prunelle de mes yeux est née et je lui ai apporté un cadeau.

– Quoi... qui... comment ? »

Je trébuche sur les mots. C'est moi que Charo vient d'appeler la prunelle de ses yeux ? Sans rien rajouter, Charo rit et se lève en laissant un paquet à l'endroit où il était assis. Je n'ai pas le temps d'ouvrir le paquet ou de penser à autre chose, car Muzehe Ntore a pris la parole. J'ai juste le temps de voir Ciza se glisser à côté de moi en souriant. Tout le monde se tait et écoute :

« Mes chers amis, mes chers frères et sœurs, mes enfants, je vous salue. Je m'appelle Ntore et je vous ai vus tous naître et grandir. Vous ne savez peut-être pas que je suis griot, mais aujourd'hui, je vais vous conter une histoire qui m'a été contée par mon ami, le Grand chêne. Écoutez.

– Nous t'écoutons, entonne l'assemblée d'une seule voix.

– Il était une fois deux éléphants qui vivaient dans la forêt. Cette forêt s'étendait d'ici où nous nous trouvons aujourd'hui à ce grand eucalyptus que vous voyez là-bas (il pointa du doigt un vieil arbre millénaire

et gigantesque). Ces éléphants vivaient paisiblement. Ils aimaient se promener ensemble et venaient toujours se reposer près de ce grand chêne que vous voyez (il montra un autre arbre tout aussi vénérable). Les pachydermes racontaient leurs journées au Grand chêne et il leur prodiguait des conseils de temps en temps. Un jour, les éléphants se disputèrent à cause d'un aigle. Ce dernier qui voulait le chêne pour lui tout seul dit aux éléphants qu'ils étaient bêtes de se faire confiance. Il ajouta que lui, qui voit tout avec son œil perçant, a un jour aperçu l'un des éléphants manger tout seul une herbe rare sans appeler l'autre. La bagarre entre les deux amis commença aussitôt. Et depuis ce jour, les deux éléphants ne se parlèrent plus. L'un resta vivre ici et l'autre s'en alla vivre près de cet eucalyptus que vous voyez là-bas. Les herbes, les arbres et les arbrisseaux se séparèrent en deux groupes. Un groupe resta avec l'éléphant qui vivait ici et l'autre groupe suivit le deuxième éléphant près de l'eucalyptus. Le grand chêne faisait de son mieux pour réconcilier les deux éléphants, mais ils ne voulaient rien entendre. Un jour, l'un des deux éléphants tomba malade et il n'avait personne pour s'occuper de lui. Il était si grand que les plantes ne pouvaient lui être d'une quelconque utilité. Le seul choix qui s'imposait à lui était de demander de l'aide à son ancien ami. L'autre éléphant reçut les messagers envoyés par le renégat et, grâce aux bons conseils qu'il recevait du grand chêne, il finit par accepter de s'occuper malgré la dissension de son frère éprouvé. La guérison ne tarda pas et les deux amis prirent le temps de se parler comme avant et d'enterrer la hache de guerre. Le problème qui resta fut de faire comprendre aux deux groupes de plantes qu'ils étaient à nouveaux amis et qu'eux aussi devaient faire la paix. Le Grand chêne, dans sa sagesse, demanda à un faon de courir dans la forêt et de demander à chaque plante de lui donner une feuille ou une fleur. Quand le faon arriva avec les feuilles et les fleurs, le Grand chêne lui ordonna d'en faire un grand bouquet. Ce bouquet était le plus beau jamais vu. Le Grand chêne profita de l'occasion pour s'adresser aux deux groupes de plantes. Il leur demanda de contempler la beauté du bouquet et leur tint ensuite ces propos : « Vous voyez comment vous êtes beaux lorsque vous êtes tous réunis ?

Vous pouvez faire des merveilles ensemble.” Depuis ce jour-là, les éléphants et les plantes étaient redevenus amis.

Voici mes voisins, mes frères, l’histoire que je voulais vous conter. Je veux que vous tiriez quelques leçons de ce conte. Je sais que vous ne supportez pas de vous asseoir ensemble ni même de vivre dans le même voisinage. Mais il le faut. Si vous continuez à vous haïr ainsi sans raison, qui viendra vous aider en cas de besoin ? Je suis sûr que vous ne savez même pas pourquoi vous ne vous supportez pas. »

Après ces mots de Muzeh Ntore, les gens se sont regardés. Personne ne parle à personne, mais je suis sûre que chacun se pose la même question : « Pourquoi nous détestons-nous ? » Je pense que personne n’a trouvé de réponse parce qu’après, tout le monde s’est mis à saluer tout le monde, à s’embrasser, à se donner des nouvelles... c’était vraiment la fête. Les chefs de nos avenues prirent la parole à leur tour et abolirent tous ensemble l’horrible consigne. Et selon divers témoignages, les conseils du curé avaient commencé à atteindre les anciens ennemis et, depuis lors, ils vivaient heureux et en paix.

Je suis la plus heureuse de tous parce que mon père est chef et qu’après cette abolition devant tout le monde, il ne peut pas se désavouer et m’empêcher d’aimer mon Charo. Où était-il d’ailleurs ? Je regarde autour de moi et je le vois assis à côté de son frère. Il me sourit et je vois son frère qui sourit aussi. Mon cœur bat quand il me fait signe d’ouvrir mon paquet. Je l’ouvre et dedans je vois une photo récente de mon amoureux que j’adore en cachette depuis si longtemps. Je suis sur le point de mourir de honte en me rendant compte que mon père va aussi être au courant de mon secret. Je me retourne et vois Ciza toujours à côté de moi.

« Ciza ! Ça ne va pas, tu as tout raconté à Charo ! Il doit même savoir que j’ai sa photo sous mon oreiller !

– Mais pas du tout ! Je lui ai juste suggéré un cadeau adéquat. »

Je regarde de nouveau la photo et je remarque que sur le dos, il est écrit : « Ton Charo aimerait te rencontrer le dimanche. » Oh ! quelle honte ! Ciza lui a tout dit. En regardant mon visage, Ciza rit et dit : « Ne t’en fais pas, il t’aime aussi et, devine quoi, il a ta photo sous son oreiller. C’est son frère qui me l’a dit. »

Le dimanche, à l’église, tout a changé. Le curé a pleuré de bonheur. La chorale a été recomposée. Les jeunes de notre avenue et ceux de l’autre avenue chanteront désormais ensemble. Les gens se parlent, les plus jeunes courent partout ensemble. C’est vraiment une ère nouvelle. On voit combien les plus jeunes étaient les plus affectés par toute cette mésaventure. Ils rient et se racontent des histoires, et le curé semble ne pas avoir vu que les gens bavardent pendant la messe.

À la sortie, j’hésite encore. Je ne sais pas comment demander la permission à mes parents pour parler à Charo. Je le vois qui s’approche de nous, accompagné de son frère. Son frère et lui se présentent à nous. Je ne savais pas qu’il s’appelait Sami. Je sais que désormais les gens ont décidé de vivre ensemble, mais je ne suis pas sûre de ce que mon père va dire à Charo. Je reviens à la réalité quand toute ma famille rit. C’est alors que je réalise que mon père était en train de me parler et que je n’avais pas entendu. « Wabi, réveille-toi. Ce gentleman veut te parler et je t’accorde ma permission. Mais vous n’irez pas seuls, jeunes gens. Partez avec Ciza et Sami. Nous autres, les vieux, nous allons discuter entre nous. » Ma mère et mon père vont dire bonjour aux parents de Charo et mes sœurs jouent déjà avec ses frères et sœurs.

Moi et Charo étions assis sous le Grand chêne. Ciza et Sami se sont éloignés un peu, pour nous laisser discuter. Ils se racontent des blagues et leurs rires nous parviennent. Peut-être qu’ils se racontent encore une fois l’histoire des photos. Mais je ne m’en fais pas. Je suis nerveuse et j’attends que mon Charo me dise quelque chose. Il ne parle pas tout de suite. Il me regarde d’abord longuement avec ses yeux doux et mon cœur chavire.

« Ma Wabi. Est-ce que je peux t’appeler ma Wabi ?

– Bien sûr, mon Charo. »

Il me décoche ce sourire que j’aime tant.

« Tu te rappelles le premier jour où je t’ai dit “bonjour” ? Ça faisait longtemps que je t’observais et même si nous étions si jeunes, je t’aimais comme je t’aime aujourd’hui. À l’école secondaire, j’étais sur le point de te le dire, mais, chaque fois que je te voyais, je devenais nerveux. Ensuite, je ne voulais pas te distraire. Je ne voulais pas que tu échoues aux examens.

Alors j'ai décidé de garder mes sentiments pour moi pour te les déclarer quand tu serais majeure. Je priais pour que tu ne rencontres pas quelqu'un d'autre et j'implorais aussi Dieu pour qu'un jour nos parents décident de vivre en harmonie. Maintenant, ce jour est arrivé et je ne peux plus camoufler mon amour. J'étais l'homme le plus heureux du monde quand ta cousine m'a appelé pour me raconter ton histoire. »

Je pleure de joie. J'ai un peu honte aussi à cause de ce qu'a fait Ciza, mais je la remercie de tout mon cœur. Mon Charo essuie mes larmes avec son mouchoir et me dit encore une fois qu'il m'aime.

« J'ai honte de la façon dont tu as appris que je suis amoureuse de toi, mais c'est la vérité, Charo. Je t'aime et je rêve, depuis que je suis petite, d'être aimée en retour par toi. Mon vœu le plus cher a été exaucé et je n'ai rien d'autre si ce n'est remercier le Seigneur.

– Ma Wabi, mon amour, rentrons et allons annoncer à nos parents que nous nous aimons. Je t'ai attendue si longtemps et je ne veux qu'une chose, que tu sois ma femme.

– Mon Charo, tu es l'amour de ma vie. Le seul amour que je n'aie jamais éprouvé pour un garçon. Moi aussi, je veux que tu sois mon mari. »

Il m'enlace et Ciza et Sami arrivent en courant pour nous féliciter. Grande est la joie de nos familles et de nos amis des deux avenues. Tout le monde nous félicite et nos tantes commencent à organiser nos noces. Inutile de leur dire que nous souhaitons patienter un peu avant de nous marier.

« Mais qu'est-ce que vous attendez, dis donc ? Vous êtes majeurs, vous vous aimez, vous avez notre bénédiction et celle du curé. Je viens de l'appeler et il est d'accord pour célébrer vos noces sous le Grand chêne.

– Mais, ma tante, vous avez déjà appelé le curé ?

– Oui, bien sûr. Vous avez aussi la bénédiction de Muzehé Ntore. Et celle de tout le monde d'ailleurs. Les deux avenues seront réunies pour votre mariage. »

KONGO, MON HALLUCINANT KONGO

AMIRAL DANIEL ILUNGA

Juché sur le mont Ruwenzori que je visite en touriste, un rêve soudain me vient, favorisé sans doute par l'étendue du pays qui s'offre à mon regard et par ma position dominante. Je vois, oui, je vois tout le Kongo, ce pays cher à mon cœur avec ses nombreuses ethnies : Bakongo, où les femmes jouent le *Nzango*⁸ pendant que les hommes esquissent quelques pas de tango, sans pour autant oublier leur préoccupation élémentaire qui est de chercher le bongo, l'argent en langue locale. Sur ce haut perchoir, je parcours également d'autres lieux et leurs peuples, enjoués ou mélancoliques, chamarrés ou encanaillés qui se prélassent sur un immense territoire béni, étendu sur plus de deux millions de kilomètres carrés. Monts et plaines, forêts et savanes se succèdent comme dans un kaléidoscope. Mon regard, en se promenant, caresse les terribles volcans encore en activité, Nyiragongo et Nyamulagira, coiffés d'un nuage de fumée éternel. Ces bouches d'enfer semblent menacer de vomir, une fois de plus, leur sinistre bile, afin d'apaiser leur colère millénaire que rien ne parvient à adoucir.

Heureusement, à l'autre bout du pays, le fleuve Congo, majestueux et serein, arbore son grand et parfois tumultueux sourire. Et ce

8. Littéralement « jeu de pieds » en lingala. C'est un jeu où se rencontre la gymnastique, le chant et la danse. Au cours du jeu, deux équipes de s'affrontent et doivent marquer le plus de points, en fonction de leur jeu de pieds, sur une durée déterminée. Il est traditionnellement pratiqué par les jeunes filles et les femmes dans les cours d'école et dans les quartiers et peut parfois rassembler des communautés différentes et être l'occasion d'apaiser des conflits. Il est répandu au Congo, en RDC, au Congo-Kinshasa et parfois, au Burundi.

sourire apaisant sera disponible jusqu'au changement de cap, jusqu'à l'apocalypse. Tant pis si les coups de machettes continuent à déchirer Béni, la rebelle. Du haut de mon perchoir miraculeux, je continue de regarder les coins et recoins de toute la République, d'est en ouest et du nord au sud. Et défilent devant mes yeux les grands palais luxueux, les vastes demeures des favorisés par le sort, mais aussi les petites bicoques crasseuses des petits fonctionnaires. Plus aucun secret pour moi. Vive cette révélation inattendue !

La vue panoramique des sommets et de la diversité me comble, créant un tableau tantôt magnifique, tantôt sordide, aux couleurs vives et joviales alternant avec d'autres, sombres et répugnantes. Le plaisir, la beauté et l'élégance physiques cèdent le pas sans transition à d'autres aspects : vol, viol, diffamation et trahison, créant le portrait d'une nation à la fois brillante et putride, opulente, mais aussi pourrie et misérable. Le débat sur la nation lui-même y est responsable et noble ou impudique et malhonnête, au gré des nombreuses passes d'armes entre la majorité et l'opposition. Le peuple n'y comprend goutte même si c'est lui qui paye de son sang et de sa misère cette joute irréelle. Vous n'y comprenez rien ? Moi non plus, mais c'est le Kongo.

Tout n'est cependant pas morose. Il suffit de jeter un regard sur Kinshasa pour savoir ce que c'est l'ambiance et le bonheur. À longueur de journée, sans discontinuer, la bonne humeur est distillée par une musique têtue dans toutes les avenues de la capitale. Des bières savoureuses circulent de main en main pour rafraîchir des gorges brûlantes qui en ont bien besoin, il faut l'avouer. C'est l'extase. Ces petites boissons, il y'en a pour toutes les bourses et pour tout le monde. Elles sont affectueusement appelées petites du quartier, zododo, soupu na tolo, permettent à tout citoyen qui en a les moyens de planer autant qu'il le veut. Que dire, par exemple, de la dernière découverte, « le fameux Bombé », qui provoque des comportements étranges et laisse dans des positions ahurissantes ses consommateurs ?

De l'autre côté de la ville, la partie la plus huppée, il y a aussi les adeptes de la Kitendi, dits « kitendistes », religion prônant la déité de l'habillement.

Quelle que soit la température du jour, ces adeptes sont toujours bien sapés, toujours stylés de la tête aux pieds. Ils sont vêtus par de grands couturiers et l'ensemble de leurs vêtements représente une belle petite fortune. Il fallait voir aux funérailles de leur pape de la mode ! Qui y était ? Tout le monde, je dirais ! Bien sûr, c'était un grand et là, c'était l'apothéose. Les yeux étaient bien servis : des costumes trois pièces aux vestons boutons croisés, de Louis Vuitton à Yamamoto, toutes les grandes griffes étaient au rendez-vous. Chaque adepte venait rendre hommage au pionnier, mais aussi disputer le titre de digne héritier, vois-tu ? Non ! Il faut les avoir vus une fois pour y croire.

Dans les communes périphériques, c'est la vraie vie. Il y'a des groupes de musique qui pullulent, de jeunes gens chérissant cet art veulent atteindre le sommet et faire bouger le pays comme l'ont fait les groupes Wenge, Quartier latin, Victoria... Ces grands groupes qui ont connu des moments inoubliables à leur époque. Toutefois, il ne faut pas oublier les plus anciens, ceux qui ont fait bouger nos parents, cette musique qui a bercé notre tendre enfance, du OK Jazz à l'Afrisa internationale, en passant par l'empire Bakuba ! La belle époque, dit-on. Une tignasse de cheveux coiffant leurs têtes, nos aïeux ont bougé au rythme de titres phares qui, aujourd'hui encore, font remuer les têtes et les âmes nostalgiques. Mais hélas, depuis lors, les choses ont bien changé. Si tu ne comprends pas, il suffit d'écouter les thèmes de la musique actuelle et de regarder les clips anciens.

Et puis... et puis, il y a le centre-ville, ses longues avenues asphaltées, ses lampadaires à la lumière tamisée et ses... Bref, un petit éden sur terre. C'est le centre des institutions, mais aussi des grandes sociétés, des écoles de renom où seuls les enfants des familles aisées sont admis. Ceux-là mêmes qui viennent à bord de véhicules de marque, leurs poches gonflées de billets de banque : le salaire annuel d'un fonctionnaire leur sert d'argent de poche. Mais au centre-ville, il y'a aussi la centrale ! Qui connaît donc la centrale ? Mais tout le monde ! Depuis la nouvelle affaire, celle de la machine, eh oui ! La fameuse machine aux multiples noms et facettes, cette machine incolore et insipide que les uns adulent et que les autres

ont en horreur sans l'avoir vue. Celle qui, malgré toutes les attaques, les coups et les lettres des ambassades, résiste et demeure ; celle qui est quasi immortelle, irremplaçable et fantomatique en même temps. Malgré toutes les contestations venant de l'Est ou de l'Ouest, il faudra faire avec ! Qu'elle soit à volaille, à voler ou à voter, c'est elle qui continuera de servir, dit-on.

Kin-la-Belle, aussi dit Kinshasa Makambo, c'est le lieu d'attraction par excellence pour tous les habitants du pays. Comme un musulman digne de ce nom ne peut mourir sans avoir visité la Mecque, un habitant du Kongo ne peut mourir sans avoir été, au moins une fois, à Kin. Ainsi, la capitale est toujours pleine, chaque ethnie de la République y est bien représentée et chacune d'entre elles attribue la détérioration climatique, culturelle, sociale et économique, bref, même l'existence du diable, au fait que les ressortissants de telle ou telle autre tribu sont plus nombreux ou encore se reproduisent plus... Kin c'est aussi l'espace des honorables, ces intouchables que la loi protège quasiment, ces excellences dont les fils et filles peuvent commettre des bêtises sans être inquiétés. Connais-tu la dernière en date ? Sur le boulevard ? Non ! Informe-toi. Mais c'est aussi le gagne-pain des éternels antagonistes, ces individus qui s'opposent à toute initiative louable, au motif de convictions politiques qui ne disent pas leur nom, car dans leur milieu, le vrai et le faux cohabitent. Ce sont des chauves-souris aussi ou des chats de nuit, car, dit-on, la nuit tous les chats sont gris ! Au beau milieu de ces magouilleurs, il y a l'église, mais pas n'importe laquelle : la romaine elle-même !

Kin est également le lieu de la résistance aux dictatures, elle est la ville où les revendications populaires sont réprimées dans le sang, sans vergogne. C'est seulement après qu'on discute pour savoir si la balle utilisée était réelle ou en caoutchouc ! On débat sur le bilan des morts comme si une vie n'avait pas de grande valeur, on promet de soutenir telle ou telle autre, peu importe le coût. La capitale est donc un cimetière de martyrs depuis des lustres et la liste ne finit pas de s'allonger, les larmes, non plus. On y a donc dépassé le stade des minutes de silence en l'honneur des victimes. Maintenant, il faudrait des journées entières de silence pour honorer ces martyrs, tellement la liste est longue.

Sur le Ruwenzori, on voit tout, je vous le dis. Même le fond des urnes et les résultats des élections. Mais là, ce n'est pas sorcier. Inutile de monter aussi haut, tout le monde le sait. À la cime de ce mont mythique, on voit la province du Kivu, son majestueux lac et son paysage touristique, la beauté et la splendeur de sa tunique en début de journée, lorsqu'elle est encore cachée sous la brume. On aperçoit aussi le Nyiragongo ou même, tard dans la nuit, la boule de feu sur son cratère qui forme un tableau envoûtant. De part et d'autre du grand lac, il y a les deux sœurs jumelles, les deux provinces voisines qui portent presque le même nom. Il y a le nord que l'on appelle Goma, diminutif du Ngoma, tambour, mot utilisé dans la langue locale. Goma, c'est quasiment le centre touristique du pays, avec ses montagnes qui surplombent toute la ville, ses œuvres d'art et ses artistes que l'on croise çà et là, mais aussi ses belles femmes qui sillonnent les rues à longueur de journée, parfois de nuit. On y trouverait sans difficulté une des candidates prêtes à porter le nom de la Joconde. Goma est une ville cosmopolite, cernée par plusieurs voisins. Elle offre son hospitalité à tout le monde. Ne t'étonne donc pas d'entendre les enseignements se donner dans la langue du voisin sur notre territoire ou même le voir, ce voisin, occuper de hautes fonctions. Qui sait ! Mais l'apparence physique et morale de Goma n'est pas immaculée. Quelques taches çà et là témoignent encore de la violence et des heures sombres vécues par ici. De Karisimbi à Katindo, la lave a, en effet, coulé. Et puis, de Beni à Butembo, les machettes font encore la loi...

Un peu plus bas, il y a le Katanga, province du cuivre, aux frontières riches en activité. La ville de Lubumbashi, bon Dieu ! Un petit paradis, je vous dis. Elle abrite beaucoup de vestiges des constructions coloniales et peut revendiquer le titre de centre culturel du pays. On y trouve des écrivains, des humoristes, mais aussi des dramaturges, un peu partout. Tantôt, on est invité à un vernissage de livre, tantôt à la représentation d'une pièce de théâtre jouée avec beaucoup d'entrain en langue locale. Lubumbashi, malheureusement, est également une ville frondeuse, un bastion de plusieurs antagonismes. On y brûle des pneus chaque mois et des véhicules y sont souvent incendiés par des jeunes désœuvrés qui

réclament bruyamment à l'État leurs droits et leurs libertés. Mais quels droits, bon sang ? Par ici, on confond aisément droit et devoir. On voit la main de l'État partout, même dans les immondices entassées au coin de la route qui provoquent le paludisme et bien d'autres maladies.

Quant à Lubumbashi, c'est l'ambiance festive et le cinéma qui y prévalent. À Kamalondo, dit Kamal City, ça fête à longueur de journée, les boîtes de nuit servent la Tembo en quantité industrielle et les jeunes s'adonnent à toutes sortes de musique : le hip-hop, le folklorique, mais aussi la rumba et, par-dessus tout, pour être à la page comme ils disent, tout cela s'accompagne d'un peu de marijuana qui s'invite clandestinement aux concerts.

En plein centre-ville, une place a été dénommée Moïse Tshombe, du nom du président de la Province à l'époque de la sécession. C'est un lieu de grands rendez-vous, mais aussi des discours historiques et même héroïques. Il y a également la grand-place de la Poste. Celle-là même qui est restée gravée à l'encre indélébile dans la mémoire des refoulés. En souvenir de cette crise ethno-tribale, qui a abouti au refoulement de nombreux non-Katangais. Certains parlent même de génocide.

La province a donc une histoire riche, tantôt heureuse et tantôt sombre ; on voudrait à jamais enfermer cette dernière dans le placard de l'oubli. Je pense, par exemple, à l'assassinat du Premier ministre, Patrice Lumumba.

Le Ruwenzori est beau et fantastique, surtout à son sommet magique enneigé. On y hume un air pur, léger, doux et caressant. Le mont nous offre une vue splendide non seulement sur la carte du pays, mais aussi sur des phénomènes plus occultes. Sur ses hauteurs, les épidémies déchirent Bikiro, le choléra et la fièvre hémorragique d'Ebola noircissent le quotidien d'un peuple déjà en proie au tumulte et à la guerre.

Du haut de ce géant, on voit les atrocités commises dans le Kasai, mais la teinte sombre des mains noires reste dissimulée à l'ombre des baobabs. On ne voit que les nuques et les longs bras qui manipulent les cartes dans de luxueux palais. Possède-t-on des preuves ? Des appels téléphoniques, dit-on, mais qui sait, le soleil apparaîtra un jour et ses rayons se faufferont à travers les branches. Alors, on découvrira la vérité, les responsabilités seront dévoilées.

Sur le Ruwenzori, l'alternance n'a échappé à personne, ainsi d'ailleurs que les images et les événements. Mais tout, même les instants d'inconscience, restera gravé dans les annales de l'histoire. Le reste du parcours, tu peux le faire sur les ailes d'un faucon, survoler ainsi la diversité de la faune sans qu'un fauve affamé devore tes tripes. On pourra ainsi, et à volonté, avoir une rétrospection complète de grands événements. En vérité, peu des choses ont changé, mais, pire, elles se sont aggravées. Les vices de jadis sont devenus des qualités aujourd'hui : la fourberie, l'hypocrisie, le vol que l'on nomme sous une forme atténuée « détournement » ou, mieux encore, rétrocommission. Mais il y a également la flatterie qui bat son plein en haut lieu.

Le désespoir ne mène cependant à aucune action positive. Vivre, c'est croire. C'est pourquoi, comme le soleil brille chaque jour sur notre majestueux fleuve, un jour faste finira par luire sur les terres léguées par nos ancêtres. Il sera si beau que, du haut de notre demeure de l'au-delà, nous en verrons l'éclat brillant.

Réveille-toi, fillette, le récit est clos.

L'ERREUR

BIL'UMBELE MUHASANYA

Lorsque l'avion atterrit sur la piste, Jean Binwa se souvint des phrases que Douglas Smith, le patron de «S.O.S. Terre», avait prononcées. Et dans la voiture, qui le menait à Essé, il se surprit en train de les redire à haute voix: «Le mal s'annonce pour l'humanité, la tragédie arrêtera brutalement l'histoire...»

Il se tut pour ne pas éveiller la curiosité du chauffeur et se réfugia dans un silence qui laissa libre cours à une intense activité mentale. Il pensa à sa femme, à ses amis et, surtout, à la délicate mission qu'il avait juré sur l'honneur d'accomplir.

Comment cela avait-il commencé? Un jour, Smith l'avait convoqué. Au téléphone, la gravité de sa voix avait alerté Jean. Mais ses relations avec lui ayant toujours été bonnes et ne se reprochant rien, il se rasséra.

Cependant, à son entrée dans le bureau, ses cheveux se hérissèrent. L'atmosphère était lourde: un grand désordre accablait la table du patron comme si un typhon avait visité les lieux. Toutefois, la vérité était encore plus horrible que le typhon: un monstre insoupçonné ébranlait la terre à partir de sa fondation!

«Assieds-toi, Jean, dit le directeur.

– Merci.»

Ils étaient seuls. Tout indiquait que la nature des révélations exigeait que celles-ci fussent absolument gardées secrètes.

«La situation actuelle de la terre, continua Smith, est dramatique. D'après les rapports reçus ce matin, la fin du monde approche!

– Voulez-vous parler de l'eschatologie collective des religieux ?

– Non !

– Qu'est-ce qui la provoquerait ? La couche d'Ozone ?

– Non ! Le Sahara !

– Le Sahara ?

– Oui. Ce fléau avance impétueusement vers le sud : déjà, la conquête de l'Afrique centrale se fait sans coup férir.

– Pourquoi, alors, la désertification de l'Afrique menacerait-elle le monde ?

– Parce que le Sahara, dans son avancée, a brisé la colonne vertébrale de l'équateur ! »

Le sexagénaire marqua une pause avant de déverser torrentiellement cet abécédaire sur son interlocuteur :

« L'équateur n'est pas le produit de l'imagination. Il est seulement invisible. En voici les preuves : l'existence d'une forêt dense de part et d'autre, la génération des alizés ; c'est la zone du globe où se maintient l'équilibre entre les forces d'attraction et celles de répulsion. Sans cet équilibre, la Terre se serait dérégulée depuis des millénaires !

– En effet, consentit Jean, pour que la Terre réalise parfaitement sa rotation et sa révolution, il faut un équilibre entre les forces centrifuges et la pesanteur. Mais pourquoi mondialisez-vous directement vos conclusions quand seulement une partie est concernée ?

– La grande erreur de l'Occident réside là, répondit-il, après quelques minutes. Si la misère des Africains n'a jamais été prise au sérieux, si des millions d'hommes ont été déportés vers l'Amérique, si des pays ont été colonisés avant d'être sauvagement ravagés par un peuple de tyrans autochtones, c'est que le monde a oublié ceci : l'Afrique n'est qu'une parcelle qui appartient à un tout ; les maux qui la frappent peuvent facilement se répercuter ailleurs, précipitant la planète dans une apocalypse inutile... »

Pendant une trentaine de minutes, Smith expliqua les retombées de la destruction de l'équateur sur les mouvements de la Terre et sur le système solaire. La force qui l'animait mettait à nu une tension sans égale. Il se tut

et, tel un brouillard épais, le silence s'imposa. Le danger à l'affût du monde imprégna l'esprit de Jean. Brusquement, comme soulevé par des ressorts intérieurs, Smith se leva et dit avec une réelle détermination : « Nous n'avons pas le droit de croiser les bras ! Autant mourir que se résigner !

« Mais, intervint Jean, quelle solution préconisez-vous ?

– Arrêter le vandalisme et conscientiser les masses analphabètes constituent l'unique chance de survie ! La lutte pour l'instauration de la démocratie, l'unique arme ! Il est clair que le monde, en cautionnant les dictatures, s'est rendu coauteur de la faute... »

Les jours suivants, il fut décidé que Jean se rendrait en Afrique pour trouver un certain Pierre Mateso, directeur de la coopérative « Rayons la pauvreté ! » Beaucoup de raisons motivaient ce choix : d'une part, Pierre avait établi un contact étroit avec les affamés et les sans-abris. Et la pleine confiance que ceux-ci plaçaient en lui inquiétait J. Caïn.

D'autre part, sa maîtrise des langues européennes, sa jeunesse et sa volonté débordante indiquaient qu'il convenait le mieux à une telle opération. L'on comprend alors pourquoi Jean atterrit à Kamu, ce petit aéroport implanté sur le plateau surplombant le lac d'Essé.

En route pour Essé, il put contempler l'abominable panorama de la désolation qui s'offrait à lui. Ebale n'était plus ce pays de verdure et d'éternelle jeunesse. Ses collines, jadis d'une grande beauté, subissaient l'impitoyable avancée du désert et de l'érosion.

Seul le lac restait presque inchangé, résistant à l'envahisseur. Mais n'était-ce pas là un sursaut d'orgueil qui fléchirait au moment de l'assaut final ? Déjà, son niveau avait sensiblement baissé de sorte que, certains mois, son unique exutoire ne coulait pas.

Comble de malheur, Essé n'était plus une ville : des ravins sillonnaient ses rues, l'érosion emportait ses maisons ! Et, le matin, quand le soleil larguait ses rayons, le spectacle exposait une grande plaie envahie de mouches insatiables.

Dans ce délabrement et cette putréfaction vivait le peuple, un peuple qui n'osait jamais lever son visage de peur de montrer l'ampleur de l'échec. Il n'écoutait plus rien, il se terrait. Pourquoi alors, se demanda Jean,

pourquoi un ventre affamé n'a-t-il point d'oreilles ? La réponse s'imposa d'elle-même à son esprit : ce ventre-là n'entend ni la voix de la raison ni celle de la révolte ! Il plonge dans le silence et la consternation, arrangeant ainsi les affaires des roitelets !

Le lendemain, Jean se mit à la recherche de Pierre. Dans cette forêt de huttes et de maisons datant du colonisateur, un temps appréciable se volatilisa. L'éclat de son visage, la propreté de sa tenue et l'élégance de sa démarche contrastaient avec la ternissure des lieux. Étranger en tout, il éprouvait des difficultés à communiquer et se heurtait à la méfiance des gens.

Il ne se découragea pas et l'hypnose de la misère ne l'ébranla pas. Un soir, enfin, il rencontra Pierre. Une bouffée d'oxygène lui monta au visage et pénétra tous ses pores. La joie et l'espoir l'envahirent. Le prologue ci-après permit à Jean d'apprécier la correction de son anglais :

« Qui vous a parlé de moi ? demanda Pierre.

– L'organisation écologique allemande. Nous sommes des écologistes !

– Aucun mouvement écologique n'a eu de rapports avec nous ! dit Pierre, visiblement étonné.

– Le social a des effets sur l'environnement et vice-versa.

– Vous avez raison ! »

Pierre s'excusa. Il se rendit à la cuisine pour souffler un mot à son épouse, entourée de nombreux enfants. Puis il revint vite pour écouter le message de l'étranger. Celui-ci ouvrit alors son sac et en retira une carte qu'il étendit sur la table.

« La carte physique de l'Afrique, s'exclama Pierre, et notre pays se trouve là.

– Mais votre pays a changé !

– Bien sûr ! comme tout organisme vivant. »

Pierre se mit à rire. Jean se tut : une façon d'exiger de son interlocuteur un minimum de sérieux.

« Il y a quelques décennies, dit-il, ce pays était vert. Sa forêt était luxuriante, son sol fertile et son sous-sol riche. Mais le Sahara, dans sa

gloutonnerie, a tout mangé ! Cette conquête du Sud aurait été un échec si la gestion de la société avait été saine. Au contraire, la déforestation s'est systématisée, préparant le désastre. Conséquence ? La pauvreté a centuplé : la faim, le sida, les immondices, etc. Cette misère est d'autant plus hideuse que J. Caïn possède des richesses colossales.

– Si le Sahara nous a envahis, l'Occident en est l'artisan ! intervint Pierre, vivement piqué par la redoutable oraison. Les amis de J. Caïn ne manquent jamais de clamer son admirable sagesse, comme si la vraie civilisation encensait les malfaiteurs.

– La catastrophe n'épargnera personne !

– Sera-t-elle planétaire ?

– Le fruit de l'erreur... »

L'intervention de madame Pierre interrompit un moment le dialogue. Elle les invitait à se mettre à table. Mais la douceur de sa voix foudroya Jean. Cette créature, pensa-t-il, est aussi condamnée ! Nous n'avons pas le droit de battre en retraite !

En effet, le risque d'extinction menaçait l'humanité. Anxieux, Jean et Pierre furent incapables de manger ; les mets avaient le goût amer de la fin du monde.

Pierre domina le malaise qui croissait rapidement en lui et relança le dialogue :

« Pourquoi le Sahara engendrerait-il des effets néfastes au-delà de l'Afrique ?

– Observe bien cette ligne-là, dit Jean.

– L'équateur ?

– Oui ! L'équateur demeure la zone clef de rotation de la Terre et de gravitation de celle-ci autour du soleil : c'est là que s'opère l'équilibre entre la pesanteur et les forces centrifuges. Or, l'avancée du désert exerçant des influences sur le climat et la forêt, sûrement le choc a-t-il atteint le principe même de l'équateur ? Les contrecoups sont donc à redouter ailleurs !

– Voulez-vous insinuer que le Sahara détruira le monde, que le système solaire tombera dans le chaos, que la galaxie en souffrira et que ce phénomène trouvera d'autres maillons faibles pour fragiliser l'univers ?

- Vous avez saisi mes inquiétudes !
 - Mais que faire ? demanda Pierre, torturé par l’immensité du désastre.
 - Prendre les armes ! répondit Jean, laconiquement.
 - Vous en rendez-vous compte ? Nous, les Lilliputiens de la planète, faire face au Léviathan !
 - Pensez à votre épouse et à vos enfants ! Pensez à l’humanité et refusez de mourir passivement.
 - Vous parlez des armes, dit-il dans un sursaut de révolte. Lesquelles ?
 - C’est ici le but de mon voyage ! Face à ce triste sort, les enfants de l’humanité doivent se serrer les coudes. À propos du combat, nous reparlerons demain. Que la nuit nous aide à mûrir nos points de vue ! »
- Ils se quittèrent sur ces entrefaites, chacun portant sur ses épaules le fardeau du monde. Tôt le matin, ils réunirent tous les villageois. Les hommes, qui avec une houe, qui avec une machette, qui avec un coupe-coupe et les femmes, toutes avec des plantules de toutes sortes dans les paniers. Ils étaient tous mus par un même idéal : remembrer le monde en remembrant l’Afrique. Tous chantaient à l’unisson : « Le Sahara sera notre futur jardin de rencontre ! »

MÉMOIRES DE KAKAPO

FAUSTIN MULIRI

Je suis Kakapo. Je suis le roi des perroquets des deux rives de la Nyanja. Vous pouvez prononcer *Kaka Po*, en *kiswahili*, comme de l’autre côté de la rivière Nyanja.

Je me régale de merveilles de la nature de part et d’autre de la Rivière Nyanja, les deux rives constituant ma double demeure. Mais il m’arrive de passer des saisons aussi de part et d’autre du lac Tanganyika. Car je suis un oiseau sans frontières, un citoyen du monde. Que dis-je, citoyen ? Non, oiseau du monde.

Ne souhaiteriez-vous pas vivre comme moi ? Oui ? Non ? Je tolère le choix de chacun.

Revenons à mon mode de vie ! En tant qu’oiseau, je suis un biriverain que vous appelez binational. Je dirais même un multinational, car vivant où je veux, car étant de culture bigarrée. Je ne suis pas comme vous les humains, car nous tous, perroquets, nous avons la même culture. Partout où la vie est rose aux perroquets, je vais me régaler de son exotisme.

Puisque je vis à Nyanja pour le moment, permettez-moi d’être clair avec vous au sujet de ma nationalité : je suis un vrai Nyanjalais, car je suis des deux rives, de père et de mère Nyanjalais ! Je répète, avez-vous compris que je suis votre frère des deux côtés ?

Je suis une partie de la solution à la problématique d’instauration de la paix durable dans la région des Grands Lacs.

L’enjeu majeur est que vous menacez la sûreté et la tranquillité de tout le monde avec vos interminables conflits. Je sais que maintenant un calme apparent semble régner dans la région, mais pas partout. Car, pour

mes frères et sœurs perroquets de l'est de la République Démocratique du Congo, la paix demeure un vrai cauchemar, une équation à mille inconnues.

Ainsi, pour la survie de notre espèce, vous et nous les oiseaux, je vous prie de lire attentivement et d'apprécier mes mémoires, mon testament de perroquet.

Je pense bien que vous avez tout intérêt à me lire, car je ne menace les intérêts de personne, contrairement à mes frères les éperviers, les chauves-souris hypocrites qui donnent l'air d'être inoffensives alors qu'à la tombée de la nuit elles sont capables de neutraliser des aigles.

Je suis très heureux de traverser allégrement vos frontières sans payer quoi que ce soit. Pourquoi ne devriez-vous pas vivre comme moi ? Bon, je sais que les économies modernes ainsi que les États modernes ne fonctionnent pas ainsi. Mais tout au moins, pourquoi ne pas vous alléger la tâche en baissant la taxe à la traversée et sans autant de tracasseries à certaines de vos frontières ?

Je parie que certains de vos fous oseront un jour m'imposer une taxe à payer pour traverser vos frontières. Mais nos avocats sont prêts à les en empêcher. Car vous savez bien, ma famille est nombreuse. Elle vit en amont et en aval de la Nyanja. Savez-vous qu'avant l'arrivée des pygmées dans la région, mes ancêtres vivaient déjà paisiblement entre les deux rives de la rivière Nyanja ?

Pourquoi faites-vous alors des guerres futiles sur une terre que nous, les oiseaux et les pygmées, avons volontiers accepté de partager avec vous ?

Nous étions nombreux, mais vos guerres insensées ont chassé mes frères et sœurs d'ici. Les uns et les autres sont allés se réfugier dans certains parcs nationaux et dans d'autres réserves naturelles d'ici et d'ailleurs. Mais ils sont toujours traqués par des braconniers de tous bords ainsi que des rejetons de la violence pour qui les guerres sont leur bouche, des débouchés, alors qu'elles sont pour nous les perroquets notre anus.

Avant la traque à laquelle s'adonnent en toute impunité des braconniers, tous les oiseaux et les habitants des deux rives de la Nyanja disaient de nous, surtout de moi, le roi des perroquets de la région, que j'étais

splendide, un perroquet pas comme les autres, la merveille de la région, du monde. Depuis, ils me traquent comme un pestiféré. D'autres comme un prestigieux minéral.

Il m'arrive de me demander comment ils partageraient ma maigre et vieille chair de perroquet.

Voyez comment leurs pièges et autres projectiles fous ont blessé l'encoignure de mon large œil gauche, le rendant plus moche qu'une crotte d'hyène !

Quel plaisir éprouveraient-ils en voyant tout à coup un roi des perroquets marcher maintenant gauchement comme un vulgaire pingouin ?

Vous claironnez sur tous les toits qu'il n'y a pas de réconciliation sans réparation. Je consens. Mais dites-moi, combien me paieraient des braconniers qui m'ont si gravement blessé physiquement et moralement ?

Je plains les braconniers, ces manchots.

À cause d'eux, je ne peux plus me mouvoir comme le vent, comme un demi-dieu me rendre partout où je veux, rencontrer mes nombreuses copines et attirer l'attention des touristes sur ma majestueuse beauté d'antan en tant que roi. Le pire, certaines de mes copines perruches ne me reconnaissent plus depuis que les guerres et les braconniers m'ont rendu aussi vilain que certains fous au pouvoir dans la région. Mes plumes, hier très chatoyantes, qui par le passé brillaient comme des éclats de diamants, sont devenues comme des fèves entassées.

Je ne rappelle pas ma vie d'antan pour me moquer de tous les habitants des Grands Lacs ni blesser les femmes et hommes épris de paix et soucieux de sauvegarder tous les écosystèmes dans la région. Car je sais combien ils se préoccupent de nous, bravant des risques à force de se soucier de la biodiversité dont dépendent tous les écosystèmes.

Nous, les oiseaux, les plantes et nos frères et autres êtres vivants dans l'eau et l'air, nous leur disons merci. La paix est le nom de notre avenir à tous, pour que vous viviez en paix comme nous les perroquets, pour que la paix redevienne la loi de la région, pour que nos frères et sœurs qui vivaient heureux dans les arbres le long de la Nyanja reviennent. Ainsi vous et vos enfants vous vous enivriez de joie de vivre.

Pour vous prouver, s'il le faut encore, combien nous, les oiseaux, sommes pour la paix : avez-vous déjà entendu parler d'une guerre entre les perroquets de la rive gauche contre ceux de la droite ?

Pour nous, c'est un non-sens. Nous, heureux clochards, nous ignorons pourquoi vous vous battez et vous haissez.

Si, d'après vous, la paix durable passe par des affrontements aux armes à feu, et que vous trouvez normal de vous battre pour protéger vos pays respectifs contre les menaces des envahisseurs potentiels ou effectifs, depuis que vous vous battez, avez-vous déjà la paix durable ? Sinon, combien de guerres comptez-vous encore vous livrer avant de laisser l'Afrique redécoller ?

Vous nous étonnez et nous faites rire, nous, les oiseaux, les arbres et toutes les autres créatures vivant dans les eaux !

Vous menacez même le soleil en abattant abusivement les arbres dans la région. Seriez-vous prêts à affronter le soleil ? Espérez-vous sortir indemnes d'un tel duel vers lequel vos actes vous conduisent ?

Quant à nous, le soleil va nous venger. Lorsque vous allez l'affronter, nous nous mettrons à l'abri dans les restes de vos forêts. Et vous, que feriez-vous ? Où comptez-vous vous réfugier ? Chez vos voisins que certains d'entre vous, à l'instar de vos politiques, ne cessent de diaboliser, dénigrer et vilipender ?

Pour revenir à la déforestation sauvage, savez-vous combien le soleil nous accable puisque vous avez abattu presque tous les arbres qui nous servaient d'abris ?

Je ne suis pas sorcier ni psychanalyste, mais je devine combien notre peine est déjà la vôtre !

Autrefois, vous et nous étions tous heureux de vivre dans la tranquillité.

J'exagère, peut-être, mais je sais que par le passé vous capturiez nombre de nos ancêtres, vous voliez les œufs de mes perruches, mais c'était moins violemment qu'aujourd'hui. Cette période, vous utilisiez même des armes de grand calibre pour traquer des bêtes et oiseaux qui ne menacent la tranquillité de personne. Pourquoi ? Hein ? Dites-moi pourquoi. Ne regrettez-vous pas la disparition de belles fleurs rayonnantes qui, jadis,

rendaient les falaises aux bords de la rivière Nyanja plus attrayantes que des autoroutes new-yorkaises ?

Je n'oublierai jamais mes randonnées exotiques de chaque côté de la rivière ; je n'oublierai pas Nyawera. Là, je voyais passer ou se reposer sous un arbre une patiente dénommée Chabusiku. Aussi folle qu'elle fût, aussi drôle elle me paraissait. Elle adorait me regarder et me parler sur la branche, les lèvres débordant de sourire fou. Jamais elle ne s'en prenait à moi.

Que vous est-il arrivé, chers Nyanjalais de la gauche comme de la droite de la Nyanja, pour devenir fous de la guerre, plus fous que les plus connus de tous : la folle Chabusiku, l'ivre de joie Diego, le fol ange Debubu, Masamba le roi des fous, Antoine le beau détraqué, Bachoke l'unique fou sage, Mama Kiwera l'écervelée, princesse des nuits folles, etc. Ils sont connus de presque tous les Nyanjalais.

Aujourd'hui, il est presque suicidaire de prendre sur moi le risque de me poser encore à Nyawera. C'est vrai qu'on y trouve encore quelques arbres rescapés, ceux qui ont survécu à l'abattage sauvage. Je m'y rends de temps en temps, très discrètement, prenant soin de me mettre à l'abri de l'œil scrutateur des ennemis de la faune et de la flore.

À Nyawera, les arbres ornementaux où j'adorais me poser, après escale au couvent des Pères Jésuites, à Muhumba, ont été rasés. Un véritable génocide environnemental, dirais-je ! L'unique risque que je brave encore, c'est de me rendre et de me cacher dans les grosses branches de grands arbres dont le généreux éternel bon vieillard a béni les jésuites du Centre Amani et leur a ordonné de les conserver près de leur couvent, situé au bord du lac Kivu.

Quelquefois, il m'arrive aussi de me rendre dans le Rukoko pour draguer mes bien-aimées perruches du côté burundais. Il est bien entendu que c'est toujours à mes risques et périls. Car la mort est vagabonde de part et d'autre de la rivière.

Pour minimiser le risque, il m'arrive de survoler à basse altitude des champs des deux côtés. Le risque de me faire capturer se situe plus le long du lac Tanganyika. Je ne précise pas le côté, pour ma propre sécurité,

au risque d'informer les prédateurs de tous bords de mes positions lors de mes déplacements. Cependant, je congratulate celles et ceux qui pensent encore à me protéger en gardant intacts leurs espaces verts, c'est le cas de mes amis prêtres. Bravo les pères Jésuites !

Malgré l'état d'insécurité persistante dans la région, situation que nous décrivons, l'espoir de l'avènement d'une paix durable est permis. Je vois la paix se coucher à l'horizon de nos cœurs.

Permettez-moi, à présent, de m'offrir un sourire d'espoir, de trouver très bientôt davantage d'espaces verts et tranquilles où poser ma patte foudroyée par les éclats d'une grenade et d'impitoyables pièges.

Faites comme mes amis jésuites, réservez toujours dans votre cœur un espace vert de tolérance, de paix et d'amour pour les oiseaux, surtout pour vous, les humains. Car la paix des oiseaux et des plantes est proportionnelle à votre degré d'amour de vos semblables.

Pour ce faire, offrez dans vos cœurs assez d'espaces verts de paix, où l'ombre nous protège des rayons écerclés de haine.

Je remercie infiniment les autorités et citoyens de certains pays de la région qui militent pour la sauvegarde et la culture des arbres. La survie de mon inestimable et précieuse progéniture des deux rives en dépend.

Coup sur coup, je plains les drogués de violence pourtant très attendus à l'appel à la paix sous l'arbre à palabre, leur avenir étant loin d'être scellé et vendu à l'errance et au désarroi par leur acolyte, la haine.

Que ces humains s'enivrent de doux chants de mes frères et sœurs les oiseaux, des sifflements des gros arbres, de la discrétion des bruissements des feuilles.

Qu'ont-ils fait des enseignements de leurs pères spirituels, de l'harmonie qui jadis existait entre nos grands-parents, nos parents et nous, les oiseaux ?

Se rappellent-ils que nous avons toujours contribué à les nourrir en ensemençant les champs et jardins de leurs pères et grands-pères grâce aux grains éjectés dans nos cacas ?

Pourquoi vous haïr ? Pourquoi vous entretuer ? Pourquoi pourchasser les oiseaux alors que nous contribuons à vous nourrir en semant à votre place des arbres fruitiers le long de la Nyanja et du Tanganyika ?

Combien nous payiez-vous en échange ? Sachez que nous ne revendiquons rien. Nous avons juste besoin de vous voir, en contrepartie, protéger ces jardins pour qu'ils nous procurent, à vous et à nous, des fruits utiles à notre alimentation. Nous vous supplions, car nous avons faim et soif de paix dans la région. Humains, arbres et oiseaux, nous avons tous besoin de havres où poser nos pénates pour nous reposer en toute quiétude.

Actuellement, les fruits nous manquent. Ils vous manquent. Nous récoltons les fruits de la violence, les fruits de la démesure, les fruits des guerres à répétition, la destruction de l'écosystème, une menace contre toutes les biodiversités, dont vous, les humains.

Maintenant que nous broyons du noir, à qui la faute ? N'y a-t-il pas moyen de redevenir des humains responsables et respectueux de la faune et de la flore ?

J'ai encore en mémoire la tranquillité que nous vivions la nuit, sous une pleine lune, lorsque le soleil se disparaissait pour nous laisser savourer une lumière tamisée, seule garantie qu'il s'agissait à l'époque de nous éclairer non pas pour nous nuire, mais pour apprécier les faveurs et les apports de la pleine lune.

Riverains de la Nyanja, cultivez l'amour du prochain pour que la paix vous sourie.

En chef de la lignée de tous les perroquets et perruches des Grands Lacs, je vous recommande de vous redonner confiance, de rétablir la cohabitation pacifique entre vous, les humains, puis entre vous et nous, les oiseaux. Ce faisant, vous pourriez à nouveau vous occuper en toute quiétude de vos récoltes et cheptels. Et les oiseaux trouveraient davantage d'insectes à savourer pour la santé de vos bêtes et des grains à picorer pour la nôtre.

Nous vous encourageons à vous fréquenter, au nom de l'acceptation mutuelle. Il vous suffit de briser les spectres de l'intolérance et de la suspicion, et la paix illuminera vos cœurs.

Vous avez encore du chemin à parcourir, car ce que j'entends dire des uns et des autres ne me rassure pas encore. J'y reviendrai dans la deuxième partie de mes mémoires.

Cependant, je note l'existence d'un amour sincère entre bons nombres d'entre vous. Je déplore l'attitude des têtes brûlées ignorant que la paix a un prix, elle se construit et se donne mutuellement.

La paix est comme la Rivière Nyanja, elle arrose sans exclusivité, les terres des deux rives. Cela fait votre bonheur et le nôtre. Nous devrions en remercier la nature et le ciel.

Qu'attendez-vous pour comprendre que la rivière Nyanja n'est pas une ligne rouge à ne pas franchir ?

Quant à nous les oiseaux, ayez pitié de nous ! Car sans nous, les humains disparaîtraient. Dites-moi : seriez-vous heureux de vivre sur la terre sans nous les oiseaux ?

Il fut une époque immémoriale où nous vivions sur la terre sans vous les humains. Mais depuis que vous êtes là, certains d'entre nous sont heureux de se joindre à vous, pour cohabiter ; ce sont les oiseaux de la basse-cour. J'en fais partie. Mais je vous prie de donner un peu plus d'espace de liberté à ceux qui vivent en captivité pour qu'ils bénéficient des merveilles de ce monde. Ne les livrez pas à la famine, aux intempéries, surtout n'égorgez pas un père perroquet ou une mère perruche en présence de ses enfants. M'égorger en présence de mes nombreuses femmes, quel blasphème ! Faites en sorte que la dignité d'un oiseau soit égale à celle des humains. Vous êtes des animaux. Souvent, vous l'oubliez.

Je rappelle que vous ignorez totalement notre code de communication. Vous ne connaissez pas ce que nous nous disons entre nous les oiseaux, lorsque vous livrez au couteau un notable perroquet, comme moi, chef de lignée, au vu et au su de mes femmes et enfants.

Nous vous maudissons surtout lorsque vous égorgez un oiseau alors que dans vos marmites un stock de délicieuse nourriture manque de dégustateur.

Mangez-nous, donc, comme vous en avez l'habitude, mais avec modération pour éviter de nous exterminer comme les grands pingouins en Europe et autres Okapis en voie d'extinction en République Démocratique du Congo.

J'ai dit : dégustez notre chair, oui, car je sais que la chair de certains d'entre nous est très délicieuse. Je dis ça, car il m'arrive de goûter au délice

de leur chair au travers des miettes que vous nous jetez. Mais agissez avec humanisme, avec modération, avec esprit de sobriété, l'esprit du perroquet.

Cependant, dites-moi, seriez-vous heureux si tous les oiseaux se comportaient comme les impitoyables aigles et emportaient une bonne partie de votre progéniture dans le monde des grandes ailes ?

Faites tout pour comprendre notre univers, pour nous protéger, vous éviter un monde sans nous. Nous éviter un monde sans vous. Car vous, au moins, avez des minerais, des terres arables, etc. Nous autres, on ne vit que de la prédation.

Je salue la mémoire profanée des pygmées, même si eux aussi nous mangent, moins méchamment que les autres humains. Si je mens, qu'eux aussi sachent que sans arbres, il nous est difficile de survivre.

Chers pygmées, vous vivez à couteaux tirés avec les Bantous, notamment. Vous voulez rentrer revivre dans la forêt, votre milieu de vie naturel. Mais depuis que vous êtes partis de là, nous nous sentions un peu en sécurité. Mais saint Paul a remplacé saint Pierre. Les braconniers des deux rives de la Rivière Nyanja nous agacent. Si vous rentrez dans les forêts, je crains que le pire nous arrive. Cependant, nous sommes d'accord que les pouvoirs publics et les humanitaires vous trouvent une alternative, en termes de compensations, à votre mode de vie d'antan.

Car pour notre survie, ça vaut la peine de vous interdire de braconner. Surtout, il faut arrêter de tuer aux flèches empoisonnées vos frères et sœurs qui vous traquent pour notre survie. Ce sont des humains comme vous.

Mes frères les pygmées, apprenons tous à dialoguer avec les peuples qui vous menacent. Comme nous les oiseaux, nous les aimons tous, même s'ils raffolent de notre chair, cela n'empêche pas les coqs de leur indiquer l'heure qu'il fait. Le coq n'est jamais tenté de s'enfuir pour regagner la forêt. Mais je n'ai jamais su pourquoi. Peut-être que ses bourreaux vivraient encore plus nombreux dans la forêt qu'auprès des humains ? Je n'en sais pas grand-chose. Mais je note qu'on peut toujours changer d'espace vital et de mode de vie.

Mais sachez bien, chers pygmées des deux rives de la rivière Nyanja, que si nous pardonnons à ceux qui nous chassent dans la forêt comme

ils vous en ont chassés, c'est pour leur donner le temps de réfléchir et de comprendre qu'ils mettent en péril aussi bien leur vie que la nôtre. Car notre vie commune sur terre est interdépendante.

Je vous prie donc d'éviter de recourir à la violence pour régler vos différends. Si nous, les oiseaux, on pouvait parler la langue des humains, on aurait dû déjà amorcer avec eux un dialogue mondial sous les auspices des protecteurs de la faune et de la flore. Vous avez donc l'avantage de vous parler. Parlez-vous, chers pygmées !

Imaginez-vous, chers humains, supposons toutes les forêts décimées, que vous arriverait-il ? Vous quitterez les terres de vos ancêtres pour vous livrer à de nouvelles guerres, à la conquête d'autres terres ne vous appartenant pas. Nous, les oiseaux, on irait vivre ailleurs, sans besoin de guerres contre qui que ce soit.

C'est donc le moment de réfléchir par deux fois pour consolider la paix chez vous, entre vous et vos voisins, ainsi vous vivriez en toute sûreté, en libres et heureux perroquets des quatre coins du globe terrestre !

Quant à nous, les oiseaux, nous avons davantage besoin de nectar, vous du latex. Le nectar nous sert de breuvage, c'est notre vin, et les insectes sont des protéines dans notre alimentation. Chez vous aussi, les humains, je crois bien. Le cas des chenilles, notamment.

Sans plantes ni feuilles, pas de breuvage ni de desserts et médicaments pour nous. Notre santé serait en péril. Vous comprenez donc que la vie est aussi dure pour nous que pour vous. Nous avons donc un grand besoin d'arbres, car sans eux, notre vie ne vaut rien. Car grâce à l'humidité, les feuilles et branches nous servent de filtres et de réfrigérateurs. C'est elle qui conserve notre breuvage dont nous avons plus que jamais besoin pendant la saison sèche. Ne dites-vous pas que l'eau c'est la vie ? Nous disons la même chose.

Par ailleurs, l'un de vos poètes a écrit : « L'eau c'est la vie. Mais moi qui n'ai pas accès à l'eau, où vais-je puiser si ce n'est dans l'au-delà ? »

C'est la même chose pour la paix : la paix, c'est la vie. Quiconque manque de paix, où risquerait-il d'aller vivre si ce n'est dans l'au-delà ?

Avec vos guerres à répétition, ne risquez-vous pas d'aller vivre dans

l'au-delà, comme c'est le cas déjà pour nombre d'entre vous des deux côtés de la Nyanja ?

Unissez-vous, frères et sœurs humains, restez-le sous l'arbre à palabres comme le firent vos ancêtres. Ils se toléraient, ils s'aimaient et ils s'entraidaient comme jamais. Mais comme vous abattez déjà même l'arbre à palabres, où se jugera alors le procès des animaux et des oiseaux contre vous les humains ? Probablement dans une jungle, vous connaissez la loi de la jungle, n'est-ce pas ?

Si vous êtes incapables de cohabiter pacifiquement avec vos semblables les humains, seriez-vous à mesure capables de vivre avec le lion, le tigre, le cobra, etc. ?

Il me semble qu'il est encore temps de laver notre linge sale en famille, vous les humains et nous les oiseaux, en plantant des milliers d'arbres fruitiers à palabres. Ainsi, les récoltes des fruits d'arbres à palabres nous serviraient de nourriture à partager lors des arrangements à l'amiable. Ils aideraient à atténuer les tensions et les différends qui nous divisent. Ainsi nous pourrions devenir des boulangers émérites de paix !

Par ailleurs, je me souviens de Birago Diop à travers ses « Souffles ». Est-ce à tort qu'il dit que vos morts ne mourraient pas, qu'ils seraient dans le vent qui soufflait ? N'est-ce pas que le vent souffle parce qu'il y a des arbres qui l'aident pour ce faire ? Donc, sans arbres, pas de vent.

Si j'ose extrapoler la pensée de Birago Diop, sans arbres, il n'y aurait ni air ni vent. Ainsi vos ancêtres vous maudiraient, car les contraignant à la sédentarité, les empêchant de venir vous saluer, de s'émouvoir pour contempler ce que vous avez fait de l'héritage qu'ils vous ont légué. N'est-ce pas, les animistes ?

Je crois être arrivé à la fin du premier volume de mes mémoires. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter longue vie.

Que les valeurs de dialogue, de tolérance et d'acceptation mutuelle soient avec vous !

Au nom du père, de la mère, des fils et des filles !

LA LÉGENDE DES LÉGENDES

PASCAL ASHUZA MIHIGO

D'aucuns diront que les légendes sont des fariboles. Qu'elles sont de pures inventions de celui qui les raconte, pris le plus souvent pour un névrosé. Un malade mental. Quelqu'un qui vit dans son monde isolé du nôtre. Un univers parallèle propre à lui. Les légendes reflètent une société idéale qui peut avoir une chance sur un million d'exister. Et pourtant, cette chance, aussi minime, il faut la prendre en considération. « Même quand la nuit est longue, dit-on, le jour finit par arriver. » Même quand nous construisons entre nous des murailles de haine, l'amour finit toujours par les traverser, et même, par les briser.

Qui aurait cru que cette légende, transmise de génération en génération, de siècle en siècle, finirait un jour par devenir réalité ? Voici ce qu'ont dit les ancêtres : « Un sang-mêlé naîtra. Une enfant dont la mère n'est d'une modeste servante. Celle-ci brisera les barrières sociales, redonnera de la valeur à la femme et, grâce à son aura pacifiste, tel un feu, fera fondre les cœurs haineux et durs comme la glace, pour les transformer en une eau de fraternité. Les Bakongo du royaume Kongo et les Rwa-Rundi du Ruanda-Urundi deviendront unis à jamais. Ils ouvriront leurs frontières pour que les peuples de ces deux royaumes vivent dans la concorde. » Je suis impatient de voir ce monde. Et vous savez ce que disaient d'autre les ancêtres ? Il arrive bientôt. Ce monde arrive bientôt. Nombreux étaient sceptiques, mais moi, je crois aux légendes. Et à ceux qui n'y croient toujours pas, à ceux qui demeurent sceptiques comme je le fus par le passé, je vous demande de changer votre vision du monde. De savoir écouter les ancêtres et leurs avancées, de balayer vos doutes grâce à ce témoignage.

Le Ruanda-Urundi et le Kongo sont deux royaumes voisins très proches, séparés par des lacs, des rivières et des forêts. Chacun possède ses richesses, ses valeurs ancestrales, ses us et ses coutumes, ses spécialités culinaires, son art de guérir... chacun de ces royaumes vivait indépendamment de l'autre. Ils vivaient sans haine et sans amour non plus. Ils communiquaient à peine entre eux, parfois non. Rien, des années durant, n'a été objet de discorde.

La chasse était une de leurs coutumes. Ils devaient attaquer des animaux sauvages et les achever. C'était une façon de prouver leurs vaillances, leurs habiletés et parfois leurs aptitudes à affronter toute puissance contraire qui tenterait de s'attaquer au royaume.

Lors d'une partie de chasse, pendant que le mwami, le roi du Ruanda-Urundi marchait dans la forêt, il entendit un bruit dans les buissons. Sûrement une bête à abattre, se dit-il. Pourtant, ce n'était qu'un pauvre animal terrifié. Dissimulant sous son ventre ses petits et tentant de se cacher. Elle montrait à ses petits comment capturer leurs proies. Le mwami prit sa flèche, longue d'à peu près un mètre et demi, au métal scintillant, et se rua avec fougue sur la pauvre bête qui allaitait. La flèche transperça le léopard et ses deux petits. Le sang gicla du corps de la bête et de ses petits. Par des clameurs, les hommes qui l'accompagnaient manifestèrent leur admiration. « Trois bêtes en une fois ! dirent-ils, c'est un exploit. Bravo ! »

Les trois animaux furent débarrassés de leurs fourrures. Dépecés et transportés. Ce fut une fête ce soir-là dans la cour royale du Ruanda-Urundi. Les habitants festoyèrent en l'honneur de l'exploit de leur mwami.

« À notre mwami ! dit un notable en portant un toast lors du dîner. La foule répéta la même chose.

– Je ne rate jamais ma cible, rétorqua le mwami avec assurance. »

Au Kongo, le léopard est l'animal totem. Vous savez, cet animal qui, selon la tradition, protège le royaume. Cet animal placé au même rang que les ancêtres est un animal protégé au Kongo. Les gens disent même que lorsqu'un léopard est en parturition, le royaume entier jubile et une fête est organisée. Et lorsqu'il meurt, tout le royaume est en deuil. Comme si chacun avait perdu un des siens. Telle était la tradition. Le mwami du Kongo avait une sorte d'aura qui attirait les animaux, on dirait qu'il

communiquait avec eux. Il marchait souvent en compagnie des léopards en parlant chemin faisant. Certains pensaient qu'il était maboul. On dirait qu'il entendait la langue des animaux. Il prenait soin d'eux, les nourrissait de viande, de produits halieutiques, jouait parfois avec eux. Yambi était son préféré. Il lui avait donné un nom et une place privilégiée dans son palais. Pour le nourrir, il le mettait en retrait afin qu'il mange avec ses enfants. Yambi dormait parfois à même le sol dans sa chambre.

Le soleil disparaissait peu à peu. L'azur s'obscurcissait. L'heure du dîner était arrivée. Avant de manger, le mwami commençait par nourrir les animaux qu'il avait apprivoisés. Il remarqua l'absence de Yambi. L'inquiétude se lisait dans son regard.

« Vous n'avez pas bonne mine, monsieur, n'hésita pas à faire remarquer Yayi.

– En effet, répondit le mwami.

– Pouvons-nous savoir ce qui vous arrive ?

– Tous les léopards sont là, sauf un. Avez-vous remarqué son absence ? » Personne ne répondit. Tous écarquillèrent les yeux en signe de surprise.

« Pourtant, poursuivit le mwami, rater le dîner n'est pas dans ses habitudes.

– Oui, c'est inquiétant. En plus, elle a des petits...

– Je suis sûr que Yambi va bien. Elle traîne avec ses petits quelque part. Dans la forêt peut-être. Je ne sais pas moi, elle leur apprend à capturer leurs proies.

– C'est possible. Mais j'ai le pressentiment qu'il lui est arrivé quelque chose.

– Votre Majesté ! Ce n'est qu'une bête...

– Quoi ? Une bête ? C'est tout ce qu'elle représente pour toi ? Mais enfin, ignores-tu nos traditions ? Le léopard est notre protecteur. Ça suffit ! Plus de dîner avant que vous ne me l'ayez ramené, ordonna le mwami, en tapant du poing sur la table. »

Le mwami se leva et partit s'asseoir sur le parvis de son palais afin de profiter de l'air du soir. Tous ceux qui devraient dîner partirent dans la forêt à la recherche de Yambi. Trois quarts d'heure plus tard, ceux-ci

revinrent. Ils avancèrent devant le mwami sans mot dire. « Où est-elle ? L'avez-vous trouvée ? L'avez-vous ramenée ? demanda le mwami avec une grande excitation dans sa voix. Allez, montrez-la-moi. Yambi, c'est l'heure du dîner ! »

Les hommes jetèrent les trois peaux de léopard par terre sans rien dire. Le mwami était tellement furieux qu'il poussa un cri et un éclair déchira le firmament. Un tonnerre s'en suivit et une forte pluie s'abattit sur le village. Il plut à verse toute la nuit. Le mwami passa la nuit, étalé sur le parterre de son palais. Les ancêtres en communion avec la nature pleuraient la disparition de Yambi et de ses petits. Le mwami fut frappé par ce décès. Il passa plusieurs journées sans parler, terré, triste. Et quand il sortit de son silence, il était animé d'un tel esprit vindicatif qu'il se promit de châtier celui qui avait tué Yambi et ses petits. « Un sang doit être effacé par un autre sang », se dit-il.

Ainsi, il ordonna de renforcer ses frontières avec le royaume du Ruanda-Urundi. Il parsema la forêt de pièges à hommes afin que plus personne ne fasse du mal aux animaux du Kongo. Il allait chaque matin visiter ses pièges pour vérifier si personne n'était tombé dedans.

Un jour, le fils du mwami du Ruanda-Urundi tomba dans le piège. Il était jeune. Il allait bientôt souffler ses dix-huit bougies. Il devait prouver qu'il était prêt à être appelé adulte. Pour cela, il fallait qu'il abatût un animal, aussi féroce qu'un léopard. Un lion peut-être. Ainsi pouvait-il prouver qu'il était capable d'assurer sa propre défense devant un gros danger. Qu'il méritait de ne plus être traité comme un enfant. Il pouvait d'ores et déjà demander la main d'une demoiselle. Car un homme responsable devait prendre soin des siens et les protéger.

Un loup dormait calmement dans l'ombrage d'un arbuste. Il était en gésine. Le fils du mwami s'approcha de lui à pas de loupe afin de l'abattre. Sans s'en rendre compte, il traversa la frontière qui séparait le Kongo du Ruanda-Urundi. Il piétina un piège à hommes et se retrouva enroulé dans un filet, soulevé à hauteur des arbustes. Les gardes des frontières l'attrapèrent et l'emmenèrent devant le mwami du royaume de Kongo.

« C'est lui qui a tué Yambi, dirent-ils. Il mérite la mort.

– Arrêtez ! interrompit le mwami. C'est à moi de décider de son sort.

– Le sang doit être effacé par le sang, insistèrent les gardes et les membres de la cour royale. Vous l'aviez vous-même dit.

– Oui, le sang doit être racheté par le sang. C'est même biblique. Il a fallu que le Christ meure afin que les péchés de l'humanité soient effacés.

– Pitié ! suppliait le fils du mwami du Ruanda-Urundi, ne me tuez pas. Ce n'est pas moi. Je n'ai rien fait.

– Ah, oui ? Vous n'avez rien fait ? Avez-vous oublié que vous m'avez pris trois vies ? Des animaux sans défense. Une maman léopard qui apprend à ses petits comment survivre dans la jungle. Vous l'avez tuée de sang-froid. Vous l'avez dépouillée de sa fourrure. Et comme si cela ne suffisait pas, vous avez aussi tué ses petits.

– C'était mon père. Ce n'était pas moi. C'est lui qui a tué vos léopards.

– Tu seras donc une victime expiatoire. Tu laveras cet affront que ton père m'a causé. Tu paieras son erreur... puisqu'il faut quand même que quelqu'un paie. Et ce sera toi. C'est toi qui as été pris dans un de mes pièges. En train de pourchasser mes animaux.

– Cette partie de chasse n'était qu'une chance de prouver ma vaillance. De prouver que je n'étais plus un éphèbe. Que j'étais capable de braver le danger. Mais je n'ai pas fait attention. J'ai dépassé les limites. Et me voici, forcé de payer les erreurs de mon géniteur et les miennes.

– Qu'on l'enferme. Je déciderai de son sort. En attendant, donnez-lui suffisamment à manger. Je n'aimerais pas qu'il meure de faim. »

Le fils du mwami du Ruanda-Urundi fut placé dans une cage. On lui donna à manger et une servante lui lavait les pieds matin et soir, en attendant le verdict final du roi. Mais la magie de l'amour eut son mot à dire. Entre la servante du Kongo et le jeune damoiseau du Ruanda-Urundi, ce sentiment s'intercala. La servante passait énormément de temps avec le prisonnier qu'elle finit par succomber à son charme et par porter son bébé. Mais lorsqu'elle l'apprit, elle se sentit tellement en insécurité qu'elle voulut quitter le Kongo. Elle finit par le quitter

d'ailleurs. Mais avant, elle aida son amant du Ruanda-Urundi à s'échapper.

Neuf mois après, une fille naquit. Une sang-mêlé qui brisa la haine qui régnait entre les deux peuples voisins qui se haïssaient. Elle grandit et, à son âge adulte, elle devint impératrice. Elle vécut sur une terre située à cheval entre le Kongo et le Ruanda-Urundi. Elle se battit pour l'unification de ces terres et elle finit par trouver gain de cause. Ces deux royaumes oublièrent la haine qui régnait entre eux. Ils ouvrirent leurs frontières, partagèrent leurs richesses culturelles et vécurent en harmonie.

LE NOUVEAU CORONAVIRUS

MALIYAMUNGU MBIRIZE

Cet après-midi-là, mes parents rentraient du champ. Ma mère était devant. Dans son panier, du manioc, des morceaux de bois sur lesquels étaient posées des feuilles de manioc. Il y avait aussi deux houes dont celle de mon père. Ce panier pesait lourd. Mon père suivait derrière, sa machette à la main.

Arrivée à la maison, maman se mit d'abord à allaiter Makasi, mon petit frère, puis à préparer le *sombé*. Pendant ce temps, mon père était assis non loin d'elle, sur une chaise, torse nu, sous un arbre. Maman lui demanda de l'argent pour acheter deux *koroboyi* d'huile à utiliser dans la cuisson du légume qui était devenu pour nous la prière « Notre Père ». Il entra dans la maison, en sortit avec deux billets en main qu'il me remit pour qu'à mon tour je les remette à maman. Et comme s'il avait peur d'une potentielle autre demande qui suivrait, il dit à ma mère qu'il allait voir comment Cekanabo avait passé la journée. Cekanabo est la cadette de la troisième femme de mon père.

En route, l'idée lui vint de passer saluer Mustari, l'un de ses grands amis. Arrivé à destination, il fut invité à se laver les mains à l'entrée de la maison. Et lui, fatigué et affamé, il pensa à la nourriture. Il se lava, mais sans utiliser le savon. Quand elle remarqua cela, la femme de son ami lui dit gentiment :

« Le savon est là !

– Je n'aime pas me laver les mains avec du savon avant de manger, car l'odeur du savon me dérange, répondit-il. J'utilise le savon après avoir mangé, continua-t-il.

- Non, vous ne vous lavez pas pour manger, lui dit la femme.
- Et alors, je me lave pour faire quoi ? demanda-t-il.
- Pour vous protéger et nous protéger, lui expliqua la dame, en souriant.
- Me protéger et vous protéger de quoi ? insista mon père.
- De la maladie. »

Mon père ne comprenait rien à ce qu'on lui disait. Il se tut et entra dans la maison où était Mustari. Il ne pouvait pas lui serrer la main comme la sienne était encore toute mouillée. Après que chacun d'eux a demandé à l'autre de ses nouvelles, mon père exprima sa préoccupation :

« Pourquoi cette fois-ci ton épouse m'a demandé de me laver les mains avant d'entrer ? Quelqu'un lui a-t-il dit que mes mains étaient tellement sales qu'il fallait les laver avant tout contact ?

– Non, cher ami, lui répondit Mustari, tout souriant. Ce n'est pas une question de mains très sales. Il s'agit plutôt d'éviter la propagation de cette maladie mortelle dont on parle et qui fait beaucoup de dégâts dans le monde.

- Quelle maladie ? demanda mon père.
- Le Coronavirus, lui répondit son ami.
- Je n'en crois pas mes oreilles, dit mon père en regardant ses mains et celles de son ami. Je vois que nous sommes noirs comme nous l'avons toujours été !
- Mais oui ! pourquoi veux-tu que nous changions de couleur ? lui demanda Makasi qui ne comprenait pas grand-chose à ce que mon père venait de dire.

– Le Coronavirus dont tu parles, n'est-ce pas une maladie des Blancs d'après ce qui se dit ?

– Non ! Même les Noirs en meurent. La maladie est déjà dans notre pays, mon cher. C'est vrai qu'aucun cas n'a encore été signalé ici chez nous à Katala, mais il y a déjà des morts à Bugale, capitale de notre pays.

- Et c'est l'eau qui la soigne ? demanda encore mon père.
- Non, l'eau permet seulement de prévenir la propagation de la maladie, mais elle ne la soigne pas. Et puis, il faut le savoir, c'est une maladie contre laquelle il n'existe aucun médicament, lui expliqua Makasi. »

Mon père n'y croyait pas. Mais le même soir, après le repas, la famille mit beaucoup de temps à réfléchir à la maladie. Nous étions tous d'accord qu'elle existait à Ifaya, pays de Blancs, mais pas au Tshongo, notre pays. Et comme nous avions vraiment veillé tard, vers minuit, nous vîmes un mouvement que personne d'entre nous n'avait su expliquer : tout d'un coup, un monsieur s'était joint au groupe. Un Blanc. Il ressemblait aux Chinois que nous voyions jouer au karaté chez Mukubwa, le directeur de l'unique école primaire du coin. Chaque fois que nous avions du manioc à lui donner pour payer le droit d'entrée. Sa présence, bien que mystérieuse, ne nous avait pas trop effrayés. En effet, à l'église, on nous avait plusieurs fois parlé de telles apparitions. Et le Mlungu (équivalent de prêtre chez les catholiques et de révérend-pasteur chez les protestants) précisait bien que lorsque c'est un Blanc, il faut vous en réjouir : c'est un saint ou un ange. Mais si c'est un Noir, là, il y a un problème : c'est un revenant, un démon ; c'est le diable en personne. Il faut alors très vite demander l'aide de la très, très sainte Maman Catherine.

Et comme notre visiteur n'était pas noir, nous nous croyions devant un saint ou un ange. Prenant la parole le premier, le Blanc nous dit : « Vous avez passé toute la soirée à réfléchir à la maladie, le Coronavirus. » Pour nous, c'était normal qu'un ange connaisse tout : nos idées, nos pensées, nos rêves, etc.

« Oui, Monsieur l'Ange, répondit ma mère, imitant ainsi Marie répondant à l'ange Gabriel.

– Eh bien, renchérit le visiteur, c'est bien moi. »

À ces mots, nous tous, nous sursautâmes. Et il ajouta : « Vous avez tout intérêt à vous éloigner de moi. Tenez-vous à au moins un mètre ! »

Chacun de nous se leva, recula et se retira dans sa chambre. De là, nous entendions seulement sa voix rauque qui n'avait aucun rapport avec sa taille. Il était aussi mince qu'un clou : « De même que vous avez peur de moi, ayez peur de tous ceux qui vous approchent, car je peux être en eux. Lavez-vous fréquemment et soigneusement les mains avec du savon ou utilisez une solution hydroalcoolique ! Évitez de vous serrer la main ! Tenez-vous à un mètre au moins de votre interlocuteur ! Portez

toujours votre masque ! Toussez et éternuez dans le pli de votre coude ! Ne vous touchez pas la bouche, le nez ou les yeux. Si sortir n'est pas indispensable, restez dans votre chambre comme vous y êtes maintenant. Cela s'appelle Confinement. Si vous mettez tout cela en application, vous ne me reverrez plus jamais ici. Mais si vous ne respectez pas ces consignes, vous m'inviterez à revenir et sans tarder, je reviendrai, pas pour vous conseiller, mais pour vous emmener, afin que là où je suis vous soyez aussi. J'ai dit. »

Et il se tut. Mais personne n'osa aller voir s'il était parti ou non. Pas même mon père. Le matin, nous constatâmes qu'il n'était plus au salon. Témoins que nous étions devenus, nous fîmes le porte-à-porte pour raconter ce que nous avions vu et entendu. Depuis, tous les habitants de Katala respectent scrupuleusement les quelques lois faciles qu'il nous avait édictées. Nous sommes à l'abri de ses tourments.

MA SECONDE ÉPOUSE

EMMANUEL CIRIMWAMI BARHATULIRWA

La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre ! Il doit se marier à nouveau pour le meilleur et pour le pire. Mais de quelle nationalité sera son deuxième amour, lui qui avait juré à sa première dame de ne jamais l'abandonner quoiqu'il arrive ? Lui qui pensait que sa première épouse était mille fois plus belle que l'arc-en-ciel ? Toutes ces interrogations occupaient son esprit embué depuis que la nouvelle circulait sur les réseaux sociaux, dans des groupes WhatsApp créés à la va-vite, pour médiatiser ce qui allait devenir une réalité en peu de jours.

C'est peut-être depuis sa naissance que Manu Iragi avait été destiné à une vie cosmopolite. De père congolais et de mère rwandaise, il avait passé son enfance sur les deux rives de la Ruzizi, la petite rivière qui sépare naturellement sa ville natale, Bukavu, en République démocratique du Congo, de Cyangugu, en République rwandaise. Enfant, il ne savait pas que cette rivière servait de frontière naturelle entre les deux pays que ses maîtres de l'école primaire lui présentaient sur les cartes géographiques, l'un minuscule comme un petit bouton sur le corps humain, l'autre comme un sous-continent aux richesses prodigieuses et scandaleuses. C'est tout ce qu'il avait retenu de ses leçons d'histoire durant l'école primaire.

Quelle attention pouvait-il, lui Manu Iragi, prêter à un tel débat ? Lui qui, même pendant les courtes vacances de Noël, naviguait entre les deux villes : la première semaine à Cyangugu, précisément à Gishoma, la localité natale de sa mère Uwineza Clarice, et la deuxième semaine à Buhozi, le village natal de son père à quelques kilomètres de la ville de Bukavu ? C'est là que Manu Iragi passa toute son enfance avant de rejoindre le Grand

Collège Saint-Paul pour son cycle d'études secondaires. Un collège dirigé par des barnabites à la morale et la rigueur de fer.

Son Père, Gustavo Baratt, avait lui-même été formé par des missionnaires italiens qui le surnommèrent « Gustavo » pour son talent inégalé dans la dégustation des bons vins, car il était chargé de l'intendance du Séminaire Saint-Christophe où il avait été étudiant.

Comme son père, métis (né d'un père congolais et d'une mère burundaise), Manu Iragi se retrouva, en l'espace de trois générations, comme le fruit d'un métissage qui se poursuivait. C'est ainsi qu'après son diplôme d'État, l'équivalent du baccalauréat dans le système français, il fut initié par son père au commerce transfrontalier entre les trois pays: Rwanda, Burundi et le pays nommé à l'époque Zaïre. Il découvrit Mutanga, la localité natale de sa grand-mère paternelle, en terre burundaise, non loin de la capitale Bujumbura, la belle.

Comment Dieu arrange-t-il les choses ? se demandait-il souvent. Comment en l'espace de trois générations pouvait-il, lui, Manu Iragi, digne fils de son père, se retrouver partageant les génomes et les codes culturels de trois pays ? Il a deux arrière-grands-parents burundais du côté de sa grand-mère paternelle (Burundaise), deux grands-parents rwandais du côté de sa mère (Rwandaise), deux arrière-grands-parents congolais du côté de son grand-père paternel et un grand-père congolais qui donna la nationalité congolaise à son père.

Cette situation l'intriguait beaucoup si bien que ses rêves avaient très souvent pour cadre spatio-temporel des lieux et moments qui lui étaient familiers dans les trois pays. Il lui arrivait de commencer un rêve au Zaïre du maréchal Mobutu, pour qui il avait chanté et dansé pendant toutes ses années passées à l'école primaire et secondaire, et de le continuer au Burundi avant de le terminer dans un bel hôtel cinq étoiles de Kigali.

Un jour, il raconta à sa mère Uwineza Clarice qu'en rêvant, il s'était retrouvé dans un lieu qui était difficile à identifier, mais qui avait la faune et la flore de Gishoma, à Cyangugu. Sa grand-mère, Ingabire Perpétue, après lui avoir gavé la mémoire de contes où il était question des prouesses des anciens guerriers, partis à la conquête de telle ou telle contrée, lui

demanda de se baigner nuitamment dans la rivière Ruzizi qui n'était qu'à quelques centaines de mètres du toit familial. Arrivé au bord de la rivière, il constata qu'elle était à sec et que désormais les gens passaient à gué d'une rive à l'autre, entre le Zaïre et le Rwanda. Il rentra vite le dire à sa grand-mère qui lui répondit que cela avait déjà été prédit par le Grand Marabout de la famille. Il avait annoncé qu'un jour tous les cours d'eau du monde s'assècheraient et que l'humanité entière ne ferait alors qu'un seul pays.

Le lendemain matin, il n'était ni au Rwanda chez ses grands-parents ni au Zaïre chez ses parents, mais au Burundi chez ses arrière-grands-parents du côté de sa grand-mère paternelle. Son rêve planait encore au-dessus de sa tête et occupait son esprit engourdi. Comment est-ce possible que les cours d'eau du monde puissent d'un coup tarir et que tous les pays du monde n'en fassent plus qu'un ? Quel serait alors le nom de ce nouveau pays ? Quelle serait la langue parlée ? Quelle serait la nouvelle monnaie ? Voilà autant de questions qui se bouscuaient dans sa tête, tels des serpents enfermés dans un terrier sans issue. Il se dit enfin que si son rêve devait avoir un sens, ça serait peut-être une manière psychothérapeutique de s'expliquer son propre métissage, une sorte de fonction cathartique pour apaiser, tant soit peu, sa quête identitaire.

Quelques années plus tard, Manu Iragi, plus âgé, fut obligé de se marier pour faire plaisir à ses parents tant qu'ils étaient encore en vie. Qui sera alors la dulcinée du métis culturel ? S'il la cherche au Rwanda, il aura le sentiment de se marier dans la famille de sa mère. S'il la cherche au Burundi ou au Zaïre (devenu Congo, depuis peu), il aura pareillement le sentiment d'épouser une femme avec qui il partage le même sang. Il se résolut alors à aller plus loin, en terre ougandaise.

Il connaissait bien Kampala, la capitale de la République ougandaise. Il prit alors pour femme une certaine Angèle Karungi dans une famille aussi respectable que la sienne. Les cérémonies nuptiales se déroulèrent en deux phases : d'abord la remise traditionnelle de la dot où différents présents furent offerts à la famille de la bien-aimée, dans une atmosphère riche en couleurs. Les membres de la belle-famille donnèrent, à leur tour de nombreux cadeaux à celle du jeune époux, Manu Iragi, pour sceller

cette alliance. Le couple passa quelques semaines à Sheraton Kampala Hôtel, l'un des prestigieux cinq étoiles de la ville.

Fidèle à son esprit cosmopolite, Manu Iragi, en accord avec son épouse Angèle Karungi, décida de vivre alternativement dans les quatre villes : chaque année, trois mois à Kampala, trois à Kigali, trois à Bujumbura et trois à Bukavu. Cela fut consigné dans un contrat légalisé par les maires des quatre villes.

C'est ainsi qu'ils eurent l'opportunité de loger dans les hôtels huppés de ces villes respectives. À Kigali, ils avaient fréquenté trois hôtels : The Mirror Hôtel, Hill Top et Le Printemps. À Bujumbura, ce fut Le Nil qui les enchantait. À Kampala, ils souhaitaient revisiter Sheraton Kampala Hôtel, car, disait sa femme, les jolis flamboyants aux alentours de cet hôtel lui rappelaient la semaine de miel qu'ils y passèrent lors de leur mariage. À Bukavu, ce furent Le Panorama et l'Hôtel Bodega qui gagnèrent leur cœur.

Mariés depuis 2010, les sept premières années de leur mariage se passèrent sans accroc. Dieu les ayant bénis, le couple eut son premier enfant en 2012, un joli garçon à qui l'on donna le nom de Courage Emmanuel. Manu Iragi se sentit comblé par cette naissance, car la sveltesse d'Angèle Karungi, son épouse, faisait croire à ses parents et à ses proches qu'elle serait incapable de supporter une grossesse pendant neuf mois. Elle était tellement mince qu'elle donnait l'impression de n'avoir presque pas d'estomac. Or, le bon Dieu continua à bénir le couple, et, en 2014, un autre bébé naquit. Ce fut une jolie fille à qui l'on donna le prénom de sa mère et le nom de sa grand-mère, c'est-à-dire la propre mère de Manu Iragi. Elle se nomma alors Uwineza Angèle. Le couple continua de se sentir comblé.

Cependant, la troisième grossesse fut une dure épreuve. Angèle Karungi en souffrit beaucoup. Elle traversa un calvaire indescriptible, car les menaces d'avortement commencèrent dès le premier trimestre de la conception jusqu'au dernier. Elle sillonna tous les grands centres hospitaliers de Kigali et Kampala à la recherche du gynécologue le mieux avisé, mais sans succès. Manu Iragi fut obligé de l'emmener à Nairobi pour une intervention chirurgicale, car le fœtus était coincé en dehors de l'utérus. L'opération se déroula sans beaucoup de soucis. Mais le retour

de la mère à Kigali, Bujumbura ou Bukavu fut un grand problème. Les relations diplomatiques exécrationnelles entre les différentes nations des Grands Lacs ne favorisèrent pas non plus la situation. Manu Iragi, comme tout garçon des Grands Lacs, connaissant parfaitement les contours de la région, finit par trouver un mécanisme pour le transport de sa femme et du bébé à Kigali. On invita alors tous les parents proches de Kampala, de Bujumbura et de Bukavu à venir accueillir le nouveau-né, qui avait failli ôter la vie à sa mère. La cérémonie fut festive et les médias des quatre villes furent invités pour couvrir l'événement. L'on décida que ce petit garçon porterait le nom Christophe Baratt en hommage au père de Manu Iragi, Gustavo Baratt, qui avait entre-temps quitté la terre des hommes en 2012.

Ayant constaté que la dernière grossesse avait failli coûter la vie à sa bien-aimée, Manu Iragi, qui voulait quand même compter le plus grand nombre d'enfants possible, eut l'idée de prendre une seconde épouse pour préserver la santé, déjà fragile, d'Angèle Karungi. Celle-ci, par son éducation musulmane, ne s'y opposa pas. Elle imposa une seule condition à son mari : la nouvelle épouse ne doit plus être de la région des Grands Lacs. Il devait aller voir du côté du Maghreb, avait-elle martelé.

Manu Iragi accepta l'idée de sa femme. Il prit alors son portable et chercha sur Internet les noms les plus charmants des filles musulmanes. Il tomba sur une liste merveilleuse. Quelques noms s'affichèrent : Donia, Nabila, Séphora, Zahra, Nadia, Kenza, Leila, Alya, Dounia, Hana, Salma, Aya, Fatma, Lina, Aïcha, etc. Le sens de chacun de ces noms était merveilleux et il eut l'embaras du choix. Il décida de choisir une Kenza, espérant qu'elle fut également, comme lui, métisse. Elle devait donc avoir un père tunisien et une mère marocaine. Il lança son appel sur les réseaux sociaux. Au bout de trois longs mois, une Kenza qui étudiait à l'université de Tunis mordit à l'hameçon de notre Manu Iragi. Celle-ci présenta brièvement ses parents. Son père était tunisien et s'appelait Moustapha Youssef, alors que sa mère était marocaine et s'appelait Fatma Khaled.

Après quelques mois de tractations et de mise en confiance, le mariage fut annoncé au grand public. La famille de Kenza et celle de Manu Iragi avaient des amis partout dans le monde. On invita alors des gens de tous

horizons : de Zurich à New York, en passant par Paris, Madrid, Toronto, les Caraïbes et bien entendu, tous les oncles et tantes de la région des Grands Lacs.

La cérémonie nuptiale fut fixée au 17 novembre 2021. Le lieu n'était pas encore décidé. On hésitait entre Tunis, Le Caire, Rabat ou Casablanca. Cette dernière ville finit par mettre tout le monde d'accord, grâce à ses sites touristiques incontournables. Manu Iragi demanda à sa première épouse de l'accompagner, car c'est elle qui devait accueillir la seconde. Angèle Karungi, de nature obéissante, marqua son accord, non sans une pincée de jalousie, ce qui est normal.

Quoique long et fatigant, le voyage fut organisé pour tout le monde. Au 15 novembre, toutes les délégations avaient rejoint la resplendissante ville de Casablanca. L'on décida que le couple allait être logé momentanément à l'hôtel Mövenpick, situé au rond-point Hassan II. Une chambre somptueusement décorée à la marocaine fut aménagée et un buffet aux mets les plus exquis fut préparé. La soirée fut gastronomique et riche en couleurs.

Vers minuit, flamboyante, Kenza, le trésor, fit son entrée à l'hôtel accompagnée d'un cortège d'anciens amis et connaissances ainsi que des membres de sa famille. À sa vue, une joie immense inonda le cœur de Manu Iragi, alors que Angèle Karungi, sa première épouse pleurait intérieurement. Elle se disait que tous ses avantages étaient désormais perdus. Qu'elle ne serait plus qu'une vieille loque aux yeux de son mari qui pourtant lui avait fait mille serments de fidélité et d'affection. Mais, une idée lui traversa l'esprit : « Il faut suivre son temps, savoir s'adapter, être résilient. »

Cette dernière idée eut raison des mauvais préjugés qu'elle se faisait de Kenza quand celle-ci, prenant la parole, annonça qu'elle serait toujours à l'écoute de la première épouse. Que c'est elle qui conduirait tous ses pas, et qu'elle aurait toujours la préséance dans toutes les prises de décision.

Après tous ces jolis mots, tout le monde, y compris les oncles et tantes venus des Grands Lacs qui, au départ, voyaient d'un mauvais œil cette nouvelle alliance autour de la Méditerranée, se réjouit et l'on décida que la

nouvelle épouse devait vivre au Maroc, à Casablanca, plus précisément. La première, elle, devait continuer à vivre entre Kigali, Bujumbura et Bukavu selon sa volonté. Le mari, lui, devait désormais partager le reste de sa vie entre deux cœurs : celui de Kenza et celui d'Angèle Karungi.

C'est alors que l'oncle de Kenza, Abdelkader Omar, pour plaire à tout le monde, offrit une somptueuse maison au nouveau couple. À côté, il avait érigé une maison d'édition où Kenza allait travailler comme éditrice en chef. Elle en avait la capacité, car elle avait une maîtrise en Lettres et Civilisations romanes de l'université de Tunis. Il leur souhaita beaucoup de succès et leur exprima tout son espoir de les voir, elle et son mari, Manu Iragi, heureux et créatifs. Il les bénit et débita ce proverbe en arabe dialectal : « *Eddem esshib khir men ejjib el'amer* », « *La bonne santé vaut mieux qu'une poche pleine.* »

MKONGOMANI

FIDÈLE KABY MUHUBAO

Mkongomani est naturellement affable et jovial. Il ne se fait pas de souci lorsqu'il rencontre ses frères humains. Il est très attentif quand ses interlocuteurs, aussi importuns soient-ils, lui adressent la parole. Beaucoup d'entre eux lui parlent sans se gêner et sans arrêt croyant qu'il saisit leur propos. Il leur sourit sans les interrompre. Ne se doutant de rien, violant même les maximes élémentaires de la conversation, ils ne se donnent aucune peine de vérifier l'acte perlocutoire. D'ailleurs, le perlocutoire est parfaitement ancré en lui dans la mesure où il leur sourit, leur tend l'oreille et acquiesce pour leur permettre de continuer leurs logorrhées, surtout si Bacchus a déjà déblayé le chemin.

De temps en temps, l'un de ses allocutaires l'interpelle dans la langue vernaculaire, en s'énervant de le voir impassible alors que l'histoire qu'il venait de lui narrer exigeait une réaction. Sans se départir de son calme légendaire, Mkongomani répond qu'il y a un temps pour toute chose et qu'il ne lui sert à rien d'ouvrir naïvement la bouche ou de monter sur ses quatre chevaux. En revanche, un esprit apaisé et réceptif permet de prendre calmement la décision appropriée.

Lorsque tous ses interlocuteurs ont parlé, il lève sa main droite et leur demande s'il peut placer un mot. C'est alors qu'il résume leurs propos et émet ses avis très souvent conciliateurs, ce qui émeut ses détracteurs. Il prend ainsi dans son for intérieur sa revanche sans pourtant être revancharde.

Le soir, de retour du service, l'atmosphère ayant été clémente, Mkongomani rentre calmement chez lui, à pied, afin de communier avec

ses concitoyens. Vérifiant dans ses poches et se rendant compte que les derniers billets ont été donnés pour payer l'addition, du moins la facture de ses compagnons, il se demande comment prendre le dernier verre pour la route. Néanmoins, il ne s'en offusque pas outre mesure et il se résout spontanément à pirouetter, c'est-à-dire à virer à cent quatre-vingts degrés. Et le voilà saluant les tenanciers dans l'une des principales langues locales: « *Mwashibire! Kute mwarerere?* », « Bonsoir, comment avez-vous passé la journée? »

Emballés, le barman et les serveurs ne peuvent que satisfaire ses doléances. Il leur dit qu'il a besoin d'un petit coup pour la route et qu'il honorera comme à l'accoutumée la facture à la fin du mois en cours. Ayant été élevé dans la culture du partage, il a de la peine à ingurgiter en solitaire la sainte mousse blonde. C'est alors qu'il offre un service au patron et aux serveurs. La langue maternelle ne peut que s'épanouir dans ce contexte. Les histoires de jadis repoussées dans le subconscient du patron reviennent à la surface et jaillissent comme s'il s'agissait d'un volcan en éruption. Mais Mkongomani ne préfère guère cette comparaison qui évoque l'ensevelissement des maisons, des routes, des écoles, des hôpitaux, de tous les patrimoines matériels chèrement acquis. Il aime mieux recourir à l'image d'une rivière souterraine qui refait calmement et gentiment surface.

Et il raconte le cas de cette rivière qui se cache depuis qu'elle a été surprise par une éruption volcanique de cette montagne appelée *Général Nyiragongo*, car elle défait toujours les hommes armés de tout ce que la technologie moderne met à leur disposition.

Les riverains du versant ouest de Nyirangogo, dit-il, racontent que les eaux de Lwindi coulaient calmement lorsqu'elles furent surprises par une coulée de lave. Voulant l'éteindre, elles montèrent comme durant la saison des pluies. Elles constituèrent des flots et des flots, puis elles se déversèrent en vain sur l'incendie. Prises de panique, elles se frayèrent un passage dans le sous-sol et s'y engouffrèrent. Ayant parcouru des kilomètres à l'abri du feu et pensant que celui-ci était déjà éteint, elles refirent surface et respirèrent pendant quelque neuf cents mètres. Mais c'était sans compter

avec la perfidie du feu qui les attendait de pied ferme. L'ayant aperçu de justesse, elles se terrèrent de nouveau, parcoururent des kilomètres dans un tunnel sous la montagne *Protection* pour réapparaître cette fois-là de l'autre côté leur protectrice.

Après avoir ri et applaudi pour cette histoire qui a l'air d'un mythe fondateur, Mkongomani et ses interlocuteurs lèvent leurs verres et trinquent à l'honneur de leur langue qui les soude. Cette communion avec les occupants du bistrot terminée, il prend congé d'eux et remet son sac à dos. La dernière distance qui le sépare de sa maison, il la parcourt habituellement à pied. Alors, ceux qui ne le connaissent pas ont l'impression qu'il soliloque. Ses interlocuteurs visibles et invisibles cependant comprennent vite le message, car leurs oreilles fines n'ont pas besoin d'être tendues. Les oiseaux nocturnes lui souhaitent la bienvenue, les insectes et les animaux nuisibles savent qu'ils ont fini de régler les comptes avec leurs ennemis dont il ne fait pas partie. Les malfrats terrés çà et là reconnaissent qu'il n'a jamais été inscrit sur la liste des personnes à visiter. Ainsi la communion continue-t-elle entre lui et ses voisins. En kiswahili, cette langue vernaculaire qui vient de régions lointaines et qui s'est acclimatée au bantu, on dit « *Jirani ni ndugu* », c'est-à-dire qu'un voisin est un frère. Or, qui dit frère dit communion, convivialité. Par conséquent, Mkongomani n'a rien à craindre de ses différents voisins.

Arrivé sans accroc chez lui, il se jette sur le lit, se disant avant de s'endormir profondément: « Demain sera un autre un jour ».

Mkongomani a le virus du voyage et rend souvent visite à ses frères et sœurs avec qui il parle de nombreux dialectes semblables à leur langue maternelle. Lorsqu'il entend ses interlocuteurs le saluer en « *mwaramtse* », « *navuze gakeye* », il leur sourit et leur tend chaleureusement la main. Alors la conversation se poursuit tantôt dans la langue principale du pays des mille collines, tantôt dans celle des batteurs professionnels du tambour sacré, tantôt même dans celle qu'ils ont en commun et dont ils ont hérité lors du passage des voyageurs comme Tippo Tippo.

On raconte que lors de leur recherche des trésors, Tippo Tippo et ses acolytes s'adressaient à leurs interlocuteurs en arabe. À leur tour, ces

derniers réagissaient dans leurs parlars locaux. De ce mélange est né le parler dans lequel s'exprime Mkongomani lorsqu'il sent que les langues des deux pays limitrophes ne lui permettent pas d'argumenter suffisamment ou d'exprimer tous les nobles sentiments qu'il éprouve envers eux. Il donne néanmoins à ses allocutaires la possibilité de s'exprimer dans des langues faciles et connues par tous. Alors, la conversation peut rouler sur plusieurs sujets : cohabitation, baratin, fête, mariage, histoire commune de l'esclavage à nos jours en passant par la colonisation... S'agissant de cette dernière, les interlocuteurs évoquent le comportement de ces gens en culotte qui, au lieu d'apprendre le flamand aux colonisés, leur enseignaient le français. Voilà pourquoi les Rousseau, les Molière, les Racine et autres auteurs français sont plus connus dans la région que les Maeterlinck et les Hergé. Parlant justement de littérature, Mkongomani et ses *bavandimwe* (littéralement : sortis d'un même ventre, d'un même utérus) recourent au français qu'ils tropicalisent à souhait, une manière de coloniser à leur tour la langue des anciens colons. Une bonne revanche !

Sachant que ses frères africains brûlent d'envie de les rencontrer, Mkongomani aiguise comme il peut sa langue pour la rendre souple à user d'autres langues. Ainsi s'exerce-t-il souvent à utiliser des parlars qui sont loin de son appartenance linguistique. Un jour, il raconte à l'un de ses meilleurs amis qu'il fréquente un centre d'apprentissage du portugais, dans le but d'aller voir où Savimbi repose après ses aventures qu'il menait à l'instar de Che Guevara dans la province de Lunda Norté et du Zaïre. Le Limpopo, où des habitants parlent une variante de son kiswahili, figure aussi sur son agenda. Limpopo, ce fleuve unique en son genre, qui a une source, mais dont les géographes continuent à chercher désespérément l'estuaire, envoûte Mkongomani. On lui raconte que les oiseaux qui ont fui les incessantes attaques ont trouvé refuge dans cette région. Il voudrait les voir, les apprivoiser, négocier avec eux et organiser leur retour au pays natal.

Dans son élan, il a aussi envie d'apprendre un peu l'arabe qui lui ouvrira les horizons du Maghreb. Il brûle d'envie de connaître cette région africaine. L'Afrique demeure un continent à découvrir par ses propres habitants. Certains expliquent ledit continent par l'anecdote. D'autres

racontent que les matières premières dont raffolent les multinationales et les pays dits développés gisent dans le sous-sol africain de sorte que des yeux envieux et exorbités y sont braqués. Avec leurs gâchettes faciles, ces gens téléguidés organisent précipitamment des cortèges funèbres afin que le verbe gésir soit conjugué à sa forme qui résonne bien à leurs oreilles : « Ci-gît ces emmerdeurs qui osaient rechigner aux ordres qui viennent de nos maîtres à penser et qui nous permettent de disposer de coffres-forts et d'entasser nos fortunes qui assureront notre retraite jusqu'à celle de la troisième génération de nos descendants. » D'autres, soucieux du passé célèbre de ce continent, s'opposent carrément à l'appellation et exigent de revenir à l'ancienne, la vraie *Alkebu-lan* signifiant *la terre mère de l'humanité*. Mais, l'explication assainie de toutes scories et de tous fantasmes dit que ce toponyme « proviendrait du nom d'un peuple (berbère) situé au sud de Carthage : les Afrig. D'où Afriga ou Africa pour désigner le pays des Afrig. »

Dans son entendement de sociolinguiste, Mkongomani trouve pertinent cet argument, la linguistique diachronique apprise lui permet de saisir toutes les mutations, pas celles de coronavirus (Delta, Omicron, et pourquoi pas Olga prochainement, car la progéniture promet d'être grande), mais celles des sons et des phonèmes. Et comme l'Afrique du Nord est le berceau de ce mot, il aime mieux s'y rendre pour d'amples explications. Africain, il se tapera la poitrine parce que ces Berbères qui ne sont pas du tout barbares, n'en déplaît à certains européocentristes, l'accueilleront à bras ouverts et lui donneront davantage d'arguments pour qu'il soit à la fois fier de son appartenance à ce beau et grand continent, et heureux d'être Africain.

Mkongomani, c'est un peu comme « *Car grande faim tu as* ». Sa faim, c'est celle d'aller aussi à la source un peu plus éloignée de cette langue, dont il est fier d'être le locuteur et qui est parlée sur ce continent unique ; langue qui unit les peuples et qui brise les frontières. Ceux qui ont visité la plus grande bibliothèque de Rabat lui ont rapporté de brefs dialogues qu'ils avaient eus avec les employés assidus de cette banque séculaire :

« Bienvenue, notre frère Kabulekedi

- Shukurani !
 - Bezef ! Ah bon, vous connaissez notre langue ?
 - Quelle est votre langue ?
 - L’arabe, bien sûr !
 - Non, merci. Moi, je suis locuteur du kiswahili. *Shukurani* en kiswahili dérive de *kushukuru* signifiant remercier.
 - Exactement ! comme dans notre parler.
 - Très bien ! *Ninahitaji kitabu kimoja kilicho pa kabati ndani ya maktaba.*
 - Choisissez celui qui vous intéresse.
 - *Nichagua riwaya ya mwandishi Khalid Zekri*, « Modernités arabes ».
 - Nous vous l’offrons avec plaisir. C’est l’un des écrivains qui font l’honneur de notre pays, *Inshallah* !
 - *Shukurani mara dufu.*
 - *Tafadal*, revenez une autre fois. Vous nous avez honorés. »
- À partir de cet apéritif conversationnel entre Kabulekedi (son frère champion en voyages, appelé affectueusement *Rafiki Msafiri*, c’est-à-dire ami voyageur) et ses hôtes maghrébins, Mkongomani (Congolais en français) salive chaque fois qu’il entend parler cette langue qu’il veut universelle, son kiswahili natal.

PÉRÉGRIN

ZAMUSONGI MUZALIA

J’ai vu un humaniste. Il voulait surmonter sa mortelle langueur ! Effondré, il a eu la révélation cachée dans les cœurs des hommes. Il cherchera dans les tourbillons des espaces africains et du monde un dérivatif aux souvenirs obsédants de l’impossible liaison brisée entre les êtres créés dans l’atelier de l’Infini. La fascinante envie de penser l’homme, de vivre l’homme, d’aimer l’homme le tenaillait. C’est quelqu’un qui était ouvert et altruiste. Il s’appelait Pérégrin, un homme d’une trentaine d’années. Ni Latin ni Romain. Ce grand besoin d’amour orienté vers l’Être conscient, un besoin qu’on peut facilement comparer à la fièvre de l’amour éprouvé pour la femme de sa vie, rien ne pouvait le nuancer ni en atténuer la sensibilité humaniste.

Devinez les sentiments qui me traversaient lorsque Hing Hang, un Chinois fortement acculturé et un ami particulier, me raconta les passions qui dirigeaient le monde (l’or et les plaisirs, la quête immodérée des biens et de la gloire, les plaisirs de la chair qui côtoient dans un même enfer les trafics d’argent, mais jamais l’amour de l’autre).

Hing Hang m’invita à rendre visite à monsieur Pérégrin. J’acquiesçai. Il me prit pour un enfant prêt à s’endormir en attendant le bon plaisir de retrouver sa mère. Il se posa près de moi dans un mouvement d’oiseau qui rentre dans son nid.

Avant de nous rendre chez Pérégrin, Hing Hang me raconta une histoire, celle d’un sérieux problème qu’il avait et qui pouvait même anéantir ses convictions religieuses. « Je venais de tomber amoureux d’une femme », commença-t-il. La femme s’appelle Tiéta d’Agreste,

l'héroïne du roman *Tiéta d'Agreste ou le retour de la fille prodigue* de l'écrivain brésilien Jorge Amado. Tiéta, dans ce roman, est l'incarnation de la beauté. Tiéta de Hing Hang, cependant, était une Marocaine de Rabat. « Cette femme, ajouta Hing Hang, est la fleur de mes pensées et le seul bonheur de ma vie. Je lui exprime chaque seconde qui passe mes sentiments uniques. Si le bonheur d'aimer est un apaisement pour un homme de mon âge, amoureux comme moi, je me demande si je ne joue pas un rôle ridicule. Tiéta a su faire de moi un consolateur et elle est devenue ma seule consolatrice. Elle sera la joie de mes vieux jours. Attendre était cruel, à mon âge, après la mort de ma première dulcinée avec laquelle j'avais noué des amours aussi pures qu'intenses ! Bonne, aussi candide que belle, j'aime cette Marocaine, Tiéta. Elle a su faire d'un homme fort un homme d'une faiblesse inouïe. Plus question pour moi de retomber dans les noirs chagrins nocturnes ou dans les méandres d'un doute. J'ai atteint l'acmé d'une saison d'amour tendre avec Tiéta. Les plus légers détails de cette femme me furent racontés. C'est alors que je sentis aussi le parfum de ma femme Mushikimana, une Burundaise, qui brilla dans mon âme comme y brillait depuis longtemps la poésie orientale. »

Dès que Hing Hang eut fini de me bercer par cette grandiloquence fiévreuse d'un cœur qui s'épanche, je le regardai comme un débiteur à qui on fait l'honneur d'acquiescer à ses propos. Je tenais à voir Pérégrin. Hing Hang, qui connaissait son adresse, m'y conduisit. En nous deux, sommeillaient plusieurs regards abreuvés à la même source de fraternité : regard de faiblesse, regard de force, regard de misère, regard de joie, regard d'universalisme. Ils étaient issus de plusieurs horizons : occidentaux, asiatiques, africains...

À deux heures de marche sur une route en dents de scie, nous arrivâmes à Tenke, la cité millénaire où habitait Pérégrin. C'était une nouvelle cité des peuples exhumés qui manifestaient un dégoût à l'égard des nationalistes barbares. La cité était vaste, un atelier de jouissances sans teinte infernale. Tenke était un village construit grâce au fonds du gouvernement suisse. C'est pourquoi le village s'appelait aussi Village universel. Il rayonnait.

L'amour réciproque étincelait sur leurs fronts qui avaient déjà désarmé la rancune. La concorde et la cohabitation pacifique de tout humain digne de ce nom prenaient le pas sur la division. Le pardon rythmait les adorations infinies aux larmes du repentir. Je fus charmé par les regards et les têtes sublimes couronnées de diadèmes faits de cheveux cendrés, en harmonie !

Au centre de la cité heureuse, tenez le mot pour vrai, tout respirait l'amour, tout brillait, tout tourbillonnait et flamboyait ; s'évaporaient les vieux oripeaux, s'éteignaient les accents circonflexes mal appris, se rallumaient les plumes d'anges, étincelait le globe nettoyé, pétillait la ruche aux abeilles sans piqûres et se consumait tout ce qui pouvait se qualifier de médiocre. Jamais vie n'était aussi tranquille que celle des habitants de Tenke. Cette harmonie sociale semblait dire à la providence que tout est possible entre les êtres créés à son image. Elle chassait les insectes nuisibles, consumait les fleurs fanées. Aucune domination ne surgissait du vieux monde.

Tenke murmurait agréablement, se consolait de tout, se moquait de tout ce qui pouvait réveiller les vieilles rancunes... oubliait tout, voulait tout, goûtait à tout, prenait tout avec passion et amour du prochain, abhorrait les rois nocifs, les conquêtes, les gloires sans but, les idoles de bronze ou de verre. L'amour y était roi.

Hing Hang me conduisit chez Pérégrin. Un homme d'un certain âge, mais rajeuni par l'amour. Sa délicatesse était comme une garantie de ses bonnes intentions envers les nations du monde. Il me serra la main, la main gauche posée au-dessus de la droite, à l'africaine, avec un sourire fendant sa bouche.

« J'ai dévoré Achille Mbembe, me dit Pérégrin avec un regard dépouillé de tout velours de cimetièr. J'ai aimé sa plume. Et son idéologie du partage du monde m'a fort charmé.

– J'ai lu le même auteur autant que vous, lui avais-je répliqué. C'est cette même idéologie que je respire. Le monde est le patrimoine commun des humains.

– Et comment conçois-tu cette idéologie de partage du monde ? m'a-t-il demandé.

– M’inspirant du même Achille, ma conception du partage du monde se résume à ceci, lui avais-je répondu : je suis cosmos comme sont cosmos d’autres forces, à savoir les végétaux, les animaux, les objets, les molécules, les techniques, les matériaux, la terre qui est en mouvement, les volcans qui fument un peu partout, le vent et les tempêtes, les eaux, le soleil qui éclaire les êtres. Et donc, avais-je conclu, il n’y a cosmos que par la mutualité et la réciprocité. Exclure les non-humains du cosmos pousserait le cosmos à s’opposer à nous. C’est dans la relation avec le tout que se manifeste la vérité du cosmos. Telle est le premier embryon de ma réponse. Le deuxième, continuai-je, est que le monde nous est commun. Il est la clé de la durabilité des humains et des non-humains. C’est un véritable échange. Tels que nous deux, ici devant vous, mon ami Hing Hang et moi-même. Nous sommes les limons des uns et des autres, de simples, de très simples et très petits débris arrachés à nos sources que charrient les eaux. Nous n’avons qu’à voir ce qui se passe à notre mort : nous tous, sans distinction de peuples, de nationalités, ni d’origine, nous devenons des résidus qu’on peut déposer n’importe où : sur les rives d’un fleuve ou au pied d’une falaise, sur un continent ou un pays. Parfois au milieu des archipels, parfois au fond des océans, fleuves, rivières, lacs... Nous devons alors partager le monde, don de *l’Infini* : y vivre en paix comme frères et sœurs qui ont tété les mêmes mamelles de la philosophie d’amour. C’est ce legs qui servira de modèle aux générations à venir. D’ailleurs, personne de ceux qui se battent aujourd’hui pour des causes égoïstes ne finira ce siècle. Les siècles d’après nous ignorent. Nous serons déjà des fantômes dans les entrailles de la Terre, comme l’avait si bien dit Ronsard. Et donc, la durabilité de notre monde doit se penser autrement dans l’envers de l’histoire et non toujours dans la structuration cannibale. La nature humaine est la même partout. »

Attentif et lucide devant mon discours, Pérégrin bondit, joyeux comme s’il venait de découvrir un nouveau désert. Hing Hang, admiratif, sursauta avec une violence qui le fit tomber face contre terre. Dieu merci, son nez ne s’écrasa pas. Quelques égratignures autour. Pérégrin et Hing Hang m’embrassèrent. Ils émirent ce roucoulement, comme un chant sonore ponctué par ce quatrain :

*Le monde nous est commun
Le monde nous est commun
Vivons-y tous en symbiose
Et en harmonie !*

Quelque temps après, ils jugèrent bon de prolonger leur joie chez Taïs, un homme d’une grande générosité. Ils y prirent plusieurs flacons de mousse pendant plusieurs heures, la musique classique berçant leurs réjouissances. Comme il était d’une nature mélomane, Pérégrin dansait comme s’il avait quelques démons au corps. Ceux qui l’observaient s’esclaffèrent. Et pourtant, il souffrait d’une toux quinteuse. Il toussait comme s’il allait cracher ses amygdales ; il traînait les semelles, les décrottant de toutes les boues des nuits bachiques. La bière donnait du sens à une vie qui se débinait dans l’inquiétude permanente.

« Il est souvent sage d’admettre ses faiblesses », disait-il dans un bâillement de crocodile. Après quoi, la vertu s’installa d’elle-même.

Des volutes de brume s’échappaient de sa bouche quand il parlait. Après sa danse, il s’assit. Il serra sa ceinture qui pendouillait sur sa hanche maigre. Il sourit. Hing Hang sourit avec lui. Allergique aux tintamarres de la musique, aux cris, tant il souffrait de maux de tête chroniques, Hing Hang dit à Pérégrin que nous allions le quitter. Nous partîmes. Hing Hang me raconta l’histoire de son petit chien au pelage d’un beau brun qui ne parvenait à émettre que des soupirs éraillés en guise de jappements. Sa relation avec ce petit chien était ambiguë. Il s’y mêlait affection teintée de pitié, agacement et méfiance. Nous arrivâmes à l’appartement de Hing Hang. Celui-ci ouvrit la porte de cet appartement plongé dans la pénombre et le silence. Il était marié à une Sénégalaise qui s’absentait de la maison pour des activités commerciales. Quand il ouvrit la porte, il repoussa son chien, venu se blottir contre ses pieds, d’un coup de talon et resta un instant appuyé contre le bois, dans le noir. Il respirait à pleine poitrine, les yeux fermés, un imperceptible sourire naissant sur les lèvres. Pérégrin qui avait de la bienveillance dans le regard et dans la voix lui avait souri en lui serrant la main en signe d’au revoir. Il s’était approché davantage de Hing Hang, avait posé sa tête sur son encolure. Ils s’étaient

embrassés de nouveau. Tendresse, pitié, amour, étrange attachement. Un absurde serrement du cœur, une stupide montée de larmes dans la rumeur d'un couchant d'étoiles et d'angelots dorés. Plusieurs humanités en une seule!

UN COMBAT SANS PAREIL

JOACHIM KASEREKA NGUHYO

Pendant des décennies, elle avait réussi à perpétuer sa tradition. Une famille particulière aux habitudes attrayantes suscitant de l'admiration. Elle vivait dans la plus grande agglomération du département de l'Est. Des pandémies indescriptibles lui livraient des batailles, mais elle passait toujours par les mailles du filet. Elle s'enkystait quand l'assaut devenait meurtrier. Le mystère de sa résistance n'avait pas été percé jusqu'alors. Beaucoup de villageois la prenaient pour extraordinaire. Mais non ! Elle n'était pas extraordinaire, elle savait seulement prévenir le danger et éduquer toute sa progéniture en puisant profondément dans les expériences du passé. Elle a sans doute essuyé quelques pertes, mais elle tenait debout si on la comparait à d'autres familles que des maladies inconnues ou mal traitées avaient supprimées de la surface du globe.

Après une dure journée de travail, l'heure était au repos. Le grand-père s'était assis sous le grand manguier admirant l'astre radieux qui déclinait. Il ruminait les vieux souvenirs en attendant l'arrivée de son petit-fils qui viendrait suivre religieusement la leçon vespérale. Soudain, l'enfant vint et s'assit aux pieds. L'attention était au rendez-vous. Lorsque le sexagénaire se réveilla, il demanda à l'adolescent de choisir le sujet de l'entretien. Comme s'il avait tout préparé, l'adolescent montra au réservoir de la tradition familiale un canevas qu'il avait préalablement établi. Tout un programme. « Pendant toute la semaine, nous parlerons du nouveau Coronavirus. » Le temple de la sagesse marqua son accord et, ouvrant la bouche, se mit à dire :

« C'était pendant le siècle où les rayons de l'astre radieux chantaient la gloire du Céleste Empire. Elle avait dissipé les nuages épais déployés par un vent d'ouest tels des missiles à longue portée lancés à des fins dissuasives. Le sacre venait se jeter calmement dans les bras des héritiers du Grand Timonier. À leur quête effrénée d'excellence s'ajoutait un courage de tous les instants. Tout semblait prêt pour le décollage. Ce n'était plus un rêve. Le temps, le travail bien fait, l'amour de la patrie ponctuaient leur succès. Tout allait si bien que le pari de l'ascension paraissait gagné. Des jours s'écoulaient, tout marchait comme sur des roulettes.

Alors que s'approchait la période des grandes festivités, l'innommable consumait à petit feu le système immunitaire de ses victimes. Il n'était pas étrange. Mais sa virulence inquiétait. Il était de la même lignée que son frère SRAS, un autre monstre de sa famille dont les affres avaient enveloppé moult descendants d'Adam dans des draps funèbres et les avaient livrés aux mains des fossoyeurs. Les cris du nouveau monstre retentissaient dans certaines oreilles cultivées, mais l'on était engagé sur d'autres fronts. Le trou noir dans lequel des milliers de professionnels de la santé avaient précipité la bête, au péril de leur vie, laissait s'échapper des particules qui, de manière imprévisible, ont enfanté la nouvelle bête à la couronne effrayante. Un monstre réincarné refaisait surface. Certes, l'année 2019 s'en allait, mais elle laissait la plus sombre page de son histoire, celle d'avoir connu le premier vagissement d'un virus mortel dont la propagation ne saurait être égalée, un monstre né dans le centre névralgique de l'Empire du Milieu et qui étendit ses affres aux quatre coins du globe.

Des gens tombaient comme des mouches. On les voyait courir çà et là à la recherche d'un soulagement. En vain ! Une mort lente et douloureuse les attendait impatiemment. Ils ignoraient cependant que l'homme en assurait la propagation de la plus belle des manières. Le virus devint alors la chose du monde la mieux partagée, malheureusement en toute inconscience. Le combat s'annonçait difficile. L'ennemi avait une longueur d'avance sur son adversaire : l'humanité. Devrait-on s'attendre à un combat à armes égales ? Hors de question ! La lutte pour la survie l'emportait sur l'équité ; la précipitation de l'ennemi paraissait la seule issue du combat.

Mais l'ennemi se montrait très malin, si bien qu'après avoir fragilisé ses premières victimes il connut une montée en flèche détruisant tout sur son passage. Sourde au cri d'alarme lancé par Li W***, l'humanité faisait face à sa plus grande menace épidémiologique du vingt et unième siècle et payait lourdement sa négligence.

À la fois courageux, attentif et assidu, Monsieur Li W*** avait senti venir le danger. À la suite d'une visite guidée au grand laboratoire de l'Institut Pasteur, il avait présenté un travail intéressant motivé par un constat amer. Le système sanitaire de son pays accusait des insuffisances criantes. Ce travail avait l'air d'une prophétie. Sa conclusion se présentait comme une alarme-incendie universelle : « LA PROCHAINE GUERRE SERA BIOLOGIQUE. » »

En entendant cela, le petit-fils avait sursauté et, comme tout malentendant à qui l'on demanderait la mélodie d'une chanson, il a crié dans les oreilles du vieillard : « Grand-père, tu délirés ! » Le sage comprit qu'il demandait à un aveugle-né de se promener sans canne. Les mots du vieillard étaient crus si bien que le récit effraya l'enfant. Le petit-fils n'en revenait pas et se demandait ce qui pourrait être une menace biologique. Le vieux lui laissa quelque temps pour prendre de l'air. Trente minutes plus tard, le petit se ressaisit. La conversation devint équilibrée et le grand-père se mit à lui raconter les affres de la grande pandémie du vingt et unième siècle.

D'une curiosité sans pareille, d'une intelligence aussi vive qu'une flamme, l'enfant prenait du plaisir à écouter son grand-père qui partageait ses peines et ses inventions enrichies aux innombrables souvenirs de la jeunesse. Des questions jaillissaient de sa petite tête avec un débit supérieur à celui du majestueux fleuve Congo, si bien que les quelques secondes que son interlocuteur mettait à ordonner ses vieux souvenirs passaient pour du temps perdu. Le petit voulait tellement apprendre. Rien ne justifiait l'interruption de l'échange. Ni la fatigue ni le poids de l'âge du vieil homme n'étaient suffisants pour interrompre la leçon.

Il était 19 heures, la cloche sonna. La cuisine annonçait qu'elle était prête. L'ancien recommanda vivement au jeune homme d'aller accomplir

la volonté du cuisinier et lui promet de continuer le récit après le repas. Un quart d'heure après, le petit vint s'installer confortablement dans sa chaise. Non seulement il était disposé à écouter, mais il voulait aussi avoir le point de vue du sage sur les informations qu'il avait lues plus tôt, dans un journal partisan.

« Grand-père, dit-il, je t'ai suivi avec attention même s'il t'arrivait souvent d'ajouter des cornes sur un croquis de chien. Tu semblais convaincu par ton histoire. Mais le grand public ne peut pas accueillir ce message. Beaucoup de personnes disent que le coronavirus n'est pas encore dans notre pays. Ils soutiennent également que même si la maladie venait à se déclarer partout dans le monde, les hommes à peau foncée comme nous ne peuvent ni en être infectés ni en mourir. Ce qui veut dire que le coronavirus est une "maladie des Blancs" et que certains de nos compatriotes font courir les rumeurs de son existence pour amasser de grandes richesses, et surtout l'argent qui serait donné aux pays ayant enregistré des cas de contamination au coronavirus. »

Quand il vit son grand-père remuer la tête, l'adolescent ajouta d'un ton moqueur « Corona ni coop ! »

Le vieillard ne put cacher sa colère quand il réalisa que des va-nu-pieds propageaient de fausses informations au sein de son peuple. Il était déçu par l'intervention d'un fils pour qui il avait consenti d'énormes sacrifices afin qu'il soit suffisamment instruit. Et pas de n'importe quelle manière. « Son intelligence lui aurait-elle joué des tours ? » murmurait le sage. Cependant, le jeune homme l'observait calmement et semblait se moquer du vieillard à court d'arguments, au cours d'un échange qu'il voulait instructif pour son fils. Une minute après, l'homme à la chevelure blanche lui fit cette réponse :

« Fils, nombreux sont ceux qui font circuler des infox. J'en ai rencontré par millions. Ils prétendent que cette maladie n'existe pas. Ils n'ont aucune justification raisonnable qui soutienne leurs affirmations. Si tu leur demandes la preuve de leurs allégations, ils ne te donneront qu'une réponse approximative et, je pense, banale, dénuée de sens. Pour toute réponse, ils te renvoient cette question : "Combien de membres de ta

famille sont décédés des suites du coronavirus ?" Pirouette simple et facile. Ce n'est pas parce que l'épidémie n'a pas encore frappé ta famille que la maladie n'existe pas. Les siècles passés ont connu tant d'épidémies. Nous en avons été épargnés, ce qui ne signifie pas que d'autres personnes n'en sont pas mortes. Ont-ils connaissance de la grippe espagnole, de la grippe porcine, de la grippe aviaire, de la peste noire ? Je ne crois pas. Et si je réfléchissais comme eux, je leur aurais demandé s'il y a des membres de leurs familles qui sont morts des maladies que je viens d'énumérer. La réponse serait négative. Ils ne nient pas pour autant les épidémies précitées. En outre, ils affirment que les Noirs ne peuvent être atteints de la covid-19 ou en mourir. Ce n'est que pure illusion des esprits délirants. Une preuve suffisante de sous-information. Par ailleurs, parler d'une "maladie des Blancs", c'est sans doute cacher son ignorance derrière des élucubrations "raciales". Aucune justification scientifique ne prouve que les Noirs soient naturellement immunisés contre la covid-19 ou que les Blancs y soient génétiquement exposés. Sachez-le, la maladie à coronavirus a provoqué la perte de beaucoup de nos frères. Ce n'est qu'une phase de latence. La bête n'est pas encore complètement terrassée. Il faut donc redouter une résurgence qui aurait des retombées vertigineuses. Enfin, il n'est pas concevable que l'on impute à quelqu'un un délit qu'il n'a pas commis. Les soupçons sur le détournement des fonds alloués à la riposte contre la covid-19 n'ont jamais été prouvés.

« Mais, grand-père, tu les défends comme si tu ne savais pas qu'ils sont de chez nous ?

– Non, Fiston ! Je ne défends personne. J'adopte seulement une position neutre au cas où.

– Au cas où... quoi ?

– Au cas où les gestionnaires auraient fait montre d'indélicatesse dans la gestion des fonds qui leur ont été alloués. Mais pour l'instant, ils sont présumés innocents et je n'ai rien à leur reprocher, du moins en matière de gestion financière.

– Et si les enquêtes révélaient la magouille qu'on leur reproche ?

– Je confirmerai sans réserve les rumeurs qui courent dans la rue. »

Cet échange créa un climat de confiance entre l'enfant et le gardien de la tradition familiale. Ils s'habituèrent petit à petit à la situation ambiante. Alors que la deuxième vague de contamination, plus sanglante que la précédente, frappait ailleurs les corps et les esprits, notre département demeurait épargné. Il n'y avait aucun cas confirmé de coronavirus. Toutes les barrières érigées pour freiner sa propagation paraissaient inutiles. C'est peut-être pour cela que certaines personnes faisaient courir les rumeurs de l'inexistence de la maladie. La vie semblait suivre son cours normal à quelques différences près. Nous étions coupés du reste du monde. Nous, enfermés dans notre « paradis anti-coronavirus », et les autres dans leurs zones rouges, départements de la mort. Cependant, l'apparente protection de notre contrée ne suffisait pas à convaincre les autorités de laisser les paisibles citoyens vaquer librement à leurs occupations.

La paralysie de la vie nationale se faisait sentir. Chaque jour, on dénombrait des personnes décédées, des personnes contaminées, et quelques cas de guérison. Nous pourrions nous vanter d'avoir été épargnés. Des gens se comportaient comme si de rien n'était. Ce qui a sans doute provoqué notre chute.

Un vent de malheur commençait à souffler sur notre territoire. L'ombre protectrice dont nous nous vantions se dissipait lentement mais sûrement. La tempête de malheur s'annonçait. La peur gagnait de plus en plus les pauvres esprits. Alors que les autres départements connaissaient un petit soulagement, notre tour s'approchait à grands pas. Je décidai alors de m'installer dans la maison sécurisée de notre belle-famille en attendant le retour au calme.

Après un petit travail au jardin, nous nous reposâmes. Jambes allongées, cœur battant, nous étions assis devant le « LG 55C9 » apprêté pour les informations télédiffusées. Il était 15 heures quand retentit la fanfare annonçant le journal télévisé. Nous vîmes s'afficher à l'écran l'image d'une journaliste vêtue en couleurs de la mort. La peur s'incrétait de plus en plus. Il ne restait plus qu'à suivre les informations.

Ici la Radiotélévision nationale émettant depuis la Capitale et le Siège des institutions du pays. Un seul point au sommaire : la montée

*en flèche des cas de contamination au coronavirus et des décès dans le département de l'Est. Ce matin, le laboratoire national a enregistré plus de 7971 cas confirmés de la covid-19. Tous ont été acheminés à l'Hôpital de l'indépendance. Beaucoup d'entre eux se trouvaient dans un état très critique. 189 concitoyens viennent de succomber des suites du coronavirus. En ce moment, les services compétents procèdent à l'inhumation de nos frères au cimetière du Camp S*** alors que le personnel soignant travaille d'arrache-pied pour tenter de sauver certains malades. À dater d'aujourd'hui, à partir de 17 heures, heure locale, le département de l'Est est déclaré en état d'urgence sanitaire. Aucune personne n'est autorisée à en sortir ni à y entrer. D'autres mesures vous seront communiquées ultérieurement. Ne zappez pas s'il vous plaît et, surtout, respectez les mesures barrières.*

La même information était relayée par toutes les chaînes locales. Diffusée des dizaines de fois en langues nationales, elle est devenue plus virale que le virus lui-même. Le cadet de la famille, Augustin, ne pouvait plus tenir en place. Il réalisa à cet instant que la maladie existait, mais elle avait laissé place à une terreur incommensurable. Quelle question pouvait-il poser à son grand-père ? Une seule : « Allons-nous tous mourir ? » « Non, fiston », lui répondit le sexagénaire en le serrant fortement dans ses bras. Augustin tremblotait comme une marmite bouillonnante. Le grand-père attendait patiemment que son fils chéri, Monsieur le Docteur et père d'Augustin, revienne de l'hôpital pour qu'en spécialiste il parle à l'enfant désespéré. Cependant, le père n'était pas revenu à cause du nombre débordant des patients. Le grand-père ne pouvait pas étaler sa peur sur un plateau devant les yeux désespérés de l'enfant. Il feignait de consoler le petit. À dire vrai, il était bouleversé par l'information. Il pleurait intérieurement. La peur, la tristesse, l'angoisse le terrassaient. Mais pleurer devant un enfant, trembler sans réserve devant un petit-fils était chose inadmissible. Quant à moi, je m'asseyais dans un coin du salon, tremblant, désespéré !

Trois jours plus tard, Monsieur le Docteur était de retour. En le voyant, le vieillard se sentit soulagé. Enfin, quelqu'un d'autre venait nous aider à supporter la solitude, murmurai-je. L'adolescent prenait sa sieste et il

était hors de question qu'on le réveille après tant de jours d'insomnie. À entendre parler l'homme qui livre un combat à la mort, tout paraissait maîtrisé. Il nous rassurait et nous redonnait de l'espoir. L'on pouvait alors reprendre confiance. Une lueur d'espoir apparaissait.

Lorsque le petit se réveilla, il trouva son père assis dans le canapé. Le père lui tendit chaleureusement les bras, mais le fils hésita. Le père lui fit signe de ne pas s'inquiéter. Mais le doute planait dans l'esprit du jeune homme. Au lieu de se jeter dans les bras de son père, l'enfant le salua par le coude. Puis il alla s'asseoir à bonne distance de celui-ci. L'on comprit aisément que le petit s'appropriait les gestes barrières ainsi que les mesures de distanciation physique et qu'il était déterminé à les appliquer pour se sauver et sauver les autres. Le père se montra très rassurant et délivra un message de réconfort. Le soir, le père, mieux informé que quiconque sous notre toit, nous parlait des symptômes de la maladie, des modes de prévention, etc. Quand le fils comprit qu'une stricte observation des mesures barrières réduisait significativement les risques de contamination, il fit serment de les accomplir avec rigueur. Après cela, le petit Augustin rumina pendant quelques instants l'enseignement reçu, puis alla se coucher. Alors que toute la maisonnée allait se coucher, le grand-père ne put s'empêcher de confectionner quelques masques qu'il enverrait le jour suivant au bureau du service départemental de riposte contre le nouveau coronavirus.

Le père parti, le duo grand-père – petit-fils vaquait paisiblement à leurs activités. Aucune sortie, aucun cours en présentiel, un blackout général. L'heure était au confinement total.

Trois mois plus tard, la radiotélévision nationale annonça la guérison de 3615 patients. Une victoire qui aurait dû être célébrée n'eût été la restriction de certaines libertés mise en place par les autorités compétentes. Heureusement, la majeure partie de la population avait déjà réalisé que célébrer une victoire ne se résume pas à des scènes de liesses souvent incontrôlées, à la piaillerie des esprits faibles dans des églises, etc.

Puis commença le déconfinement progressif. Il était 6 heures lorsque nous sortîmes pour admirer le beau paysage d'un village confiné pendant

cinq mois. Nous nous rendîmes au complexe industriel du village où nous lançâmes la production d'un matériel abondant. Mais très vite, le grand-père oublia ce qu'il enseignait à ses fils et petit-fils. Un soir, il sortit prendre un verre et rencontra son ami d'enfance. Malheureusement, ce dernier était atteint de covid-19. Les médecins nous firent savoir que l'ami du grand-père était asymptomatique.

Une semaine après l'admission du grand-père aux soins intensifs, il fut terrassé par le nouveau coronavirus. Avant sa mort, il fit appeler son petit-fils. Arrivé à la Clinique, on lui donna une combinaison étanche dont il se vêtit avant d'accéder à la cellule du grand-père à qui les anges tendaient déjà les bras. Avant d'expirer, il formula cette recommandation au petit-fils: «J'ai lâché prise, c'est la plus grosse erreur de ma vie. Ce soir-là, je pressentais que je serais en contact avec des personnes infectées, mais je n'ai pas été clairvoyant. Je te demande une seule chose: n'abandonne pas les gestes barrières et toutes les mesures de distanciation sociale avant que l'ennemi ne soit complètement vaincu. Tâche de transmettre ce message à tout le monde.» Après cela, le gardien de la tradition familiale expira. Rentré à la maison, Augustin pleura son mentor et maître.

Une troisième vague de contamination se déclara dans le pays. Les villageois s'unirent autour d'Augustin pour mener un front commun contre le coronavirus. Il avait 17 ans et la pandémie décimait ses compatriotes par milliers. Alors Augustin se convainquit que tout le monde pouvait apporter sa contribution, ne fût-ce qu'une pierre pour assommer ce géant destructeur dont la couronne terrifie. Un monstre qui s'invite, mais qu'il est possible d'éviter. N'étant pas médecin pour terrasser l'ennemi biologique, il s'engagea dans la cellule départementale de communication pour barrer la route au covid-19: l'ignorance et l'abandon de bonnes habitudes. Son combat s'annonçait alors très hardi. Le jeune Augustin dut se battre contre *l'infox* et les idées reçues: déraciner entièrement l'arbre de l'ignorance enraciné dans le cerveau de nombre de ses concitoyens. Une tâche à laquelle son grand-père l'avait si bien préparé.

Des jours passaient, les gens accueillaient chaleureusement le message salvateur d'Augustin. L'on avait prédit l'extrême difficulté de la tâche,

mais le temps et les circonstances ont joué en sa faveur. Sa réussite fut remarquable. Les efforts communs consentis par les uns et les autres – personnel soignant, autorités politico-administratives, cellule de communication civile – ont permis de vaincre le mal.

BIOGRAPHIES DES CONTRIBUTEURS

CONCILIE BIGIRIMANA

Concilie Bigirimana est née le 23 mai 1972 dans la commune de Mugamba au Burundi. Enseignante au département de langue et littérature françaises dont elle est actuellement responsable, elle a participé également aux activités de la plateforme « Sembura, ferment littéraire » et fait partie des membres fondateurs du Patrimoine littéraire d’Afrique centrale au Burundi. Elle a publié Élixir dans l’Anthologie 2 et une contribution intitulée « Encore un pas... » dans le collectif *Qu’est-ce que l’Afrique ? Réflexion sur le continent africain et perspectives* (Sembura, La Croisée des chemins, 2021). Elle est aussi l’auteur de *L’Autre front* (Bandima éditions, 2019), publié sous le pseudonyme Concilie Niyongoma.

BOLINGO

De son vrai nom Jean-Marie Vianney Mpawenimana, Bolingo est né le 12 août 1994 dans la commune de Bugendana dans la province de Gitega au centre du Burundi. Il se passionne pour la littérature en 2012, au Petit Séminaire de Mugeru, où il a suivi des cours de Lettres modernes. Durant cette période, il découvre la beauté et la profondeur de la poésie en produisant plusieurs poèmes sous diverses formes, avant de s’intéresser à la rédaction de pièces de théâtres et de nouvelles. Quelques années plus tard, alors qu’il est étudiant en psychologie à l’université du Burundi, Bolingo devient l’un des lauréats du Prix Rumuri, édition 2018. Bolingo se focalise sur ses principaux centres d’intérêt que sont la promotion de la santé mentale au Burundi, le journalisme et la littérature.

PACIFIQUE DOCILE

Pacifique Docile est né le 24 août 1974. Il est originaire de Rutegama, province Muramvya, au Burundi. Titulaire d'un doctorat en Langues, Lettres et traductologie de l'université Libre de Bruxelles, il est enseignant à l'université du Burundi. Il doit son goût pour la littérature à sa mère qui lui lisait des contes en français dont elle faisait instantanément une traduction en kirundi. C'est donc avant même de savoir lire qu'il a découvert, en écoutant sa mère, les aventures d'Aladin et de sa lampe merveilleuse, d'Ali Baba et des quarante voleurs, de Thieni Gbanani : l'enfant terrible, de Blanche épine, de Cendrillon, etc. il est l'auteur des nouvelles *Rengaine ton sabre* et *Une larme dans la cendre* (Anthologie 3) et lauréat du prix Michel Kayoya (édition 2013) pour sa nouvelle *Une mère en détresse*.

ADELIN HARERIMANA

Adelin HARERIMANA, dont le pseudonyme est « Adhman », est né le 24 décembre 1989 sur la colline Nyamagana dans la commune de Bugendana, province de Gitega, au Burundi. Après des études primaires dans sa commune natale et un passage au lycée communal pédagogique de Nyabibuye, dans la province Karusi, il poursuit ses études à l'École Normale Notre-Dame-de-l'Assomption de Mugeru, de 2011-2016, et reçoit son diplôme d'instituteur. En 2017, il accède à l'enseignement supérieur privé, à l'Institut Supérieur Paramédical de Gitega (ISPG), mais il n'y passe qu'un an à cause du manque de moyens causés par la retraite de son père. Il abandonne les sciences médicales pour la faculté des Lettres et Sciences humaines de l'université du Burundi (2018-2021). Il obtient son diplôme du premier cycle universitaire en Sciences du langage et création littéraire.

NISE BÉNITHA ININAHAZWE

Nise Bénitha Ininahazwe est née en 1998 à Gitega. Cette diplômée en communication à l'université polytechnique de Gitega adore lire et écrire depuis qu'elle est toute jeune. Aujourd'hui, en plus d'être nouvelliste, elle

est slameuse au sein du collectif « Empire slam de Gitega », comédienne et metteuse en scène dans la troupe « 7 Ingoma ». Elle a à son actif quelques nouvelles publiées dont *Au bord du gouffre*, texte paru chez Yaga et primé par le Prix littéraire Rumuri et Racines.

JUANY ELDO IRIBUKA

Juany Eldo Iribuka est né le 23 juin 1997 au Burundi, dans la province de Bururi. À l'âge de cinq ans, il commence l'école primaire puis entre au lycée à Rubanga, où il obtient le certificat du tronc commun et celui des humanités générales en Lettres modernes. En 2019, il arrive à la faculté des Lettres et Sciences humaines de l'université du Burundi où il poursuit toujours ses études et son intérêt pour la littérature et l'art d'écrire.

SÉVÉRIN MANARIYO

Né à Gishikanwa dans la province de Karusi, Sévérin Manariyo est un nouvelliste. Il fréquente l'école Primaire de Gishikanwa, l'École Technique Moyenne de Buhiga et le lycée Communal de Bugenyuzi dans la section Lettres modernes. Il fait par la suite ses études supérieures en Sciences économiques et gestion, à l'Institut Supérieur des Cadres militaires. Passionné par la lecture et l'écriture, il est l'auteur de *A Blessing and Curse Fulfilment*, une nouvelle primée par le Prix littéraire Rumuri, un prix organisé par l'université du Burundi et ouvert à tous les étudiants du Burundi. En plus de la vie artistique, il est promoteur du travail d'équipe et du leadership partenarial. Il parle le kirundi, sa langue maternelle, le français et l'anglais.

JOSEPH MUKUBANO

Né à Cankuzo (Burundi), petit séminariste et lycéen (lettres modernes), Joseph Mukubano a exercé divers métiers avant d'entamer ses études universitaires à l'Institut de pédagogie appliquée de l'université du Burundi. Parallèlement à ses activités d'enseignant de français et de responsable scolaire, il a poursuivi ses études de master dans la même université où il

fut ensuite recruté comme enseignant-chercheur. Dans ce cadre, il s'attelle à une recherche doctorale sur « Le processus d'institutionnalisation de la littérature burundaise de langue française ». Comme écrivain, il a produit un recueil de poésie, *Fureurs et Lueurs*, édité à Angers (France) et une nouvelle, *La Fleur et les frères ennemis*, parue dans *Sembura, Anthologie 3*.

EZÉCHIEL NDAYIZEYE

Ezéchiél Ndayizeye ou « Coach Nday'Ezec » est un jeune artiste, auteur, poète-slameur burundais (président de la plateforme « Génération slam Burundi »). Il est pionnier du slam au Burundi et fondateur de la société « CEWIJE : Cohort of Elucidators and Wisers like JEsus ». Il a pris la tête de l'entreprise culturelle « That's my Afrika » et du projet « Slam Masterclass ». animateur de café littéraire et d'atelier de coaching-formation, il est aussi blogueur à YAGA (Communauté des blogueurs du Burundi), chanteur, peintre, fashion designer et orateur-conférencier. Il mène ses diverses activités à Bujumbura comme manager d'artistes, prestataire de services artistiques et organisateur d'événements.

JEAN-CLAUDE NDIKUMAZAMBO

Jean-Claude Ndikumazambo est né le 15 avril 1980 au Burundi à Kigozi, dans la province de Bujumbura. Ancien séminariste et actuellement enseignant d'anglais à l'université du Burundi, il a grandi dans une atmosphère qui accorde une place importante à la valorisation de l'être humain. Il a contribué à diverses conférences scientifiques, notamment celles organisées par « Sembura, ferment littéraire ». Il est passionné par l'écriture poétique sur des thématiques relatives à l'amour, la paix, la réconciliation et le développement.

ALAIN PASCAL NIYONZIMA

Born on April 22, 1992, in the west of Burundi, Alain Pascal Niyonzima is a novelist, english teacher, journalist, and blogger. He has worked as a volunteer at Nderagakura Radio and Yaga blogger's platform. He was passionate about writing from a very young age. In

2011, still a pupil at Secondary School, he took part in the 9th edition of EAC Student's Essay Writing Competition and was chosen among hundreds of competitors to receive a Certificate of Merit for his essay. In 2018, He demonstrated talent for literary creation when he was a student at the university of Burundi. He was awarded for his short story "La soirée dansante", in the Rumuri Literary Prize, the only framework of talent revelation and creative writing encouragement in public and private universities in Burundi. In 2020, he graduated with a bachelor's degree from the university of Burundi, Institute for applied pedagogy in the english department. Besides his passion for literature, Alain Pascal Niyonzima is fond of classical music, he grew up listening to it on the Radio of his father.

ZAMUSONGI MUZALIA

Docteur en didactique du français, poète et écrivain, membre de l'Union des écrivains congolais, Zamusongi Muzalia est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes et de récits. Lauréat du Prix de la meilleure poésie en Africaine centrale en 2005, octroyé par l'ambassade de France en République Démocratique du Congo. Professeur à l'Institut supérieur pédagogique de Kamituga, à l'est de la RDC. Attaché à l'unité de recherches sur l'analyse des textes et des discours à l'Institut Supérieur Pédagogique de Bukavu (ISP-Bukavu).

FIDÈLE KABY MUHUBAO

Fidèle Kaby Muhubao est professeur des universités à l'Institut Supérieur pédagogique de Bukavu, en République Démocratique du Congo. Critique littéraire et écrivain, il a publié quatre romans chez Le Pangolin (Belgique): *Objectif quatre vins*, *La Gousse vide*, *Feuilles de chez nous* et *Les Mousquetaires modernes*. Il prône la coexistence pacifique entre les peuples de la région des Grands Lacs africains, de l'Afrique en général et de tous les continents. Sa nouvelle *Mes sœurs, mes frères* est publiée dans l'Anthologie 3.

THÉO BIL'UMBELE MUHASANYA

Théo Bil'Umbele Muhasanya enseigne les littératures africaine et française à l'Institut Supérieur Pédagogique de Bukavu ainsi que les théories et les méthodes d'analyse des textes à l'université officielle de Bukavu et à l'université de Kisangani. Il a dirigé de 2008 à 2017 le Centre de Recherches universitaires du Kivu. En septembre 2016, il a publié chez L'Harmattan, à Paris, *Le Rire froid de Yodi Karone: Approche stylistique de la force du faible*. Auteur de nombreux articles scientifiques dans des ouvrages collectifs et dans des revues universitaires, il a notamment publié « Le roman de Yodi Karone ou le rire de l'autre juge » et « Le rire froid pascal: une lecture du cri de Jésus » dans *Le Cœur et l'esprit: Mélanges offerts au Professeur Frère Gérard Mukoko Ntete Nkatu* (Paris, L'Harmattan, 2014), sous la direction de Bena Makamina Jonas, Jason Édouard et Kangulumba Munzenza Willy. Il est également membre des comités scientifiques des revues *Synergie: Afrique des Grand-Lacs* et *Cahiers du Ceruki*. Très actif dans le monde associatif, il est membre fondateur de l'Association « Aide et Action internationales Afrique » et, à ce titre, il siège, depuis 2011, au congrès de l'organisation « Aide et Action internationales ».

FAUSTIN MULIRI

Faustin Muliri est né le 6 août 1962 à Kabanda-Mumoshu, territoire de Kabare, en République démocratique du Congo. Diplômé en Humanités littéraires, il est également diplômé de l'Institut national des arts en animation (Kinshasa). Il exerça différents métiers (enseignant, journaliste, dramaturge, chroniqueur radio, etc.) pour des ONG et des coopérations internationales. Il est coauteur du feuilleton radiophonique *Kumbuka Kesho* (Songez au lendemain), initié par l'ONG « La Benevolencija » à Bukavu. Avec *Esprit de coq* (Anthologie 1), il signe sa troisième pièce de théâtre, après *Les Zizanies et Partir ou Rester?* Faustin Muliri est également l'auteur de six recueils de poèmes parus en France et en Belgique.

EMMANUEL CIRIMWAMI BARHATULIRWA

Emmanuel Cirimwami Barhatulirwa, originaire de la province du Sud-Kivu (RDC), docteur en Didactique du français et des langues africaines, il est professeur associé à l'Institut Supérieur Pédagogique de Bukavu et secrétaire scientifique du Centre de Recherches universitaires du Kivu. Il enseigne la littérature générale et anime également des ateliers d'écriture pour les étudiants en Lettres. Ses domaines de recherches englobent la didactique du français en contact avec les langues africaines, la littérature de jeunesse et la sociolinguistique urbaine. Il est l'auteur de plusieurs articles universitaires, dont *De la politique linguistique de tergiversation au babélisme en milieux préscolaires: Résultats préliminaires d'une enquête menée à Bukavu* (la Revue Signes du Département de français, N° 10, 2016) et *La didactique du français langue seconde face à la situation sociolinguistique en milieux préscolaires à Bukavu* (Ceruki, 2016). Membre de « Sembura, ferment littéraire », il est également contributeur aux anthologies littéraires.

MALIYAMUNGU MBIRIZE

Maliyamungu Mbirize est Chef de Travaux au Département de Français et Langues Africaines à l'Institut Supérieur Pédagogique de Bukavu. Il est diplômé d'études approfondies en didactique du français. Il prépare une thèse sur l'enseignement de la grammaire du français aux élèves locuteurs du kiswahili. Il est secrétaire du Département de Français et Langues africaines de l'Institut Supérieur Pédagogique (I.S.P. / Bukavu).

EPAPHRODITE BINAMUNGU

Epaphrodite Binamungu (Epa) est né le 8 octobre 1954 à Huye au Rwanda; il s'est réfugié au Congo durant son enfance. Artiste-peintre et sculpteur depuis une quarantaine d'années, ses tableaux sont composés de matériaux de son environnement, ponctués de lignes pures, de reflets chromatiques prononcés et de contrastes en clair-obscur. Après l'obtention d'un baccalauréat en pédagogie et l'achèvement de ses études supérieures

en biologie-chimie en 1977, il a rapidement trouvé le moyen de suivre sa passion de toujours pour devenir un artiste engagé. Il a exposé son travail pour la première fois en 1973 en République Démocratique du Congo. Depuis, il a participé à de nombreuses expositions collectives et individuelles, notamment au Rwanda, au Burundi, au Kenya, en Ouganda, en Tanzanie, en Allemagne, en Suisse, en France, en Chine et aux États-Unis. Son talent a été récompensé par divers prix et distinctions, dont notamment le premier Prix de peinture intitulé « Arts pour la paix » au Rwanda, qu'il a remporté trois années successives. Ses œuvres les plus célèbres font partie des collections publiques, notamment celle du mémorial de Gisozi et celle du mémorial de Murambi à l'Institut des musées nationaux du Rwanda. Epa a réalisé d'importantes contributions artistiques en faveur de son pays. Son travail artistique a été présenté sur des timbres-poste du Rwanda en 1998, 2000, 2002 et 2008. Il a créé le monument de la flamme de l'espoir pour la commémoration du génocide perpétré contre les Tutsis. Célèbre et très respecté dans son pays et au-delà, il a été sélectionné en 2020 dans le cadre le projet de la fondation Imbuto « Arts Rwanda Ubuhanzi », pour former les jeunes artistes rwandais à la création artistique.

Il vit et travaille à Kigali dans son centre artistique « Inganzo Arts Centre » à Masaka, et sponsorise depuis plusieurs années les anthologies de Sembura en offrant ses toiles pour illustrer les couvertures des livres : La Marche du progrès (Anthologie 1), Colombe (Anthologie 2) et Consolidation (Anthologie 3).

DORCAS INSHUTI

Dorcac Inshuti est née le 6 juin 1991, à Kilinda, dans le district de Karongi, province de l'ouest au Rwanda. De 1997 à 2002, elle a fait ses études primaires au groupe des Gestions scolaires (GGS) de Brazzaville. De 2003 à 2011, elle a suivi des études secondaires au Collège roi Salomon (cycle inférieur) et au Lycée Pythagore de Samos (cycle supérieur). Elle a commencé ses études universitaires en 2014 au Collège de l'Éducation de l'université du Rwanda. Elle a enseigné le français, langue étrangère à

l'École Internationale Saint-Paul et à Mother Mary International School Complex où elle travaille actuellement. Elle a publié une nouvelle intitulée *Gashabe, Pierre angulaire* dans l'Anthologie 3 (collection Sembura, 2021).

ROSINE UMUHIRE

Rosine Umuhire est née le 29 octobre 1991 à Kigali. Elle a fait ses études primaires à la Cité des jeunes à Kigali et ses études secondaires à l'IFAK et au Groupe Scolaire de Shyogwe. En 2014, elle a commencé un cursus universitaire au Collège de l'Éducation de l'université du Rwanda. Elle enseigne actuellement le français à l'École Hope Haven à Kigali. Elle est l'auteure d'une nouvelle intitulée *On est tous humains* dans l'Anthologie 3 (collection Sembura, 2021).

ÉPIMAQUE NIYIFASHA

Épimaque Niyifasha est né le 28 février 1994. Il a fait ses études secondaires dans la section littéraire du Groupe Scolaire de Remera, dans le district de Musanze. Il est détenteur d'un baccalauréat (Diploma) en anglais, kinyarwanda et éducation, obtenu en 2017 à l'université du Rwanda, Collège de l'Éducation. Il a obtenu une licence en anglais, kinyarwanda et éducation à l'université de Technologie et Arts de Byumba (UTAB) en 2022. Il est l'auteur dans l'Anthologie 3 (Sembura, 2021) d'un extrait "Awesome Castle" tiré du roman *À Wild Mother*. Il enseigne actuellement le kinyarwanda et l'anglais au Groupe Scolaire de Gituku, dans le district de Ngoma, province de l'est du Rwanda.

AUGUSTIN GASAKE

Augustin Gasake est né en 1956 dans le district de Karongi à l'ouest du Rwanda. Il est écrivain, conteur et animateur de veillées à la Radio-TV. Il a participé à plusieurs stages et festivals au Burundi, en RDC et en France, notamment le Digital accros border, Festival de Montignac, Ateliers Sembura... Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Yubi V Musinga, un roi dans la tourmente*, *Les Femmes dans l'histoire du Rwanda ancien*,

Les Trésors de la nuit, KorSiga. Il a également écrit des contes pour jeunes parmi lesquels Gasirabo, la princesse de Maranyundo, et des poèmes comme *The sorghum in the hell, Terre de sang, terre d'espoir* et *La Colline nommée Rwanda* pour ne citer que ceux-là.

PASCAL ASHUZA MIHIGO

Pascal ASHUZA MIHIGO est poète, dramaturge, écrivain et romancier né à Bukavu au Sud-Kivu, en République démocratique du Congo. Passionné des lettres, il est étudiant au Département de Français et Langues Africaines à l'Institut Supérieure Pédagogique de Bukavu. Il est co-auteur avec l'écrivain sénégalais Philigence Faye d'un recueil de poèmes *Plume terrorisée*.

AMIRAL DANIEL ILUNGA

Amiral Daniel ILUNGA est né à Mbuji-Mayi en République Démocratique du Congo, le 30 janvier 1995. Il est docteur en médecine humaine, membre de L'Union congolaise des écrivains, section Kasai Oriental. Auteur de plusieurs recherches scientifiques, il en est à sa troisième participation aux anthologies littéraires de Sembura. À 12 ans, il écrit ses tout premiers poèmes regroupés dans l'ouvrage *Que ta volonté soit faite* sous l'influence de son père Denis KALOMBO ILUNGA. Il a pris goût à la lecture et a manifesté un intérêt particulier à la poésie. En 2016, son recueil de poèmes *Cicatrice à vif* est publié par EDILIVRE en France. Il est l'auteur de trois autres ouvrages : *Elle pleure, La bâtisse en flamme* et *La maison du deuil*.

JOACHIM KASEREKA NGUHYO

Il est né le 14 juillet 1993 à Nyabibwe, territoire de Kalehe, en province du Sud-Kivu, en République Démocratique du Congo. Il a fréquenté l'EP Nyabibwe où il a obtenu un certificat de fin d'études primaires en 2005. L'année scolaire suivante, il poursuit ses études secondaires à l'Institut Nengapeta, cursus couronné en 2011 par l'obtention d'un diplôme d'Etat en section pédagogique, option « Pédagogie générale ». De 2012 à 2014, il

intervient en tant qu'enseignant de Géographie et des Mathématiques au cycle d'orientation, au sein du même établissement avant de rejoindre la propédeutique des Missionnaires d'Afrique, le Foyer Godefroid Ngongo de Goma, en septembre 2014. Cette formation sera interrompue en 2015, année au cours de laquelle il s'inscrit à l'Institut Supérieur Pédagogique de Bukavu (ISP-Bukavu) au département de Français et Langues africaines. Épris des belles-lettres, il participe aux ateliers d'écriture et de lecture organisés par Sembura RDC en 2016. Il porte un intérêt particulier au roman, à la nouvelle et au théâtre.

Titulaire d'une Licence en Pédagogie appliquée, option « français », Joachim Kasereka Nguhyo travaille comme assistant d'enseignement attaché au Département de Français et Langues africaines au sein de son *alma mater* et encadre les étudiants en travaux pratiques d'expression orale et écrite en français.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i>	7
<i>Le Revenant</i>	
Joseph Mukubano	15
<i>Indahiro</i>	
Umunyinya Asbl	25
<i>Instant crucial</i>	
Nise Benitha Ininahazwe	31
<i>The Sunshine in the jail</i>	
Alain Pascal Niyonzima	41
<i>Chaque homme a besoin des autres</i>	
Juany Eldo Iribuka	47
<i>Il n'est pas trop tard pour bâtir</i>	
Sévérin Manariyo	55
<i>Une goutte d'amour</i>	
Bolingo	65
<i>Paroles de bon augure</i>	
Jean-Claude Ndikumazambo	71
<i>Raconte à ta génération!</i>	
Ezéchiél Ndayizeye	81

<i>Renard</i>		<i>Ma seconde épouse</i>	
Adelin Harerimana	93	Emmanuel Cirimwami Barhatulirwa	187
<i>Safari</i>		<i>Mkongomani</i>	
Concilie Bigirimana	101	Fidèle Kaby Muhubao	195
<i>Une nouvelle aurore au crépuscule de la tyrannie</i>		<i>Pérégrin</i>	
Pacifique Docile	111	Zamusongi Muzalia	201
<i>Le Procès de Mama Africa</i>		<i>Un combat sans pareil</i>	
Dorcas Inshuti	119	Joachim Kasereka Nguhyo	207
<i>Les Tam-tams de la concorde</i>		<i>Biographies des contributeurs</i>	217
Augustin Gasake	125		
<i>Les Roses du malheur</i>			
Épimaque Niyifasha	133		
<i>L'Amour de ma vie</i>			
Rosine Umuhire	139		
<i>Kongo, mon hallucinant Kongo</i>			
Amiral Daniel Ilunga	151		
<i>L'Erreur</i>			
Bil'umbele Muhasanya	159		
<i>Mémoires de Kakapo</i>			
Faustin Muliri	165		
<i>La Légende des légendes</i>			
Pascal Ashuza Mihigo	177		
<i>Le Nouveau Coronavirus</i>			
Maliyamungu Mbirize	183		

Grands Lacs africains

Le Vivre-ensemble

Il n'est pas surprenant de voir que la quatrième anthologie a été intitulée *Grand Lacs africains, Le Vivre-ensemble*. Dans cet ouvrage, les différents auteurs exposent devant nous une société imbibée de paix, d'entraide, de rêves d'une communauté harmonieuse malgré la pluralité tribale et ethnique. Et d'ailleurs les auteurs, à travers leurs mots, démontrent que nos différences constituent une richesse. Comme Monseigneur Desmond Tutu l'a dit, « les différences ne sont pas censées nous séparer, aliéner. Nous sommes justement différents afin de comprendre que nous avons besoin les uns des autres. » Mais l'avenir commun ne peut pas voir le jour quand les êtres humains s'isolent. Ils doivent vivre ensemble avec les autres parce « qu'un homme se perd quand il s'isole » comme l'écrit dans *Sur les traces de mon père* Michel Kayoya, écrivain burundais emporté par les massacres de 1972.

Suite à des troubles répétitifs, les artistes de la région des Grands Lacs ont compris que leurs mots peuvent guérir les maux qui hantent cette partie de la planète. Ils savent que travailler pour le vivre ensemble est un travail de titan parce que, comme le dit Abdeljlil Lahjomri le Secrétaire Perpétuel de l'Académie Royale du Maroc dans son œuvre intitulée *Le Maroc des heures françaises* : « ...la tragédie de l'autre, heurt des civilisations, problème de dialogue. La compréhension entre les peuples est l'un des vœux les plus difficiles à réaliser, à concrétiser et cette compréhension exige une connaissance vraie des hommes et des sociétés ».

Cette nouvelle anthologie constitue une suite logique des trois précédentes anthologies. Ses thématiques ont des similitudes avec les thématiques déjà explorées par les contributeurs précédents. Elles portent essentiellement sur la paix, la cohabitation pacifique, la tolérance, l'entraide, la parole de sagesse, l'amour d'autrui, la convivialité. Dans cette quatrième anthologie, ces thématiques sont explorées par 25 auteurs originaires du Burundi, du Rwanda et de la République démocratique du Congo. Le parcours des mots de ces auteurs démontre à suffisance qu'avant de vivre ensemble, il faut s'assortir, mettre des efforts ensemble en concourant à la recherche de ce qui est beau et bon pour l'autre.

Jean-Claude Ndikumazambo

© Artiste peintre : Epaphrodite Binamungu
Tableau : Long voyage


EDITIONS
LES CROISÉES
DES CHEMINS

ISBN : 978-9920-513-04-3



9 789920 513043